

# ÉTVDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE  
revue mensuelle fondée en 1856  
par des Pères de la Compagnie de Jésus

14, rue d'Assas – 75006 Paris – France – Tél: 01 44 39 48 48  
Abonnements: 01 44 39 48 04 (voir dernière page)  
E-mail: abonnements.etudes@ser-sa.com  
Le n°: 11 € – Etranger: 12,50 € – Numéros anciens: même tarif

Site Internet: [www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)  
Archives depuis 1856 consultables à partir de notre site.

Rédacteur en chef  
Rédactrice en chef adjointe  
Secrétaire de rédaction  
Revue des livres

Comité de rédaction

Conseillers

Direction, administration,  
promotion, publicité

Fabrication  
Maquette  
Couverture

PIERRE DE CHARENTENAY  
NATHALIE SARTHOU-LAJUS  
CHLOÉ SALVAN  
FRANCK DELORME

JACQUES ARÈNES – FRANCK DELORME  
FRANÇOIS ERNENWEIN – ALAIN FAUJAS  
PIERRE FAURE – JEAN-LUC POUTHIER  
PATRICK VERSPIEREN

NICOLE BARY – FRANÇOIS BOÉDEC – FRANCK DAMOUR  
FRANÇOIS DENOËL – FRANÇOIS EUVÉ  
FRANÇOIS GAULME – PIERRE-NOËL GIRAUD  
EMMANUELLE GIULIANI – PATRICK GOUJON  
ETIENNE GRIEU – ETIENNE KLEIN – BRICE LEBOUQC  
JOSEPH MAÏLA – CÉCILE RENOUARD  
CHRISTOPH THEOBALD – LAURENT VILLEMIN

ANTOINE CORMAN  
NATHALIE CREPY  
DANIEL LEPRINCE  
ELISABETH HÉBERT

Revue éditée par la SER-SA (principaux actionnaires: Assas-Editions, Bayard Presse)  
Président du Conseil d'Administration et Directeur de la publication: Bruno Régent s.j.  
Direction générale: Antoine Corman  
Publiée avec le concours du Centre National du Livre

JUILLET-AOÛT 2010

# ÉTANDES

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

## S O M M A I R E

**Editorial** 4 **Inégalités sociales et mérite : malheurs aux vaincus ?**,  
NATHALIE SARTHOU-LAJUS

**International** 7 **La République islamique d'Iran dans la tourmente**,  
JEAN-FRANÇOIS BAYART

La crise politique de la République islamique d'Iran, suite à la fraude lors de l'élection présidentielle du 12 juin 2009 et à la poursuite de son programme nucléaire, est incontestable. En revanche, la signification qu'il convient d'accorder à cette tourmente reste sujette à débat.

19 **Progrès économique en Pologne, DARIUSZ FILAR**

Les changements politiques et économiques opérés dans les années quatre-vingt-dix ont libéré chez les Polonais leurs capacités d'entrepreneur. Mais le plus spectaculaire est l'exception polonaise dans les résultats économiques lors de la crise de 2009. Quels furent les moyens utilisés pour garder ce dynamisme ?

**Société** 29 **L'éco-scepticisme et le refus des limites, DOMINIQUE BOURG**

La vague d'éco-scepticisme affecte la prise de conscience des enjeux écologiques dans l'opinion publique. Nous sommes pourtant confrontés sur tous les fronts aux limites de la planète et donc à la nécessité de changer profondément l'organisation de nos sociétés et de nos modes de vie.

41 **Le LHC, une nouvelle ère pour la physique, ETIENNE KLEIN**

La physique des particules a régulièrement détruit des préjugés et ouvert des perspectives inédites. Nous devons nous attendre à de nouvelles surprises grâce aux expériences menées actuellement auprès du LHC (*Large Hadron Collider*), un nouveau collisionneur de particules qui permet d'explorer des conditions physiques encore jamais produites.

## Essai

53 **Se sentir vivre, FRANÇOISE LE CORRE**

« Je ne me sens pas vivre ». C'est ainsi que se dit souvent un malaise contemporain. Que recouvre donc ce « sentir vivre » ? Il fut autrefois l'ardeur qui permettait de sortir de l'ennui. Il est aujourd'hui l'incandescence d'individus qui espèrent ne pas se diluer dans un monde devenu fluide où tout passe vite, où rien n'est stable.

Religions  
Spiritualités65 **L'Eglise catholique au miroir des fictions contemporaines, FRANCK DAMOUR**

L'Eglise catholique occupe une place relativement importante dans les fictions contemporaines, qu'il s'agisse de romans ou de films. La figure du prêtre est bien sûr régulièrement convoquée, mais les dimensions historique et institutionnelle de l'Eglise sont également très présentes, sous des formes parfois très critiques.

Arts  
Littérature75 **Les Bijoux de la Castafiore ou les échecs de la communication, EUDES GIRARD**

Cet album de la série des aventures de Tintin est insolite. Il ne s'y passe presque rien : pas de lointain périple, ni d'ennemi à combattre, ni d'antagonisme idéologique. Situé en plein développement des technologies de communication, tous les protagonistes semblent pourtant échouer à communiquer entre eux...

Figures  
Libres87 **Istanbul**

**Nedim Gürsel** : *Une journée particulière à Istanbul* – **Chloé Salvan** : *Hüzün mon amour* – **Sébastien de Courtois** : *Istanbul : une marche à rebours* – **Alberto F. Ambrosio** : *Danser avec les derviches*.

LES CARNETS  
CULTURELS97 **Photographie: BRUCE DAVIDSON**98 **Exposition, LAURENT WOLF**

Figures actuelles de l'ascèse : *La pesanteur et la grâce* – Paul Klee en visite chez Claude Monet : *Paul Klee (1879-1940), La collection d'Ernst Beyeler* – La précieuse blessure de l'art occidental : *A Rebours*.

102 **Théâtre, YVON LE SCANFF – VINCENT FIGUREAU**

*Roberto Zucco et Combat de nègre et de chiens*, de Bernard-Marie Koltès – *La Walkyrie*, de Richard Wagner.

104 **Médias, JEAN-MICHEL DUMAY**

Les limites du journalisme « d'immersion ».

106 **Cinéma, JÉRÔME MOMCILOVIC – CHARLOTTE RENAUD – MICHELLE HUMBERT – CHARLOTTE GARSON – ANTOINE BING – PHILIPPE ROGER**

Fantômes de Cannes – *Film Socialisme*, de Jean-Luc Godard – *Tournée*, de Mathieu Amalric – *La vie sauvage des animaux domestiques*, de Dominique Garing – *Air Doll*, de Hirokazu Kore-eda, etc.

115 **Revue des livres**

## • NOTES DE LECTURE :

**MARIE LIENARD** : De Flannery à O'Connor : *visages d'une œuvre* – **LAURENT WOLF** : La culture qui gagne.

## • RECENSIONS : les 48 livres de ce mois.

[www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)

## Inégalités sociales et mérite : malheurs aux vaincus ?

NATHALIE SARTHOU-LAJUS

DEPUIS une dizaine d'années, les inégalités se creusent en France. L'écart ne cesse de progresser entre une élite économique formant un petit club de privilégiés et une classe moyenne qui se fragilise, hantée par la peur du déclassement et de la marginalisation – 8 millions de personnes vivent en dessous de ce que l'on considère actuellement dans l'hexagone comme le seuil de pauvreté (908 euros par mois). Le fossé est désormais au cœur de l'entreprise<sup>1</sup>. Les salaires exorbitants de certains grands dirigeants, du fait de l'explosion des parts variables et de l'endogamie des conseils d'administration, sont particulièrement mal acceptés en période de crise où les salariés attendent plus d'équité. De façon plus générale, le creusement des inégalités interroge le modèle consensuel de l'égalité des chances et la valeur exclusive accordée au mérite. Selon le sociologue François Dubet<sup>2</sup>, le modèle de l'égalité des chances a favorisé la réussite de quelques-uns, entraînant l'accroissement des hauts revenus, au détriment du plus grand nombre. Il constate que cette évolution est spectaculaire aux Etats-Unis où, selon la formule bien connue, « les riches sont de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres ». Le modèle de l'égalité des chances est lié à celui de la méritocratie. Il a rendu les inégalités plus justes et acceptables en ouvrant toutes les places à tous dans le cadre de compétitions équitables. Mais selon ce modèle, si les gagnants peuvent savou-

1. Lire Jean-Marc Le Gall, « La nouvelle fracture sociale », *Etudes*, avril 2010.

2. François Dubet, *Les places et les chances*, Seuil, « La république des idées », 2010.

Rédactrice en chef adjointe.



rer des succès amplement mérités, les perdants doivent également supporter la responsabilité de leurs propres échecs. Comment en appeler à la confiance et à la solidarité, quand une élite accapare les richesses avec autant de satisfaction d'elle-même et qu'il ne reste plus aux perdants que l'amertume de défaites dont ils doivent assumer seuls les conséquences ?

Il ne s'agit pas de renoncer aux bienfaits de la valeur du mérite. C'est un aiguillon puissant dans une société. Les individus ont besoin de croire que leurs talents et leurs efforts seront récompensés pour travailler, faire de la recherche, créer. L'absence de méritocratie serait démotivante. Le fer de lance du modèle de l'égalité des chances est la détection des plus méritants et fonctionne selon l'adage que l'on peut réussir avec du travail et de la volonté. Ce modèle conduit à penser que chacun obtient des succès et des échecs qu'il ne doit qu'à lui-même. Il est très stimulant pour les gagnants mais désespérant pour ceux qui échouent. Il est en effet plus facile de croire au mérite quand on remporte une victoire que lorsqu'on subit une défaite. Il suffit pour s'en convaincre d'écouter les joueurs après un match. Ceux qui ont perdu préfèrent invoquer la malchance que le manque de mérite... Le désarroi scolaire témoigne également de cette crise du modèle méritocratique. Car en France, l'égalité des chances, c'est avant tout l'égalité des chances scolaires. Mais les échecs scolaires deviennent cuisants quand ils doivent être intériorisés sur le mode de l'indignité personnelle : « Je suis nul ! », « Je ne vauds rien ! ». Cette attribution de l'échec à soi-même est tellement pénible qu'elle ne peut que se retourner contre l'école elle-même par l'absentéisme et la violence des élèves. Comment éviter le développement d'une telle culture du mépris qui enferme certains individus dans la spirale de l'échec ? Les élèves et les professeurs connaissent bien les limites de la méritocratie. Si la récompense des capacités et des efforts de chacun est nécessaire, ils savent aussi qu'il ne suffit pas toujours de faire preuve de travail et de volonté pour s'en sortir. Le modèle de la méritocratie induit une conception très volontariste de la destinée, alors que la part de chance est parfois aussi importante que celle du mérite dans une réussite. Enfin aucun individu, aussi talentueux soit-il, ne peut réussir sans le concours des autres, notamment de ceux qui encourageront les risques qu'il prend, reconnaîtront et valoriseront ses talents.

La question est alors de savoir s'il est juste que les individus supportent seuls les conséquences de leur situation.

Toute société a certes intérêt à encourager ses membres à développer leurs capacités et à assumer leurs responsabilités. Dans cette perspective, les dirigeants d'entreprise sont pour la plupart des figures exemplaires de la méritocratie. D'origines souvent modestes, ils doivent leur réussite à leurs efforts et à leurs prises de risques, aux opportunités qu'ils ont su saisir. La suspicion généralisée qui porte sur leur réussite est injuste quand elle tend à les dénoncer comme des escrocs. L'indignation n'est légitime que lorsqu'elle vise la disproportion de la récompense de certains et du cynisme dont ils peuvent faire preuve. Elle s'adresse principalement aux institutions qui autorisent l'existence de salaires très élevés parfois sans lien avec la création des richesses et les services rendus. Les individus ont le droit de conserver les avantages qu'ils doivent à leur travail et à leur chance, à condition que cela ne soit pas contradictoire avec une coopération collective plus large et ne passe pas par le sacrifice de vies perdues.

Comment donc concilier les valeurs de l'individualisme (le mérite, la volonté, la responsabilité) et l'effort de solidarité (la dette sociale)? L'enjeu de cette interrogation n'est pas simplement de penser une meilleure répartition des revenus mais de valoriser les capacités de chacun à faire quelque chose de sa vie. Dans cette perspective, Amartya Sen<sup>3</sup>, prix Nobel d'économie, propose de prendre en compte l'existence des situations concrètes et diverses d'inégalités pour favoriser le développement des capacités ou « capabilités » de chacun à partir de ses choix personnels, loin de tout égalitarisme abstrait. Il démontre avec une grande justesse que les inégalités ne s'évaluent pas simplement en termes de revenus, mais en fonction de nombreux critères (risque, éducation, soin, etc.). Les perdants du modèle de l'égalité des chances n'ont pas toujours l'idée qu'une autre vie, une vie vivable et qu'ils pourraient choisir, est seulement encore possible. C'est aussi contre cette inégalité des ressources morales et spirituelles qu'il convient de lutter. Toute vie est exposée à la précarité et crée des obligations de solidarité à l'égard de personnes que l'on connaît peu ou pas du tout. L'effort de solidarité ne consiste pas simplement à apporter une aide économique, mais à donner à chacun tout au long de son existence la possibilité de retrouver le goût de l'ambition et de l'espérance pour mener une vie dont il se sente digne.

NATHALIE SARTHOU-LAJUS

3. Amartya Sen, *L'idée de justice*, Flammarion, 2010. Cf. le compte rendu de Cécile Renouard, *Etudes*, mai 2010, p. 691.

# La République islamique d'Iran dans la tourmente

JEAN-FRANÇOIS BAYART

CHACUN s'accorde à reconnaître l'importance de la crise politique par laquelle la République islamique d'Iran a choisi de fêter son trentième anniversaire en se livrant à une fraude aussi inutile que grossière lors de l'élection présidentielle du 12 juin 2009 et en poursuivant son programme nucléaire contre vents et marées internationaux. En revanche, la signification qu'il convient d'accorder à cette tourmente reste sujette à débat. Ainsi l'idée, largement répandue, selon laquelle les Gardiens de la Révolution sont en passe de faire main basse sur l'Iran – raisonnement qui est au fondement des sanctions américaines et que Hillary Clinton a repris à son compte lors de sa dernière tournée au Moyen-Orient, le 15 février 2010 – est-elle directement inspirée par les réformateurs qui rationalisent de la sorte l'échec de leur expérience gouvernementale (1997-2005). Le principal danger que courent aujourd'hui les décideurs occidentaux est de se laisser intoxiquer par des dissidents réels ou supposés du régime iranien qui, souvent, prennent leurs désirs pour des

Ancien directeur du CERI-SciencesPo et président du Fonds d'analyse des sociétés politiques ; directeur de recherche au CNRS. Dernier livre publié : *L'Islam républicain*. Ankara, Téhéran, Dakar (Albin Michel, 2010), qui consacre une large place à l'étude de la République islamique d'Iran.

réalités, ou savent tenir le discours susceptible de séduire leurs interlocuteurs afin de les instrumentaliser. Toutes les leçons du borbier irakien, dans lequel l'Administration Bush s'est jetée tête baissée sur la foi des allégations de quelques opposants à Saddam Hussein, ne semblent pas avoir été tirées. La politique est l'art du possible, et la volonté d'empêcher Téhéran de se doter de l'arme atomique n'a de sens que si nous en avons les moyens, ce dont on peut douter<sup>1</sup>. Plutôt que de jouer les Cassandre en toute méconnaissance de cause et de dénoncer on ne sait quel esprit « munichois », voire une « intelligence avec l'ennemi », chez quiconque s'efforce de faire acte d'analyse et ne se sent pas tenu de penser « bleu blanc rouge », selon l'expression désormais en usage dans les cercles dirigeants parisiens, mieux vaut s'interroger sur la nature de la République islamique elle-même et les changements dont elle est grosse.

1. Jean-François Bayart, « Et si l'Europe faisait fausse route dans la crise iranienne ? », *Esprit*, juin 2006, p. 19-36.

### *Prendre la Révolution et la République islamique au sérieux*

Rappelons tout d'abord que la République islamique est née d'une vraie révolution qui, pour la sociologie historique du politique, n'a eu d'égale que la Révolution française, dans sa complexité (les révolutions communistes en Russie, en Chine, en Indochine, à Cuba ont revêtu une composante militaire, voire putschiste, qui a d'emblée relativisé leur assise populaire). La révolution iranienne n'a pas été uniment islamique. Outre qu'elle a comporté une dimension sociale, régionale et locale irréductible à sa logique politique générale – les mobilisations paysannes et ouvrières, les mouvements ethno-autonomistes ou nationalistes ont contribué à sa dynamique – elle a été dans un premier temps portée par des élites laïques. Et le courant se réclamant de l'islam politique qui, dans un deuxième temps, a pris de force sa direction sous le magistère de l'ayatollah Khomeyni était minoritaire au sein du clergé. Par ailleurs, l'orientation de la mobilisation révolutionnaire a été fondamentalement anti-despotique. Elle s'est inscrite dans la lignée de la révolution dite constitutionnelle de 1906-1909, bien que cette dernière n'ait pas été anti-monarchique. Elle a été simultanément nationale. Elle a participé d'une lutte tiers-mondiste contre l'impérialisme occidental dont le précédent mossadeghiste (1951-1953) avait

représenté les prodromes en Iran même. Elle s'est aussi confondue avec la « Défense sacrée » du territoire contre la guerre d'agression que lui imposa Saddam Hussein avec l'appui mal déguisé des pays arabes, des Etats-Unis et de la France (1980-1988).

Ces deux ressorts, anti-despotique et nationaliste, de la légitimité de la République islamique née de la révolution demeurent très actuels. Implicitement, au moins deux des candidats qui contestent le résultat du scrutin présidentiel du 12 juin 2009, Mir Hossein Moussavi et Mehdi Karroubi, et le Mouvement vert qui les a choisis comme hérauts, se réclament de la tradition constitutionnaliste et anti-absolutiste de 1906. Quant à lui, Mahmoud Ahmadinejad, reconduit dans ses fonctions présidentielles dans les conditions que l'on sait, se pose en Mossadegh de l'atome : son répertoire est d'ordre nationaliste et anti-impérialiste, plutôt qu'islamique, quel que soit le soutien qu'il trouve en la personne de l'ayatollah Ali Khamenei, un Guide de la Révolution dont l'autorité est de toute façon plus politique que religieuse. Aussi ne faut-il pas sous-estimer la popularité du programme nucléaire dont il s'est fait le champion, mais qu'aucun de ses compétiteurs ne met en question. De façon révélatrice, ce furent les réformateurs qui s'opposèrent, en octobre 2009, à l'ébauche de compromis avec la Russie et les pays occidentaux à propos de l'enrichissement de l'uranium, solution que le président de la République faisait mine d'accepter.

En ce sens, l'Iran n'est pas sorti de la révolution, dans la mythologie de laquelle il continue de puiser. La République islamique est également une vraie République dont le Constituant s'est précisément ingénié à empêcher la résurrection du despotisme en multipliant les centres de décision et les contre-pouvoirs. Il a réussi au-delà de ses espérances. Le plus grand problème du pays est peut-être moins la concentration dictatoriale de l'autorité que son émiettement, et la paralysie gouvernementale, ainsi que l'irresponsabilité politique qui en découlent. Certes, le Guide de la Révolution surplombe les institutions et s'est efforcé de s'autonomiser par rapport au reste de la classe politique une fois que son vieux compagnon, Hachemi Rafsandjani, eut achevé son deuxième mandat de président de la République, en 1997. Néanmoins, il reste surtout un *primus inter pares*, faute de bénéficier du charisme politique et de la compétence théologique de l'ayatollah Khomeyni. En outre, sa maisonnée (*beyt*)

dépend, d'un point de vue financier ou en termes de ressources humaines, des autres institutions républicaines ou religieuses du pays. Constitutionnellement, il procède d'une Assemblée des Experts, composée d'uléma élus et aujourd'hui présidée par Hachemi Rafsandjani, devenu sinon son rival, du moins son contrepoids – une Assemblée des Experts qui est théoriquement compétente pour le démettre s'il ne répond plus aux qualifications de sa fonction et qui sera en charge de lui trouver un successeur le moment venu. Le président de la République, pour sa part, n'a qu'une autorité limitée bien qu'il soit élu au suffrage universel direct. Il doit compter avec la supervision du Guide, mais aussi avec un Parlement qui ne manque pas de prérogatives et lui mène la vie dure<sup>2</sup>. Ce à quoi il faut ajouter l'ampleur de ce que les Italiens nomment le *sotto governo*, le mésogouvernement de fondations créées au lendemain de la révolution, d'entreprises publiques se dédoublant à l'infini à la faveur des privatisations, des fameux Gardiens de la Révolution, de l'armée qui a survécu à la chute des Pahlavi, des services secrets eux aussi en partie hérités de l'ancien régime, de la National Iranian Oil Company (NIOC) qui est un véritable Etat dans l'Etat, ou de sanctuaires qui sont des puissances économiques n'ayant de comptes à rendre qu'à Dieu, à l'instar de l'Astan-e Qods, le *waqf* (bien de mainmorte) qui gère le mausolée du Huitième Imam à Machhad et sa holding agro-industrielle.

La République islamique est une jungle institutionnelle opaque, dont les multiples conflits d'intérêts et de compétences sont tant bien que mal arbitrés par une procession de conseils au sein desquels siègent les différents courants factionnels, les principaux lieux d'autorité et les figures historiques du régime : Conseil des Gardiens de la Constitution, Conseil du Discernement, Haut Conseil de la Sécurité nationale, Assemblée des Experts. La politique nucléaire de l'Iran, le coup de force électoral du 12 juin 2009, les modalités de la répression du Mouvement vert qui le conteste – ou de la négociation secrète, pour l'instant infructueuse, entre ses leaders et Ali Khamenei – ont été, ces derniers mois, élaborés dans les arcanes d'une architecture constitutionnelle polycentrique. Rien ne dit que l'une de ses parties prenantes soit sur le point d'en rompre à son profit l'équilibre homéostatique, bien que la crise puisse compromettre les positions de certaines d'entre elles. La droite au pouvoir, les Gardiens de

2. Bahman Baktiari, *Parliamentary Politics in Revolutionary Iran. The Institutionalization of Factional Politics*, Gainesville, University Press of Florida, 1996.

la Révolution eux-mêmes, et, de notoriété publique, les services secrets – qui en sont distincts – sont profondément divisés, comme le furent les réformateurs, au faite de leur influence, en 1997-2005. Les clivages politiques ou économiques qui parcourent chacun de ces acteurs déstabilisent la situation de la République autant que l'antagonisme, plus visible, entre les conservateurs et les réformateurs (ou le Mouvement vert qui pousse ces derniers au-delà de ce qu'ils imaginaient).

Cette République islamique, qui repose donc sur une « balance des pouvoirs », est de type représentatif, même si la sélection des candidatures par le Conseil des Gardiens de la Révolution et, désormais, la fraude de masse n'en font pas pour autant une démocratie, tant s'en faut. Les élections se tiennent à intervalles réguliers depuis la révolution et elles sont devenues le mode normal de recrutement du personnel politique, mais aussi des dirigeants de la plupart des forces sociales du pays. L'assise de ce système représentatif – sans équivalent au Moyen-Orient, on a tendance à l'oublier – est certes censitaire, au sens idéologique et financier du terme, dans la mesure où les candidats doivent être jugés conformes aux principes fondamentaux du régime et, de plus en plus, aux intérêts de la faction dominante, et ont à mener des campagnes dispendieuses s'ils veulent être élus. Il n'empêche qu'elle est consistante et prend la double forme de la notabilité, à l'échelle locale, et de la nomenklatura, au niveau de la politique nationale. Encore faut-il préciser que les catégories dirigeantes sont maintenant constituées de gestionnaires (*modir*), d'experts, d'élus indépendants des grandes factions, de clercs technocrates, qui n'ont plus grand-chose à voir avec les « doctrinaires » (*maktabi*) ou les religieux des débuts de la République islamique.

Après sa phase de Terreur et la guerre contre l'Irak qui lui a été plus ou moins concomitante, le régime est entré dans sa période thermidorienne avec la mort de l'Imam Khomeyni, en juin 1989, et l'accession au pouvoir des « Reconstructeurs » de Hachemi Rafsandjani (1989-1997). Ni le gouvernement des réformateurs partisans de Mohammad Khatami (1997-2005), ni la victoire inopinée d'une droite néo-conservatrice sous la houlette de Mahmoud Ahmadinejad, en 2005, n'ont remis en cause la professionnalisation de l'ancienne élite révolutionnaire en classe politique inféodée à l'Etat, la sécularisation progressive de l'exercice du pouvoir, et l'accumulation écono-

mique effrénée à laquelle les détenteurs de ce dernier se sont livrés grâce à leurs positions d'influence ou d'autorité. C'est en ce sens que l'on peut parler d'une « République des initiés », dont le cours postrévolutionnaire est comparable à celui de la Russie, de la Chine ou des pays socialistes de l'Indochine. La classe dominante iranienne est confrontée au même dilemme que les partis communistes à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, ou que les « Perpétuels » du Thermidor français : comment parvenir à libéraliser, sinon la vie politique, du moins l'économie, tout en conservant les acquis de la Révolution<sup>3</sup> ? Dans le cas iranien comme dans les autres, la réponse est claire : précisément en prenant la tête de la libéralisation économique et en accaparant les fruits. La lutte factionnelle entre conservateurs, reconstructeurs rafsandjaniens et réformateurs khata-mistes des années 1990 – à laquelle s'est mêlée et qu'a compliquée, depuis le début des années 2000, l'entrée en lice d'une droite dite fondamentaliste, néoconservatrice et très critique à l'encontre de l'establishment de la droite classique – doit être lue à cette aune. Elle a pour toile de fond les privatisations en trompe-l'œil des entreprises publiques, la restructuration en filiales et en autant de sociétés écrans des fondations et des *waqf*, le commerce extérieur formel ou informel, la spéculation financière, foncière, immobilière ou pétrolière. D'où sa violence, qu'a illustrée la virulence des accusations de corruption portées par Mahmoud Ahmadinejad à l'encontre de ses prédécesseurs lors des campagnes électorales de 2005 et 2009. Mais ces péripéties renvoient à une phase antérieure de l'accumulation du capital qu'il convient de garder à l'esprit : la confiscation des biens de la classe dirigeante pahlavi lors du moment révolutionnaire, la restitution aux *waqf* des avoirs fonciers et immobiliers transférés à l'Etat à la faveur de la réforme agraire dans le contexte de la « Révolution blanche » de 1962-1963, la fourniture aux armées pendant la guerre contre l'Irak, les formidables profits qu'a permis l'accès de la nomenklatura du régime aux taux de change officiels les plus surévalués du rial tout au long des années 1980-1990 ont mis à l'étrier le pied des « Perpétuels » iraniens. L'implication des Gardiens de la Révolution dans les affaires, sur laquelle l'on glose aujourd'hui, n'est qu'un aspect de cette évolution thermidorienne plus générale qui concerne aussi bien les *waqf* – dont celui de l'As-tan-e Qods –, les grandes fondations ou la NIOC. Elle trahit d'abord une forme de « privatisation de l'Etat »<sup>4</sup>.

3. Sur cette problématique des « situations thermido-riennes », cf. Jean-François Bayart, *L'Islam républicain*. Ankara, Téhéran, Dakar, Albin Michel, 2010, et « Le concept de situation thermidorienne : régimes néo-révolutionnaires et libéralisation économique », *Questions de recherche/Research in Question*, 24, mars 2008, p. 1-76 (<http://www.ceris-sciences-po.org/publica/question/qdr24.pdf>)

4. Béatrice Hibou (dir.), *La Privatisation des Etats*, Karthala, 1999.



## *L'autonomie du social*

5. François Furet, *Penser la Révolution française*, Gallimard, 1985, p. 116.

Le Thermidor français fut aussi, si l'on en croit les historiens, la reconnaissance de « l'indépendance et l'inertie du social, la nécessité de la négociation politique, l'à-peu-près des moyens et des fins »<sup>5</sup>. En Iran, les reconstituteurs rafsandjnistes, les réformateurs khatamistes – avec leur thématique de la « société civile » – mais aussi, contrairement à ce que l'on aurait pu redouter, Mahmoud Ahmadinejad en ont pris acte. La répression du Mouvement vert de protestation contre la fraude des élections présidentielles de 2009 ne contredit pas cette affirmation. Ce que n'admettent pas, en l'occurrence, les autorités de la République islamique est moins le mouvement social lui-même que sa politisation. L'écrasement de la contestation en Iran n'exclut pas forcément une libéralisation sociale de la République islamique, qui irait de pair avec sa libéralisation économique, mais ne s'accompagnerait pas de sa libéralisation politique, et moins encore de sa démocratisation.

La République islamique n'a jamais été totalitaire. Non que certains de ses dirigeants se soient interdits d'en rêver, en particulier après la Révolution, au paroxysme de la Terreur, et de recourir à des procédés répressifs dignes des heures sombres du communisme, par exemple en 1988 quand des milliers de prisonniers politiques ont été exécutés pour solde de tout compte avant la mort prévisible de l'Imam Khomeyni, ou pendant l'été 2009, lors de la triste parodie des procès de Moscou à laquelle ont été livrées des dizaines de partisans du Mouvement vert. Mais l'idéologie même du nouveau régime entérinait d'emblée l'autonomie d'institutions sociales fondamentales, à l'inverse des régimes communistes : celles de la religion et de la famille, toutes deux sacralisées. Or, l'une et l'autre sont garantes de la sphère privée par rapport à l'espace public et à l'Etat, de l'intimité du for intérieur, de la transcendance, du pluralisme des sanctuaires ou des écoles théologiques. Ces beaux principes n'interdisent pas leur violation par le pouvoir. Ainsi, la liberté de culte, concédée aux chrétiens, aux zoroastriens, aux juifs, est refusée aux bahai et barguignée aux sunnites. Néanmoins, ils en limitent l'emprise, comme l'a démontré au milieu des années 1990 l'échec de l'interdiction des antennes paraboliques, installées dans l'espace privé. Depuis la Révolution, le changement social – qui s'est notamment traduit par l'une

des transitions démographiques les plus rapides de l'histoire et par l'affirmation des femmes dans l'espace public et l'éducation – échappe largement au corset des institutions et de l'idéologie politiques.

Après la guerre contre l'Irak, la contestation sociale, sous forme de grèves, d'émeutes, de pétitions, d'innovations religieuses ou de mouvements culturels, est allée croissante. Elle a été sous-jacente à la victoire électorale des réformateurs, en 1997, sans s'y réduire. D'une part, ces pratiques sociales ont pu rester indépendantes de la sphère politique. De l'autre, les courants conservateurs ont développé leurs propres modes d'autonomisation du social, notamment dans les domaines de la bienfaisance et de la finance islamiques, et aujourd'hui ils contestent la politique économique de Mahmoud Ahmadinejad dans les colonnes de leurs journaux, dans l'enceinte du Parlement, au bazar dont les puissantes guildes de l'or et du tapis ont fait grève en 2009 pour protester contre l'introduction de la TVA. Le pluralisme relatif de la presse, en dépit du harcèlement de la justice, et les nouvelles techniques de communication ont également été propices à la prolifération des initiatives sociales. En dépit du reflux politique qu'a représenté la victoire électorale de Mahmoud Ahmadinejad en 2005, la mobilisation ne s'est pas démentie. Son expression la plus saillante a été la Campagne « un million de signatures contre les discriminations au détriment des femmes », lancée en 2003 et institutionnalisée en 2005 sous une forme associative, qui a été l'une des principales matrices organisationnelles et thématiques du Mouvement vert, même si elle s'est refusée à soutenir la campagne électorale de Mirhossein Moussavi par fidélité à son choix initial de neutralité politique. Il faut ici prendre ses distances par rapport à une autre interprétation habituelle de la République islamique, qui postule un antagonisme essentiel, voire anhistorique, entre la société iranienne et l'Etat. Dans la réalité, l'une n'est pas extérieure à l'autre. Le plus souvent, l'autonomie du social naît de l'intérieur même des institutions du régime<sup>6</sup>. Le Mouvement vert ne fait pas exception, qui s'est rangé sous la bannière de deux caciques de la République, Mirhossein Moussavi et Mehdi Karroubi, passablement dépassés par l'enthousiasme populaire sur lequel ont surfé leurs candidatures.

L'islam républicain en Iran se fabrique dans cette tension entre l'autonomisation du social et les multiples interac-

6. Fariba Adelkhah, « Islamophobie et malaise dans l'anthropologie. Etre ou ne pas être voilée en Iran », *Politix*, 80, 2007.

7. Fariba Adelhah, *Etre moderne en Iran*, Karthala, 1998 [2006].

8. Karl Mannheim, *Le Problème des générations*, Nathan, 1990.

tions entre la société et les institutions politiques, à travers des procédures représentatives ou diverses transactions matérielles, morales et imaginaires. Il ne consiste pas seulement en un régime politique, mais également en un « régime de vérité », en un processus de « constitution d'un sujet moral » qui lui est antérieur, qui le déborde à bien des points de vue, mais qu'il assume et reprend à son compte. *L'homo islamicus republicanus* est un « être-en-société » (*âdam-edjtemâ'i*), qui se veut conscient, rationnel, politiquement participatif et socialement mobilisé. Il est réflexif et individualisé<sup>7</sup>. Il vit de plain-pied avec la globalisation dont il partage la culture matérielle et les techniques du corps, quitte à le faire de manière polémique.

La détermination des manifestants qui ont réclamé « où était leur vote » au cri de « Allah-o Akbar! », depuis juin 2009, a démontré que le double répertoire islamo-révolutionnaire et islamo-civique, au paroxysme d'une crise gravissime, gardait sa puissance de mobilisation. Mais cet islam républicain est-il encore en mesure de se reproduire? L'avant-garde qui a fait la révolution non seulement s'est professionnalisée en classe politique de gestionnaires, mais encore elle a vieilli. Ali Akbar Hachemi Rafsandjani est né en 1934, Ali Khamenei et Mehdi Karroubi en 1939, Mir Hossein Moussavi en 1941, Mohammad Khatami en 1943. Né en 1956, Mahmoud Ahmadinejad fait figure de jeunot. Or, la majorité de la population iranienne n'a pas vécu la révolution. Pour parler comme Karl Mannheim<sup>8</sup>, la « situation de génération » du « groupe concret » des dirigeants politiques n'est pas celle de leur base, de l'électorat ou de l'opinion. En revanche, une partie des acteurs thermidoriens, et de la société elle-même, est habitée par le souvenir douloureux d'une guerre dont l'histoire a été travestie et étouffée, mais dont le culte des martyrs, les prisonniers retenus en Irak, la littérature, le cinéma, les pactes de sang conclus entre frères d'armes ou de danger et les accidents consécutifs au minage de la zone du front continuent d'entretenir la flamme. La mémoire du conflit flotte dans l'air sous la forme d'une désillusion des anciens révolutionnaires et des anciens combattants, que Mohsen Makhmalbaf a portée sur les écrans dans *la Noce des Bénis*. Elle constitue une bombe à retardement potentielle pour les « Perpétuels », hantés par le passé, mais peu enclins à ouvrir les dossiers de l'histoire. Par ailleurs, il est encore trop tôt pour savoir si la mort, sous les balles du régime, le samedi 20 juin 2009, de la jeune Neda

Agha Soltan, dont l'agonie a été filmée par un téléphone portable et diffusée dans le monde entier, a irréversiblement déchiré le « contrat social » sur lequel le régime reposait depuis trente ans<sup>9</sup>.

9. Fariba Adelhah,  
« Neda, ou l'annonce faite  
à la République d'Iran »,  
*Esprit*, août-septembre  
2009, p. 236-241.

## *Où l'Iran va-t-il ?*

La signification de la crise de l'été 2009 est plus compliquée qu'il n'y paraît. Dans la lignée du raisonnement qui a fourni la trame de cet article, il serait tentant d'y voir l'analogue du Dix-huit Brumaire. Telle est l'interprétation courante – et très contestable – de la fulgurante ascension de Mahmoud Ahmadinejad, selon laquelle celui-ci serait le fondé de pouvoir des Gardiens de la Révolution. Pourtant la comparaison avec le Dix-huit Brumaire trouve vite ses limites. Outre le fait que l'homme n'est pas Bonaparte, tant s'en faut, et que les milieux néoconservateurs qui ont appuyé sa candidature en 2005, voire fomenté le coup d'Etat électoral de 2009, n'équivalent pas aux brillants esprits de l'« Extrême Centre » qui ont fabriqué le général à qui remettre les clefs de la République, trop de différences opposent les deux situations pour que leur mise en perspective soit fructueuse. Au fond, si l'on veut poursuivre le petit jeu du détournement comparatif de la Révolution française, le 12 juin iranien évoque plutôt le 18 Fructidor de l'an V (1797). La victoire électorale des modérés et des royalistes avait incité les Thermidoriens à en appeler à l'armée pour réprimer durement ceux-ci et sanctuariser la République administrative, neutre, efficace, autoritaire de l'Extrême Centre.

A l'heure où ces lignes sont écrites, nul ne sait où va la République islamique d'Iran. La légitime émotion qu'ont soulevée la fraude, l'écrasement des manifestations populaires de protestation, la décapitation des réformateurs, l'organisation de mascarades judiciaires ont empêché de voir que ces événements survenaient vingt ans, presque jour pour jour, après ceux de Tian Anmen. Or, le massacre des étudiants n'a pas sonné le glas du Thermidor chinois. Nous savons aujourd'hui qu'il l'a plutôt consolidé. Rien ne dit qu'il en sera de même en Iran, ne serait-ce que parce que l'opinion dans ce pays semble plus intéressée par l'idée démocratique et que la République repose sur une double légitimité, électorale et islamo-révolutionnaire, au contraire d'un régime

10. Ali Gheissari, Vali Nasr, *Democracy in Iran. History and the Quest for Liberty*, New York, Oxford University Press, 2006, p. VI.

communiste. Mahmoud Ahmadinejad se plaît à répéter que « nous n'avons pas fait la révolution pour la démocratie », mais « il a eu besoin des suffrages pour pouvoir le dire »<sup>10</sup>. Toute l'indétermination de la situation thermidorienne iranienne repose sur ce paradoxe. Elle peut aussi laisser place à une autre surprise : celle d'un Président démagogue qui utiliserait la crise politique actuelle, et le recours à la coercition que celle-ci suppose, pour faire passer en force un ajustement structurel néo-libéral de l'économie tout en invoquant les mânes de la justice sociale. N'a-t-il pas démantelé les protections légales dont jouissaient les ouvriers depuis la révolution, et ne veut-il pas réduire drastiquement les subventions des produits de première nécessité, malgré l'opposition de la majorité conservatrice au Parlement ? L'homme n'en est pas à une contradiction près.

La reproduction du pouvoir des « Perpétuels » iraniens n'est qu'un élément du puzzle et elle doit composer avec les mutations de la société elle-même, auxquelles les lie un « contrat » sans cesse renégocié, peut-être aujourd'hui discrédité. Dans *Hors Jeu*, le réalisateur Jafar Panahi suggère avec force cette tension : sous la pression de la liesse populaire à la suite de la victoire de l'équipe iranienne de football, les jeunes filles qui s'étaient introduites de manière illicite dans le stade et avaient été appréhendées par les Gardiens de la Révolution se voient élargies (ou s'échappent elles-mêmes ?) pendant leur transfert au dépôt, moins parce que la foule les arrache à leurs geôliers que parce que la coercition de ceux-ci s'est progressivement évidée d'un épisode à l'autre du film, jusqu'à tomber en quenouille, dans un gigantesque embouteillage. Nous n'en sommes pas là au printemps 2010. Et pour l'instant le tour de force des auteurs du coup d'Etat électoral du 12 juin est d'avoir réuni en un front du refus des hommes aussi opposés que Mir Hossein Moussavi, Mehdi Karroubi ou Mohammad Khatami, d'une part, et, de l'autre, Mohsen Rezai, Ali Laridjani ou Ahmad Tavakkoli, coalition improbable entre la gauche réformatrice et la droite conservatrice que soutient implicitement l'insubmersible Ali Akbar Hachemi Rafsandjani, tout en jouant les utilités auprès du Guide de la Révolution. L'« honneur du système », selon la formule consacrée en Iran, est peut-être définitivement entaché, mais ils sont encore nombreux à vouloir le sauver.

JEAN-FRANÇOIS BAYART

**Avec ce numéro exceptionnel**, *Études* vous invite à vous replonger dans les chroniques publiées à l'époque de Vatican II par la revue, et a rassemblé pour vous les analyses et commentaires concernant le concile publiés depuis près de 50 ans dans ses colonnes.

*Une formidable occasion de se réapproprier cet événement essentiel à l'heure des débats actuels.*



Avec des contributions de

ROBERT ROUQUETTE

JEAN DANIELOU

JOSEPH THOMAS

BERNARD SESBOUË

PHILIPPE BORDEYNE

MICHEL FEDOU

CHRISTOPH THEOBALD

PIERRE VALIN

LAURENT VILLEMIN

...

**Hors-série Vatican II : 15 € - 288 pages - Parution : mai 2010**

**DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU EN VENTE PAR CORRESPONDANCE**

[www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com) (paiement sécurisé)

14, rue d'Assas - 75006 Paris - Tél : 01 44 39 48 04

# Progrès économique en Pologne

DARIUSZ FILAR

1. Dites « Plan Balcerowicz ».

PAR les élections parlementaires du 4 juin 1989 et avec l'entrée en vigueur, le 1<sup>er</sup> janvier 1990, des 10 lois économiques<sup>1</sup>, la Pologne s'est libérée du corset de l'économie communiste planifiée et s'est placée sur la voie de l'économie moderne de marché. Les changements politiques et économiques, opérés dans les années quatre-vingt-dix, ont libéré chez les Polonais leurs capacités endormies d'entrepreneurs. Dans la première moitié de cette décennie, plus de 2 millions de petites et moyennes entreprises ont été créées (actuellement on en compte plus de 3,5 millions). L'économie en voie de modernisation a attiré le capital étranger ; en 20 ans (1989-2009), la valeur cumulée des investissements étrangers a dépassé 120 milliards d'euros ; cette manne financière a permis de créer des milliers de nouveaux postes de travail et a fait augmenter la participation du pays dans les échanges commerciaux internationaux. L'entrée de la Pologne dans l'Union Européenne, le 1<sup>er</sup> mai 2004, a accéléré le développement économique et amélioré le marché de l'emploi. Dans les quinze années 1995-2009, le taux moyen de croissance économique a atteint 4,5 %, ce qui est supérieur aux taux moyens des pays d'Europe.

Mais le succès polonais le plus spectaculaire est celui des années 2008-2009, lorsque l'économie mondiale a connu

Professeur d'économie à l'université de Gdansk, ancien membre du Conseil de Politique monétaire, membre du Conseil économique auprès du Premier ministre.

la récession économique la plus profonde depuis plusieurs décennies. Le fond de la crise a été atteint dans la première moitié de 2009. Par rapport à la période analogue de l'année précédente, le produit national brut des Etats-Unis a chuté de 3,5 %, celui de la zone euro de 5 % et celui du Japon de 7 %. Les indices négatifs ont été aussi relevés dans les toutes jeunes économies de marché de l'Europe centrale et orientale: Républiques tchèque et slovaque, 5 %, Hongrie et Roumanie, 7 %. La chute fut encore plus grande pour les pays baltes. Durant cette même période de la première moitié de l'année 2009, l'économie polonaise n'a pas vu baisser ses résultats. La croissance augmentait au contraire de près de 1 %. Selon les plus récentes données du Bureau Central des Statistiques (GUS), la croissance économique polonaise a atteint 1,7 % pour l'année complète 2009. Au dernier trimestre, elle avait dépassé 3 %.

Cette exception polonaise dans les résultats économiques 2009 suscite un grand intérêt. Quels moyens ont été utilisés pour garder ce dynamisme? Dans quelle mesure est-ce le résultat d'une véritable stratégie ou bien est-ce le fait d'un heureux hasard? La réponse réside dans une réalité à dimension multiple: la politique monétaire et fiscale, le fonctionnement des banques et de leur contrôle financier, les budgets des entreprises et des familles. Cette réalité multidimensionnelle rend difficile la formulation de réponses simples.

### *La Pologne épargnée par la crise*

La raison principale de la tourmente sur les marchés financiers provient de l'économie américaine. Par la suite, les marchés instables ont contribué à ce que la récession des années 2008-2009 s'aggrave. Des doutes perdurent sur la réalité de la reprise économique.

Les difficultés actuelles de l'économie mondiale remontent au moins aux premières années de ce siècle. Vers la fin de l'an 2000, la bulle spéculative liée au développement ultrarapide des entreprises d'Internet a explosé. La Réserve fédérale américaine a dû baisser ses taux d'intérêt. Après le 11 septembre 2001 et l'attaque sur New York et Washington, la Réserve fédérale a poursuivi cette baisse des taux jusqu'à 1 % au milieu de l'année 2003. C'était le plus bas taux depuis



50 ans; il a été maintenu pendant douze mois. En raison de l'inflation voisine de 2 %, le taux d'intérêt réel aux USA est resté négatif pendant plus de 30 mois. Cette circonstance a poussé à l'expansion du crédit hypothécaire et à la recherche des moyens financiers capables d'apporter plus de revenus.

Ce mécanisme de l'expansion de crédit et l'augmentation du revenu des investisseurs financiers ont fonctionné à merveille jusqu'au moment où a sauté le premier chaînon que l'on connaît : les propriétaires des maisons achetées grâce aux crédits. Lorsqu'ils n'étaient plus capables de respecter leurs obligations, le système a été menacé et a commencé à s'écrouler.

Ce rappel sommaire de l'expérience américaine au cours des dix dernières années sert de toile de fond pour déceler les différences avec l'économie polonaise. Au début des années 2000, la Banque Nationale Polonaise (NBP) a maintenu un taux d'intérêt à un niveau relativement haut; au cours de la présidence de Leszek Balcerowicz (2001-2007), le taux minimal réel n'est jamais descendu au-dessous de 2 %. Cette politique monétaire a permis de contrôler la dynamique du crédit. Les symptômes d'un boom du logement, relativement modeste, n'ont pas duré plus d'un an (du premier trimestre 2007 jusqu'au troisième trimestre 2008). Les procédures de concession de crédit ont été strictement limitées à ceux qui étaient capables de rembourser. Grâce à cela, le pourcentage des crédits douteux – les remboursements irréguliers ou bien l'arrêt de remboursement – accordés aux familles ne constitue qu'une marge réduite (3,52 % à la fin de 2008 et 5,45 % à la fin de 2009).

La prudence dans les demandes de crédit suivait la tradition polonaise de ne pas s'endetter. Le taux d'économie dans le budget familial n'est pas considérable, mais il se situe toujours autour de 5 à 6 %. Cette pratique fait que les dépôts dans les banques augmentent sans cesse : à l'été 2009, on en était à 25 % sur un an; elle a sensiblement baissé au dernier semestre 2009 tout en gardant un pourcentage à deux chiffres.

Dans le système bancaire polonais, on a évité une surchauffe liée à la conjoncture (les actifs) et à l'augmentation des dépôts (les passifs) grâce au maintien de l'équilibre du bilan. Les banques ont pu mener toutes seules la majorité de l'activité de crédit, s'appuyant sur leur base de dépôts. L'émission des titres à risque ne leur était donc pas nécessaire pour maintenir leur activité. Plus encore, elles n'ont pas acheté de titres dou-

teux. Le modèle traditionnel de banque en Pologne, où il n'y a pas de banques d'investissement, a fait que la notion d'« actif toxique », qui a empoisonné tant de banques dans le monde, n'est connue en Pologne que comme un élément étranger.

Elle est entrée avec un système bancaire sain et stable dans les années de récession 2007-2009. Non seulement les banques polonaises ne couraient pas le risque de faillite, mais elles n'étaient même pas touchées par le danger des pertes des valeurs positives. La nécessité de créer des réserves pour les crédits douteux alourdissait les résultats des banques, mais elles n'ont pas couru le risque de perdre leurs actifs. Après les années exceptionnelles 2007-2008, avec un résultat de 13,5 milliards (environ 3,5 milliards d'euros), l'année 2009 a rapporté 8,7 milliards de zlotys (environ 2,3 milliards d'euros). Cette baisse de 30 % n'est pas catastrophique par rapport aux problèmes des banques à l'échelle mondiale. La bonne santé du secteur bancaire a favorisé l'économie face à la récession générale et a sans doute contribué à assurer la croissance de l'économie en 2009.

## *Le change libre du zloty*

Au début de la décennie 2000, le 12 avril 2000, le cours de la monnaie polonaise est devenu libre. Ce fut le couronnement logique de tout le processus de transformation qui s'est déroulé dans les années 90. Pendant cette période, le zloty polonais fonctionnait sur divers cours, à commencer par un cours fixe par rapport au dollar dans les années 90-91 ; par la suite il a évolué selon des cours corrigés, glissants et contrôlés. Au moment de sa dérégulation, on a employé la politique du taux de change flottant, sa valeur ne dépendant que du marché.

Jusqu'au début de 2004, année de l'accès de la Pologne à l'Union Européenne (le 1<sup>er</sup> mai 2004) le dollar a été la monnaie de transfert. Les vendeurs évaluaient la valeur du zloty par rapport au dollar. A la date d'entrée de la Pologne dans l'UE, le marché polonais s'est européenisé, ou plutôt « euroisé », la valeur du zloty dépendant de la valeur de l'euro. Ses fluctuations suivent celles de l'euro.

Les relations du zloty avec l'euro sont intéressantes. A la veille de l'accès de la Pologne à l'UE, le cours moyen mensuel par rapport à l'euro approchait de 4,85 zlotys. Membre de l'Union européenne, la Pologne gagnait auprès des inves-

tisseurs financiers une crédibilité; la « prise de risque » diminuait et le zloty se renforçait. L'adaptation du cours du zloty à cette nouvelle situation s'est faite sur la fin de 2004 et le début de 2005. Il a atteint le niveau 4,00 PLN/1 euro. Pendant deux ans et demi, jusqu'au mois d'août 2007, le marché des valeurs étrangères en Pologne est resté paisible. Les variations du cours du zloty par rapport à l'euro étaient raisonnables (de 3 à 5 %). Ce niveau du zloty et sa stabilité pendant plusieurs semestres ont été profitables pour les exportateurs polonais; la vente des marchandises et des services au marché européen a atteint un pourcentage à deux chiffres, ce qui a contribué au développement de l'économie polonaise; en 2006, la croissance du PNB dépassait 6 %, pour la première fois depuis 1997. Dans la même période 2005-2007, le cours du zloty par rapport à l'euro s'est stabilisé au niveau de 4 zlotys pour 1 euro, ce que plusieurs observateurs considéraient comme une valeur convenable (*fair value*).

La période paisible a touché à sa fin à l'été 2007. Le commencement des troubles dans le marché américain des crédits hypothécaires a affaibli le dollar. Dans la même période, le zloty et l'euro se fortifiaient par rapport au dollar (un renforcement de 26,4 %); en même temps le zloty gagnait 14 % par rapport à l'euro. Mais ce renforcement plus fort du zloty par rapport au dollar qu'à l'euro n'a pas eu de conséquences sur l'économie polonaise. Face aux troubles sur le marché mondial, la Pologne jouissait d'une réputation financière sûre. Cela suffisait pour transférer en Pologne des milliards de dollars et d'euros, ce qui a contribué au renforcement du zloty.

Chez nos voisins du sud, les couronnes tchèques et slovaques ont réagi de manière semblable. Dans les conditions troublées des marchés financiers et des économies riches, la Pologne, comme l'ensemble des économies jeunes et moins riches, est apparue comme un champ de salut momentané, sous le nom de « valeur refuge ». Le renforcement du zloty n'a pas étouffé les exportations mais a plutôt réveillé les importations<sup>2</sup>.

Alors que le zloty se renforçait depuis un an (été 2007-été 2008), un nouveau renversement du marché financier s'est produit. Cette fois-ci, il est difficile de chercher les causes en Pologne. Lorsque le Congrès des Etats-Unis a dû sauver de la faillite deux grandes institutions du marché hypothécaire, Fanny Mae et Freddie Mac, et la banque Lehman Brothers, qui allaient vers la faillite, le dollar s'est renforcé et a semblé deve-

2. L'indice du déficit des mouvements courants par rapport au PNB s'est amélioré; il est passé de 3,9 % à la fin de 2007 à 5,1 % fin 2008.

nir la valeur refuge. A cause du retour des capitaux vers les USA, en l'espace de 8 mois (de juillet 2008 à février 2009), l'euro s'est affaibli de 15 centimes par rapport au dollar (presque 24 %). Dans la même période, le zloty s'est lui aussi affaibli mais de façon plus spectaculaire: il a perdu 76 % par rapport au dollar et 43 % par rapport à l'euro. Cet affaiblissement a correspondu aux semestres où la conjoncture, en Europe et dans le monde, était la plus mauvaise. Le zloty affaibli n'a pas pu freiner la diminution des exportations, mais il a sauvé les entrées financières converties en zloty des entreprises exportatrices. En freinant aussi les importations, il a contribué à l'élargissement du marché des producteurs nationaux. La bonne condition financière des producteurs et leur accès plus facile au marché intérieur ont permis d'éviter une dégradation du marché de l'emploi (en décembre 2009, l'emploi n'a diminué que de 2 % en relation à l'année précédente).

Les oscillations du taux de change restent un défi pour l'économie. Dans les conditions spécifiques de 2009, ce taux libre a contribué à soutenir la croissance économique de l'économie polonaise. Aujourd'hui (en mai 2010) le taux de change par rapport au dollar a atteint 3,31 PLN/\$ et en comparaison à l'euro, 4,12 PLN/euro. C'est le même niveau qu'au début de 2007, c'est-à-dire à la fin de la période de deux années et demie paisibles sur le marché financier de Pologne et avant les troubles sur le marché mondial. La stabilisation des taux de change, comme entre 2005 et 2007, serait un facteur positif pour l'économie polonaise.

## *L'optimisme des consommateurs*

Dans les études consacrées à la Pologne, on souligne le nombre d'habitants de ce pays (38,1 millions) pour dire qu'il existe un grand marché intérieur. Plus importante encore est la manière d'agir des consommateurs, leur façon de réagir et leurs attentes pour l'avenir. Dans le passé récent, la croissance de la consommation individuelle est restée élevée – presque 5 % en 2006 et 2007 et plus de 6 % en 2008. En 2009, cette croissance a diminué mais s'est maintenue entre 1,7 % et 3,3 %. La continuité de cette dynamique positive dans la consommation individuelle est visible dans la vente au détail. Lorsque vers la fin de 2008 et au début de 2009, ces indicateurs ont fortement chuté plus ou moins en dessous de zéro

(aux USA -10 %, dans la zone euro -2 %, en Hongrie -3 %, presque -30 % en Lituanie et Lettonie), en Pologne, ils demeureraient positifs. Il y eut seulement quelques baisses légères dans la vente au détail (moins de 1 %) à la charnière du premier et du deuxième trimestre 2009; mais déjà dans la seconde moitié de la même année on a vu une augmentation de 3 %. Les sondages ont démontré que les achats plus lourds (voitures, ordinateurs, radios, vidéos, immobilier, etc.) augmentaient jusqu'à la moitié de 2008 et, ensuite, se sont stabilisés à niveau élevé.

Les mesures des budgets familiaux ont manifesté une diminution entre novembre 2008 et mars 2009. Le pourcentage des familles qui craignaient une aggravation de leur situation matérielle a augmenté du 20 % au moment de la chute de la banque Lehman Brothers, et de 35 % au mois de mars 2009. Mais dès le mois d'avril 2008, les attentes ont commencé à s'améliorer. Au début 2010, le nombre des pessimistes avait baissé de 25 %. En même temps, 50 % des familles pensaient que leur situation financière resterait stable, 15 % qu'elle s'améliorerait et 5 % qu'elle s'améliorerait considérablement.

Il n'est pas facile d'expliquer les attitudes optimistes des consommateurs polonais. Ils ne voulaient pas diminuer leur consommation au moment du ralentissement de la croissance économique des années 2001-2002. Etant donné que la société polonaise avait fait une entrée récente dans la civilisation de la consommation massive (grâce au retour à l'économie de marché en 1990), les consommateurs ont décidé de défendre le niveau acquis de bien-être. Son amélioration apparaissait comme une priorité.

Les transferts de rémunérations des Polonais qui travaillent à l'étranger à leur famille en Pologne contribuent aussi à maintenir le niveau de consommation dans le pays. Selon les données officielles du Bureau national de la statistique, environ 2,1 millions de citoyens polonais travaillent hors de Pologne (avant tout dans l'UE, principalement en Grande-Bretagne où, selon les estimations, ils seraient 500 000). L'argent que ce groupe transfère en Pologne augmente à partir de 2004 et, selon NBP, a atteint en 2007 la somme de 4,5 milliards d'euros. En 2008 cette somme a baissé à 3,9 milliards et en 2009 à 3,5 milliards. Malgré cette baisse, les transferts contribuent au bilan et à la croissance nationale de la consommation.

Dans les années 2008-2009, un autre facteur d'augmentation de la consommation apparaît. Déjà en 2007, le gouvernement a introduit la réduction graduelle de la cotisation pour les assurances maladie. L'effet plénier de ce processus est apparu en 2008. En outre, dès 2006, la Diète a voté la loi qui changeait les taux des impôts sur les revenus personnels (au lieu de trois taux de 19 %, 30 % et 40 %, on en a introduit deux de 18 % et 32 %). Les effets se sont fait sentir à partir du 1<sup>er</sup> janvier 2009. Les législateurs ne pouvaient pas savoir en 2006 que, dans les années 2007-2009, la conjoncture serait mauvaise. Ce hasard a fait que la baisse des taux d'imposition est entrée en vigueur au moment du ralentissement du développement économique. La modification des impôts a joué, dans le contexte polonais, un rôle de stimulant peu banal de la consommation.

### *Le sang-froid du gouvernement*

Face aux défis des années 2008-2009 le gouvernement de Donald Tusk a dû affronter les craintes des entrepreneurs et de larges sphères de la société tout en essayant d'utiliser les côtés forts de l'économie polonaise.

En octobre 2008, immédiatement après la chute de la banque Lehman Brothers, tout le monde soulignait la stabilité du secteur bancaire polonais. En même temps, on a adopté très rapidement une loi qui a élevé le niveau des garanties des dépôts bancaires de 22 500 à 50 000 zlotys. Ces mesures ont rassuré la société polonaise devant les turbulences financières à l'échelon mondial ; les épargnants n'ont pas été tentés de retirer leurs dépôts des banques.

En janvier 2009, deux phénomènes apparaissaient. D'abord, le ralentissement de l'économie a fait que les rentrées budgétaires ont été inférieures à ce qui était prévu. Maintenir le déficit budgétaire devenait chaque semaine de moins en moins vraisemblable. Cela ne touchait pas uniquement la Pologne mais aussi, de façon variable, tous les pays d'Europe. Cette multiplicité de problèmes budgétaires a constitué le point de départ d'un autre phénomène : les marchés financiers ont commencé à différencier leurs appréciations des systèmes financiers nationaux et la rentabilité des obligations émises. Elles ont été longtemps très proches. Brusquement, elles se sont éloignées : à la fin du janvier 2009

l'obligation a atteint 3,25 % en Allemagne, 4,80 % en Italie, et 5,9 % en Grèce !

Ces deux phénomènes ont mis le gouvernement polonais devant un choix crucial. Soit il adoptait une augmentation des dépenses budgétaires pour dynamiser le développement économique, mais en même temps il approfondissait le déficit. Cette solution a été prise par plusieurs pays européens. L'opposition politique polonaise a poussé le gouvernement dans ce sens. Cette mesure pouvait entraîner une baisse de la crédibilité de la Pologne sur le marché financier international, une augmentation du revenu des obligations et, finalement, une augmentation des frais de la dette publique. La deuxième piste de réponse au ralentissement de l'économie pouvait être la réduction des dépenses. Le gouvernement polonais a adopté cette seconde solution. Dès février 2009, il a réduit les dépenses budgétaires de 17 milliards de zlotys (environ 4 milliards d'euros). Ensuite, avec la modification de la loi budgétaire en juillet 2009, il a diminué les dépenses de 4 milliards de zlotys. Le résultat final est un déficit raisonnablement élevé de 9,1 milliards de zlotys (et non pas 18,1 comme prévu, soit 27,2 après correction).

L'accent mis sur les économies dans la politique budgétaire polonaise a été évalué positivement par les marchés financiers. La rentabilité des obligations de trésorerie a produit la stabilité<sup>3</sup>. Pour prendre une comparaison, en mars 2010, le coût d'assurance des obligations semblables grecques<sup>4</sup> coûtait beaucoup plus cher.

Tout en faisant des économies, le gouvernement, avant tout le ministère du Développement régional, a entrepris en même temps un grand effort pour utiliser les fonds de l'UE accordés à la Pologne pour les années 2007-2013. Fin 2008, il a signé 6 600 contrats sur les projets pour lesquels l'UE a accordé 8,8 milliards de zlotys. Un an après, il y avait déjà 27 200 projets de ce genre et la subvention s'est élevée à 72,8 milliards de zlotys (environ 18 milliards d'euros, c'est-à-dire presque 27 % de l'allocation des années 2007-2013 qui s'élève à 67 milliards d'euros). L'utilisation intensive des fonds de l'UE a contribué à ce que la Pologne maintienne en 2009 le même niveau d'investissements durables, alors que ces derniers baissaient de presque 10 % dans la plupart des pays européens.

L'effort polonais pour attirer les investissements étrangers directs a aussi favorisé l'investissement durable. Leur

3. Les obligations de dix ans, au mois d'août 2008, immédiatement après la chute de la banque Lehman Brothers, montraient une rentabilité de 6,14 % ; un an et demi après, en décembre 2009, elles s'élevaient à 6,24 %. Peut-être encore plus essentiel est le fait qu'en mars 2010, les instruments financiers assurant le risque de la solvabilité de la Pologne par rapport aux obligations de dix ans payées en dollars pouvaient être achetés à plus bon marché qu'en octobre 2008 (respectivement 97,5 points de base par rapport à 140, 2 points de base).

4. Elles atteignaient 298,8 points de base.

montant a atteint 8,4 milliards d'euros en 2009, soit une légère baisse par rapport aux 9,9 milliards d'euros en 2008 ; mais cette réduction est sans commune mesure avec celle qui s'est produite dans d'autres pays de l'Europe centrale et orientale. En poursuivant son développement économique, la Pologne a su persuader le capital international de son attractivité comme lieu d'investissement.

## *Deux scénarios*

Le maintien du développement économique en Pologne de 2009 est dû à un concours de plusieurs circonstances. L'accent mis sur tel ou tel facteur peut faire attribuer ce succès soit aux mérites de la politique et des comportements polonais, soit à la bonne fortune qui les a gâtés. Quelle que soit l'interprétation, la question la plus importante est de savoir comment la Pologne utilisera ces avantages dans l'avenir.

En février 2010, le gouvernement polonais a présenté à la Commission européenne un plan de convergence sur plusieurs années destiné à diminuer le déficit budgétaire. Il contient deux scénarios : le premier a pour but la diminution du déficit des finances publiques pour atteindre 2,9 % du PNB en 2012, le second le repousse d'un an, en 2013. Le scénario alternatif, très prudent dans ses principes, semble tout à fait rationnel et capable de réveiller l'économie polonaise. La loi en préparation dite « règle de dépense » doit servir au maintien du déficit relativement bas des finances publiques ; avec cette loi, les dépenses pourront augmenter de 1 % par an par rapport à l'inflation. En adoptant cette règle, la Pologne veut que le bon point de départ – assuré par les résultats économiques atteints en 2009 – permette de remplir les conditions nécessaires à l'entrée dans la zone euro. Elle se trouvera alors dans le cadre qui renforcera l'équilibre de la construction qu'est la monnaie européenne.

DARIUSZ FILAR



# L'éco-scepticisme et le refus des limites

■ DOMINIQUE BOURG

**B**IEN au-delà des quelques climato-sceptiques, l'éco-scepticisme affecte la prise de conscience des enjeux écologiques. Son impact sur l'opinion et l'action politique témoigne que le message écologique a du mal à passer. Il s'agit d'un déni des limites à l'échelle d'une civilisation fondée sur l'économie de marché et l'exigence de satisfaire des désirs infinis pour une population croissante. Nous sommes confrontés sur tous les fronts aux limites de la planète et donc à la nécessité de changer profondément l'organisation de nos sociétés et de nos modes de vie. Cette prise de conscience, acquise pour les écologistes mais pas pour l'opinion publique, forgera la démocratie à venir.

## *Une exception française paradoxale*

Le Grenelle de l'environnement arrive à la fin d'un processus de maturation de la réflexion française en matière écologique. La France a été un pays pionnier en matière d'environnement. La gestion et protection administrative de la forêt remonte à Philippe V. C'est encore la France qui, la première, encadre légalement les manufactures à risque avec une loi de 1810. En 1853, les premières réserves naturelles au monde, que l'on

■ Philosophe, professeur à l'Université de Lausanne, Institut des politiques territoriales et de l'environnement humain.

appela alors les « réserves artistiques », ont été créées. La loi fédérale instituant aux USA les parcs naturels nationaux a été votée en 1872. La Société de protection de la nature, et plutôt son ancêtre, la Société impériale zoologique d'acclimatation, a été fondée en 1854. Elle n'avait pas pour finalité première la protection de l'environnement, mais c'est le rôle qu'elle finira par jouer quelques décennies plus tard. C'est ainsi une certaine précocité qui caractérise la société française sur les questions environnementales. Rousseau est à l'origine du développement d'un nouveau sentiment d'empathie avec la nature au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans l'après-guerre, la France a compté de nombreux hérauts de la pensée écologique avec Ellul, Charbonneau, Jouvenel, Lévi-Strauss, Romain Gary, Dorst et même avant-guerre, Giono, voire au XIX<sup>e</sup>, Reclus, etc.

Toutefois ces pionniers n'ont jamais eu l'oreille de la société française, ni celle des élites intellectuelles, politico-administratives, économiques ou scientifiques. Ces dernières, formées en grande partie dans les préparations aux grandes écoles, parlent le langage des mathématiques et de la physique; elles ne se risquent guère à se compromettre avec l'écologie qui à ses débuts parle le langage d'une sous-branche de la biologie. La donne va changer durant ces dix dernières années, car avec la question du changement climatique, l'écologie passe de la biologie à la physique.

Du côté politique, la prise de conscience des enjeux écologiques s'est résolument affirmée depuis une dizaine d'années. De la charte de l'environnement au pacte écologique, un travail de maturation s'est opéré. L'écologie est devenue un sujet noble. Le numéro 2 du gouvernement français est désormais en charge de l'Ecologie. De nombreuses ONG dédiées à l'environnement ont vu le jour. La France n'est plus désormais à la traîne. Elle ne présente plus ce côté paradoxal, avec d'un côté des pionniers, et de l'autre une société dans l'ensemble plutôt indifférente. Le Grenelle met fin à l'exception française et marque une forme de normalisation écologique. C'est au demeurant un processus intéressant et innovant, avec ses limites, car il n'a concerné que la société civile organisée, et non le citoyen ordinaire. De même, administrativement, le processus n'a été porté que par le ministère de l'Ecologie sans prise en compte transversale, depuis Matignon.

En même temps, on voit émerger une vague éco-sceptique dont l'efficacité auprès des médias et de l'opinion publique démontre que la prise de conscience se fait sans réelle connais-

sance des enjeux écologiques. Tout un travail d'information et d'acculturation reste donc à accomplir. Les problèmes de l'environnement se limitent souvent dans l'esprit du grand public à des questions de pollution qui sont certes bien réelles, mais ne représentent qu'un aspect des problèmes. La question fondamentale est davantage celle des limites de la planète. Nous les avons même déjà dépassées en matière de composition chimique de l'atmosphère ou d'érosion de la biodiversité, même si les conséquences n'en sont pas immédiates. A une population mondiale sans cesse croissante – de 7 milliards d'habitants à 9 milliards au milieu du siècle – s'oppose une planète finie. A consommation constante, nous aurons épuisé d'ici le siècle prochain nos réserves d'énergies fossiles et les gisements actuellement exploités de nombre de métaux tels que l'or, l'argent, le plomb, le cuivre, etc. A cela s'ajoute la hausse de la température due au changement climatique.

### *La parenthèse du développement durable*

Nous parlons de développement durable depuis plus d'une vingtaine d'années. C'était une tentative pour dissocier la croissance du PIB de la consommation d'énergies et de ressources naturelles. Nous savons maintenant que c'est impossible. Deuxième diagnostic sévère sur le développement durable: ce devait être une démarche de prévention, d'anticipation à l'échelle des problèmes globaux, tant en matière d'environnement que de répartition de la richesse. Or, force est de constater que le développement durable est à cet égard un échec, même s'il a inspiré maintes actions intéressantes à une échelle locale, et également pour les entreprises. Sur le plan de l'environnement global, tous les indicateurs ont viré au rouge. Nous nous heurtons en effet dans bien des domaines aux limites de la planète: climat, biodiversité, acidification des océans, usage des sols, usage de l'eau douce, pollutions chimiques, etc. L'état des ressources fossiles, minérales et biotiques est à l'image des ressources halieutiques: en trente ans le poids moyen des poissons pêchés est passé de 800 à 150 grammes! Durant la même période, en dépit de l'arrachement à la misère de 600 millions d'Indiens et de Chinois, les inégalités se sont accrues: 2 % de la population mondiale se sont accaparés 50 % de la richesse mondiale, alors que 50 % de la population se répartissent 1 % de la richesse mondiale. Sur le

plan de l'environnement, nous avons laissé passer la phase d'anticipation. Nous allons devoir nous adapter à des conditions de vie de plus en plus difficiles, sur une planète exsangue et bondée.

Repensons à ce que disaient les grands textes fondateurs de la réflexion écologique des années 70, ceux d'Illich, des époux Meadows, les auteurs du rapport au Club de Rome, de Georgescu-Roegen, Goldsmith ou Gorz. Tous n'envisageaient d'autre possibilité qu'une décroissance des économies. Or, nous sommes désormais contraints de considérer à nouveau cette perspective. Tel est par exemple la position défendue en mars 2009 par la commission britannique du développement durable<sup>1</sup>. Le rêve d'un découplage entre la croissance des économies et la consommation de ressources a fait long feu. Il convient donc de refermer la parenthèse du développement durable. Cessons de croire que nous pouvons harmoniser une économie purement financière, dont les instruments visent à rendre impossible toute considération de long terme, et la préservation de la biosphère. Finissons-en avec la rhétorique des trois piliers et d'un équilibre aussi trompeur que mensonger entre les dimensions économique, sociale et écologique. Il convient bien plutôt d'instituer de nouvelles régulations politiques et économiques. Nous devons faire face à la contradiction frontale entre le cahier des charges de nos démocraties de marché selon lesquelles il convient de produire et de consommer le plus possible, et la préservation de la biosphère.

Un effort d'acculturation a été accompli, et il est vrai que depuis une dizaine d'années tout le monde parle d'environnement. Dans une société à paillettes comme la nôtre où les gens sont séduits par la nouveauté, cela finit peut-être par produire un effet de lassitude. Nous prenons néanmoins conscience des enjeux écologiques de long terme.

Tournons-nous vers le principe de précaution, qui est un des principes clé du développement durable et qui devrait lui survivre. Il est très mal compris, déjà à cause du mot lui-même. Le public comprend dans « précaution », « précautionneux », donc « frileux ». En réalité, le principe de précaution suppose pour son application deux conditions: 1) qu'il y ait une incertitude scientifique (ex. : la crise de la vache folle et ses effets en matière de santé humaine, le changement climatique quant au déploiement de ses conséquences), à savoir que l'on soit confronté à des risques nouveaux, mal connus, non encore expérimentés; 2) que les dommages redoutés soient potentiel-

1. Cf. Tim Jackson, *Prosperity without Growth. The transition to a sustainable economy*, Sustainable Development Commission UK, mars 2009, livre disponible sur le web ou chez De Boeck pour la traduction française intégrale. Voir aussi D. Bourg & A. Papaux, *Vers une société sobre et désirable*, PUF, collection DDII, 2010.

lement graves et irréversibles. La légitimité du principe tient à l'alternative caractéristique des risques répondant à ces conditions: soit on cherche à les réduire avant qu'ils ne se réalisent; soit on finit par subir les dommages correspondants dans l'impuissance. On ne pourra plus refroidir les océans une fois qu'ils seront réchauffés; nous n'aurions pas su guérir des milliers de personnes contaminées par la nouvelle forme de maladie de Creutzfeldt-Jakob. La mise en œuvre du principe doit encore se conformer aux deux règles suivantes: on doit pouvoir réviser les mesures prises et appliquer le principe de proportionnalité; ce dernier principe exclut la recherche du risque zéro. Quoi de plus raisonnable et inventif que ce principe? Ce n'est pas un principe anti-science, mais un principe de connaissance éclairante, par opposition à agissante, qui veut filtrer les conséquences du progrès pour éviter des problèmes graves. Il contribue certes à freiner un certain nombre d'actions, mais afin que les bénéfices du progrès soient bien des bénéfices généraux.

### *Les arguments scientifiques dans le dossier climatique*

Nous en étions à ce stade du diagnostic sur le développement durable et sur le principe de précaution quand les éco-sceptiques ont décidé d'intervenir. Ils ont choisi le bon moment, car le semi-échec du sommet de Copenhague semble leur donner plus d'audience médiatique. Mais en fait ils n'apportent rien au débat scientifique, car ce ne sont pas des scientifiques spécialistes des sujets, et tout spécialement pas des climatologues. Ces derniers publient dans des revues scientifiques internationales avec sélection par les pairs. Il y a débat sur de nombreuses questions. Mais il existe un consensus sur l'hypothèse la plus probable d'une influence humaine déterminante sur le climat. Le climato-scepticisme n'est pas un phénomène scientifique, mais médiatique, idéologique et politique.

Avec la science du climat, nous avons à faire à une histoire de longue durée. L'expression « effet de serre » est d'Horace Bénédicte de Saussure (1740-1799). Il partait du constat suivant: comment se fait-il que lorsque je monte en altitude et que je me rapproche du soleil, il fait de plus en plus froid? Il s'orientait déjà vers le changement de la composition chimique de l'air en fonction de l'altitude. Fourier, Pouillet et d'autres

contribueront à asseoir et à préciser cette hypothèse. Et c'est le physicien irlandais Tyndall qui produira l'explication complète de la serre atmosphérique. Sans effet de serre naturel, la température moyenne sur terre serait de  $-18^{\circ}$  au lieu de  $15^{\circ}$ . Ce n'est que vers la fin du  $\text{xix}^{\text{e}}$  siècle et le début du  $\text{xx}^{\text{e}}$  que le lien sera établi entre la consommation humaine d'énergie fossile et un effet sur le climat planétaire. C'est le prix Nobel suédois Arrhenius qui fera les premiers calculs, mais à une époque où la pression de l'humanité sur la biosphère, et notamment la quantité d'énergie fossile consommée annuellement, est dérisoire. Arrhenius avait calculé une fourchette de chiffres qui est toujours valable, mais il pensait à une transformation du climat selon un rythme géologique, à savoir une augmentation de la température moyenne d'un degré tous les mille ans, alors que nous redoutons désormais plusieurs degrés en un siècle.

Les choses se précisent à la fin des années 1950, avec un spécialiste du cycle du carbone, Roger Revelle, qui a commandité à un de ses jeunes assistants, Charles Keeling, la mesure des variations de la concentration de  $\text{CO}_2$  dans l'atmosphère au jour le jour. Un premier rapport est remis au Président des Etats-Unis en 1965, avec un phénomène très correctement décrit, et des projections désormais avérées, notamment le commencement de la disparition de la calotte glaciaire estivale vers l'an 2000.

Mais bien sûr, on ne pouvait alors prévoir l'essor de la Chine et de l'Inde, et donc l'accélération que nous connaissons du changement de la composition chimique de l'atmosphère.

Dans la communauté scientifique, le sujet reste présent, mais c'est en 1985, lorsque l'on rend publics les premiers résultats d'analyse des bulles d'air des carottes glaciaires que l'on prend conscience de la systématisme du lien entre la température moyenne à la surface du globe et la concentration atmosphérique des gaz à effet de serre: autrement dit, même si d'autres facteurs interviennent, et au premier chef le soleil, on ne peut s'attendre à une température moyenne basse avec une teneur atmosphérique en gaz à effet de serre élevée. Le souci climatique ne saurait donc être considéré comme une tocrade récente.

Il est une deuxième chose que personne ne conteste, même pas les climato-sceptiques (sic), c'est l'importance de la modification de la composition chimique de l'atmosphère depuis le début de l'ère industrielle: 40 % de plus de dioxyde de carbone depuis le début de l'ère industrielle, 20 % de pro-

toxyde d'azote en plus et un doublement de la concentration de méthane. A cela, il faut rajouter les autres gaz artificiels. Il n'y a aucun doute sur l'origine de ce changement: nous savons faire le départ entre une molécule de  $\text{CO}_2$  qui vient de la respiration humaine ou animale et une molécule de  $\text{CO}_2$  issue d'une combustion. La modification chimique de l'atmosphère relève bien d'un phénomène humain. La courbe qui retrace le surcroît de concentration de dioxyde de carbone dans l'atmosphère, et celle qui retrace la diminution de concentration de l'oxygène sont rigoureusement inverses. Donc, nous avons bien à faire à un phénomène de combustion. Autre signature de l'origine humaine du phénomène: un différentiel de réchauffement important entre les basses couches et les hautes couches de l'atmosphère; seules les basses couches de l'atmosphère se réchauffent, alors que les hautes couches se refroidissent. Or, si le réchauffement que nous constatons était d'origine solaire, les hautes couches se réchaufferaient aussi. C'est la signature de l'effet de serre d'origine anthropique. Ajoutons d'ailleurs que l'activité solaire a notamment diminué durant la dernière décennie alors que le réchauffement s'est poursuivi. La deuxième année la plus chaude depuis vingt ans est l'année 2009. La courbe moyenne des températures et la courbe qui exprime la variabilité de l'activité solaire ne sont plus corrélées depuis plusieurs décennies.

Il est vrai que la dernière grande extinction des espèces est due au heurt d'un astéroïde – il y a 65 millions d'années –, déclenchant un immense nuage de poussière réduisant drastiquement la photosynthèse. Toute une partie de la mégafaune, les plus de 40 kg, dont les dinosaures, a alors disparu. En dehors de cet épisode, les grandes périodes d'extinction sont toutes corrélées à un changement de la composition de l'atmosphère, avec des températures beaucoup plus chaudes et une surconcentration très nette de  $\text{CO}_2$ . Nous sommes désormais sortis d'un tunnel de variation de 180 à 280 parties par million qui aura prévalu pendant au moins deux millions d'années.

L'argumentation de Courtillot peut paraître plus crédible au profane que celle d'Allègre: il recycle son laboratoire spécialisé dans le magnétisme terrestre, en essayant de montrer que le réchauffement climatique est dû essentiellement au soleil. Pour ce faire, il doit tronquer les courbes d'élévation de la température, ce qui passe aux yeux des profanes, mais non à ceux des climatologues qui ont récusé vertement ses travaux.

Courtilot a même été ridiculisé, tant en France qu'à l'étranger. Il avance par ailleurs l'hypothèse fantaisiste qu'à partir d'un certain degré de concentration de CO<sub>2</sub> dans l'air, il y a saturation. Le réchauffement ne se produirait plus dès que l'on atteint un certain degré de concentration. Or c'est faux. Toutes les connaissances acquises sur le paléoclimat (climats anciens) nous montrent l'absurdité de cette thèse. Répétons-le, le climato-scepticisme est un phénomène médiatique et non scientifique.

### *Les arguments épistémologiques*

Un argument des climato-sceptiques consiste à dire que rien n'est certain dans ces évolutions. Ce n'est pas faux, mais à condition de s'entendre sur ce que signifie la notion de « certitude ». Il n'y a en effet jamais de certitude en sciences. Il existe des lois qui ne sont jamais vérifiées, mais seulement non falsifiées, et cela de façon indéfiniment provisoire. L'histoire des sciences nous montre qu'aucune loi n'est universelle, au sens où l'avancée des connaissances ne cesse de réduire la validité desdites lois. Il n'y a jamais de vrai en science, mais seulement des degrés de vraisemblance.

Mais il en va tout autrement pour l'opinion publique. A ses yeux la science produit de la certitude. En outre l'incertitude est perçue non pas en fonction d'une échelle de vraisemblance, mais comme un pur jeu de hasard. L'incertitude scientifique se réduit alors à une simple absence de savoir. D'où une incompréhension totale. Ce que nous tenons en effet pour certain dans nos vies quotidiennes ne l'est en réalité jamais, à l'aune d'une exigence scientifique; et le degré de vraisemblance de ce que l'on tient pour tel est très souvent largement inférieur aux incertitudes de la climatologie!

Par exemple, nous sommes certains de rentrer chez nous ce soir, mais il peut arriver de multiples événements qui nous empêcheront de rentrer. Nous n'avons aucune certitude d'être chez nous pour dîner. Et notre conviction de pouvoir rentrer est beaucoup moins probable que les grandes estimations de la climatologie. D'un point de vue épistémologique, nous ne possédons aucune vérité climatique, mais de fortes vraisemblances qui sont au-delà de ce que l'on pourrait exiger pour notre vie quotidienne.



2. Voir à cet égard l'excellente enquête de journalisme scientifique de Sylvestre Huet, *L'Imposteur c'est lui. Réponse à Claude Allègre*, Stock, 2010; cf. aussi le chapitre consacré à Courtillot. Cf. également O. Godard, « De l'imposture au sophisme, la science du climat vue par Claude Allègre, François Ewald et quelques autres », *Esprit*, mai 2010, p. 26-43.

Il y a aussi une autre chose que les gens peuvent aisément comprendre. Nous n'avons qu'une seule planète! Se lancer à cette échelle dans une expérience hasardeuse est dangereux.

Il faut évoquer ici le cas Claude Allègre<sup>2</sup>. Il s'agit d'hooliganisme scientifique: les références scientifiques de ses livres, quand elles ne sont pas inventées, sont toutes approximatives; il n'hésite pas à prêter à de multiples chercheurs des thèses qui ne sont pas leurs, il tronque les graphes des autres, veut faire passer un ancien présentateur météo d'une TV américaine pour un grand climatologue, etc. C'est de la pure et simple escroquerie. Avec ce genre de procédé, il est sûr de rester dans les annales de la science! L'accueil qui lui est réservé par les médias, tout spécialement audio-visuels, est autrement problématique! Allègre a en effet vendu plus de 100 000 exemplaires de son dernier livre et il s'enrichit grâce à ses mensonges. La malhonnêteté paye et certains médias se portent caution. Et non moins grave est à mes yeux la caution morale que lui apportent pour des raisons idéologiques des auteurs comme Ewald, Lecourt ou Ferry. La foi aveugle de ces auteurs en la toute puissance du progrès technologique les conduit à violer les règles de la déontologie la plus élémentaire de la vie intellectuelle. On ne saurait soutenir un faussaire comme Allègre sans finir par être soi-même atteint.

Au-delà des polémiques, l'enjeu principal du changement climatique est le rétrécissement et l'altération de l'écoumène, c'est-à-dire de la partie de la Terre habitable en permanence par les hommes. Il faut comprendre le rétrécissement en un sens propre et figuré. Au sens propre, c'est la montée du niveau des mers. Les effets de la tempête Xynthia, qui a ravagé nos côtes en février 2010, préfigurent l'avenir, compte tenu de la montée annoncée du niveau des mers, d'un mètre, voire plus, d'ici à la fin du siècle. En raison de la montée du niveau des mers depuis le siècle dernier, des millions de paysans à travers le monde voient déjà dans les deltas du Nil ou du Bengale leurs terres salinisées et stérilisées. Ces paysans constituent les premiers éléments de la future cohorte des réfugiés climatiques. Des régions du monde vont par ailleurs devenir beaucoup plus arides qu'elles ne le sont, au point d'être difficilement habitables.

Nous aurons aussi à faire à un rétrécissement qualitatif, avec des conditions de vie générales qui vont se dégrader. Les phénomènes extrêmes comme les tempêtes et les ouragans

seront plus fréquents puisque nous vivrons dans une atmosphère plus chaude et donc plus riche en énergie. De longs épisodes de sécheresse devraient affecter par exemple l'ouest des Etats-Unis, ou même l'Angleterre du fait de la remontée vers le Nord du front polaire. Des cyclones qui atteignent déjà les côtes du Brésil pourraient même se produire en Méditerranée. Nous redoutons une montée des températures d'une rapidité et d'un niveau inconnus depuis que les hommes existent sur cette Terre. Les enjeux sont donc massifs, globaux, et vont compromettre la qualité de nos vies.

Entraver la prise de conscience du changement climatique en cours, et ainsi nuire à l'action préventive en ce domaine est proprement criminel.

## *Les écologies*

Il existe des courants très différents au sein de l'écologie, au point qu'il est préférable de parler des écologies. Certains courants écologiques ne critiquent pas simplement la philosophie du progrès, mais également la place de l'homme au sein de l'environnement.

Il faut reconnaître qu'il existe un vrai problème démographique. Nous serons probablement 9 milliards de personnes en 2050. Si cette population atteint un niveau de consommation égal aux pays de l'OCDE aujourd'hui, cela signifie qu'il faudrait multiplier par 15 les économies, ce qui n'est pas possible. Un Américain consomme en moyenne aujourd'hui 80 kg de viande par an, un Indien en consomme 4 kg. Les élites indiennes et chinoises consomment de plus en plus de viande; si un Indien se mettait à consommer la moitié de ce qu'un Américain consomme, il faudrait doubler les surfaces de céréales dans le monde.

Soit on se donne comme objectif, *horresco referens*, l'extermination d'une partie de la population mondiale, soit on admet que nous ne pourrions plus vivre avec le niveau de consommations matérielles qui est le nôtre. Si avec la crise, le phénomène des inégalités s'accroît, le nombre de personnes touchées par la faim va exploser – celui-ci est aujourd'hui autour d'un milliard. On peut même imaginer que des guerres beaucoup plus violentes que la Seconde Guerre mondiale vont se produire. La pénurie de ressources, et au premier chef celle du pétrole, rend d'autant plus crédible cette hypothèse.



3. Voir Hélène et Jean Bastaire, *Pour une écologie chrétienne*, Les Editions du Cerf, 2004.

4. Voir D. Bourg & P. Roch, *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, Genève, Labor et Fides, 2010.

5. Cf. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

Il existe une autre attitude à l'endroit de laquelle il faut être vigilant et que ne soutiennent pas les écologistes : elle consiste à voir dans la nature un simple décor de la geste humaine. Le christianisme dispose de plusieurs flèches dans son carquois contre cet héritage qui n'est pas tant chrétien que cartésien et moderne. Selon la patristique en effet, le salut n'est pas simplement celui de l'humanité, mais de toutes les créatures<sup>3</sup>. Les chrétiens sont donc invités à revisiter leur propre tradition pour interroger l'idée d'une humanité qui serait hors nature. Nous sommes des animaux d'un genre particulier, avec une dignité particulière, inséparable d'une responsabilité que ne partagent pas les autres animaux. Mais nous sommes dépendants de ce tissu de relations que l'on appelle la biosphère à laquelle on ne peut pas échapper. Repenser la place de l'homme dans la nature : voilà un défi théologique et spirituel de la plus haute importance<sup>4</sup>.

Nous sommes la seule civilisation à avoir « naturalisé le monde », selon l'expression de l'anthropologue Philippe Descola, c'est-à-dire à avoir pensé que nous étions les seuls parmi les vivants à éprouver des sentiments, à nous représenter le monde<sup>5</sup>. Nous sommes la seule civilisation à avoir pensé que la Terre est un stock de ressources manipulables, exploitables à souhait. Nous sommes la seule civilisation à s'être organisée pour satisfaire ce que Keynes appelait « les besoins relatifs » qu'il distinguait des « besoins absolus » – ceux que l'on ressent indépendamment du regard d'autrui. Les besoins relatifs n'existent qu'en fonction du regard d'autrui, ce sont les besoins mimétiques. Ils sont infinis. Notre société de marché ne fonctionne que parce qu'on cherche à satisfaire ces besoins infinis. Tout le monde partage cette idéologie, alors qu'elle mérite d'être interrogée. Les « écologies » sont en contradiction avec ce substrat occidental. Cela pose un vrai problème philosophique.

## *Environnement et démocratie*

La question la plus sensible est celle de la consommation. Elle est inséparable d'une certaine acception de la liberté, même si ce n'est pas la plus noble. Or nos sociétés qui cherchent à maximiser les intérêts, à produire et consommer le plus possible sont en opposition frontale avec la finitude de la planète en termes de ressources. Cette contradiction en a poussé certains,



comme Hans Jonas, à regarder du côté des régimes autoritaires. Je suis en revanche favorable à « une démocratie écologique », mais il existe pour le moment une incompatibilité entre le fonctionnement de nos démocraties et la considération des problèmes d'environnement.

Qu'est-ce qui fonde la légitimité du gouvernement représentatif? C'est le fait que les élus doivent régulièrement venir se présenter devant les électeurs qui sont *in fine* les seuls juges du bien-fondé des politiques publiques adoptées. Qui d'autre que moi peut juger de mon bien-être, de ma souffrance? Or pour les questions environnementales, cette auto-appréhension par chaque citoyen de sa situation ne fonctionne pas. Aucun citoyen par sa conscience spontanée ne peut comprendre les problèmes auxquels nous sommes confrontés. Mon équipement sensoriel me permet de repérer la température qu'il fait dans cette pièce ou dehors; mais il ne me permet pas de repérer une moyenne de température sur l'année ou sur dix ans. Pendant qu'il fait froid ici, je ne perçois pas non plus les canicules en Inde. Je ne perçois pas le changement de la composition chimique de l'atmosphère. Le thermomètre démocratique ne fonctionne pas sur les questions environnementales, ce qui ouvre un boulevard aux éco-sceptiques.

Pour résoudre ces questions, il faut un système politique plus complexe, méta-représentatif, ajoutant à nos institutions représentatives des institutions dédiées au traitement des problèmes de long terme et soustraites au jeu partisan de la majorité et de l'opposition. Nous développons avec mon co-auteur, Kerry Whiteside, différentes propositions à ce sujet<sup>6</sup>.

Aujourd'hui, nous entrons dans un monde fini, mais nos institutions sont inadéquates. Si je défends sans limite la liberté d'opinion, je suis favorable à l'intégration de limites en ce qui concerne la liberté de comportement des individus. Une liberté qu'aucun principe ne semble pouvoir borner menace désormais les conditions biosphériques du bien-être de tous. Je ne crois pas à la nécessité d'un régime autoritaire. Mais si nous ne savons pas démocratiquement faire face aux problèmes écologiques, nos démocraties disparaîtront.

DOMINIQUE BOURG

6. Voir D. Bourg & K. Whiteside, *Survivre avec la démocratie. Pour une refondation écologique*, à paraître en octobre 2010 au Seuil, collection « La République des idées ».

# Le LHC, une nouvelle ère pour la physique

ETIENNE KLEIN

*Si l'on pouvait mettre des lunettes à la nature,  
on y verrait clair, les jours de brume.*  
Jorge Luis Borges

LA physique des particules est une discipline vieille d'à peine un siècle qui nous transporte, tels des touristes déroutés et hagards, en des mondes étranges où notre intuition perd ses marques. Elle constitue aujourd'hui une activité à la fois ambitieuse et discrète, imposante et mal connue : alors qu'elle a produit des résultats fascinants et mobilise des moyens dont la taille suffit à impressionner, elle fait rarement parler d'elle.

Elle constitue pourtant une discipline frontière : dans son expression théorique, elle fait appel à des concepts mathématiques très élaborés, fort éloignés des mathématiques lycéennes. Dans son versant expérimental, elle se situe toujours à la limite des possibilités technologiques du moment. Le monde de « l'infiniment petit », souvent considéré comme impalpable, exige en effet une physique lourde. C'est même le prix à payer pour espérer le prendre en filature.

Physicien au CEA, directeur du Laboratoire de Recherche sur les Sciences de la Matière.

Le savoir que les physiciens des particules ont accumulé n'est pas d'accès facile, et il est de ce fait délicat à transmettre et à enseigner : foisonnant et parfois aride, il garnit les rayons des bibliothèques des laboratoires, caché derrière des barricades de reliures.

Il est pourtant impératif d'en transmettre les éléments les plus importants, car en matière de physique des particules, nous devons nous attendre à des surprises dans les années qui viennent, notamment grâce aux expériences qui sont actuellement menées auprès du LHC (*Large Hadron Collider*), un nouveau collisionneur de particules qui permet d'explorer des conditions physiques encore jamais produites sur Terre. Simple affaire de récurrence : tout au long de son histoire, la physique des particules a régulièrement détruit des préjugés, démonté des certitudes, ouvert des perspectives inédites. De ce fait, elle a pu s'incruster dans certains débats fondamentaux. Il lui est même arrivé de faire des « découvertes philosophiques négatives »<sup>1</sup>, au sens où elle a parfois modifié les termes en lesquels certaines questions se posent à propos de la matière, de l'espace ou du temps. Ses résultats les plus nets et les plus importants apportent en effet des contraintes, des conditions aux limites, voire des démentis à des conceptions métaphysiques qui prétendent décrire de façon trop précise les lois du monde physique.

1. On doit cette expression à deux des pères fondateurs de la physique quantique, Fritz London et Edmond Bauer.

## ***Le LHC : une gigantesque expérience de physique***

Mais qu'est-ce précisément que le LHC, qui vient d'entrer en service (au début de l'année 2010) ? Tout simplement la plus grande expérience de physique jamais réalisée. Il s'agit d'un collisionneur de particules de 27 kilomètres de circonférence, érigé par le Cern de part et d'autre de la frontière franco-suisse, qui permettra de réaliser des collisions entre protons de très haute énergie. On devine déjà la prouesse technique que constitue un tel projet : deux faisceaux de dimensions infimes, parcourant en sens inverse et 11 245 fois par seconde un anneau de 27 kilomètres de circonférence à une vitesse quasiment égale à la vitesse de la lumière, se percutent frontalement, et régulièrement, en des lieux parfaitement déterminés. Répartis tout au long de l'anneau, 1 252

aimants dipolaires supraconducteurs de 15 mètres de long, refroidis à l'hélium superfluide, au champ magnétique très élevé, guident les protons sur leur trajectoire circulaire, tandis que des cavités radiofréquence supraconductrices leur confèrent l'énergie requise (qui est plusieurs milliers de fois celle d'un proton au repos).

Les collisions de protons à très haute énergie qui se produiront dans la machine recréeront, de façon très localisée et très fugitive, les conditions physiques qui furent celles de l'univers primordial. Grâce à ces chocs très violents et aux interactions entre particules qu'ils engendreront, les physiciens pourront, entre autres choses, partir à la chasse d'une particule dont ils pensent qu'elle existe sans l'avoir jamais vue : le boson de Higgs, « inventé » dans les années 1960 dans le but d'expliquer l'origine de la masse de toutes les particules de l'univers. La confirmation expérimentale de l'existence de cette particule viendrait parachever un vaste corpus de résultats théoriques et expérimentaux obtenus depuis des décennies dans plusieurs grandes branches de la physique.

Mais la quête du « Higgs » n'est pas tout, tant les questions ouvertes restent nombreuses en physique des particules : comment dépasser le cadre théorique actuel, appelé le « modèle standard », de façon à pouvoir y inclure la gravitation ? Où est passée l'antimatière qui était présente dans l'univers primordial ? Quels sont les « objets » constitutifs de la matière noire, qui semble agir gravitationnellement sur les galaxies mais n'émet ni n'absorbe aucune lumière ? Et qu'est-ce qui est à l'origine de l'accélération, récemment découverte, de l'expansion de l'univers ?

Afin de tenter de répondre à tout ou partie de ces questions, quatre expériences, toutes de taille impressionnante, ont été installées auprès du LHC pour analyser les particules secondaires nées des chocs entre protons. Il existe de nombreuses théories, souvent concurrentes, quant aux résultats des collisions que ces expériences permettront d'analyser. Les paris sont donc ouverts. Toutes les théories ne pouvant pas avoir raison en même temps, certaines seront falsifiées par les résultats expérimentaux à venir, et les autres seront « encouragées ». Les physiciens s'attendent donc à ce que le démarrage du LHC ouvre une nouvelle ère de la phy-

sique en apportant de nouvelles connaissances sur le fonctionnement de l'Univers. Depuis plus de trente ans, les physiciens se sont appuyés sur le modèle standard de la physique des particules pour essayer de rendre compte des lois fondamentales de la nature. Ce modèle a fait montre d'une remarquable robustesse et d'une très grande cohérence, aussi bien dans le domaine théorique que sur le plan expérimental. Mais il n'est pas l'ultime théorie, et donc pas la fin de l'histoire. Les données expérimentales obtenues grâce aux énergies très élevées du LHC permettront d'explorer ses limites, et sans doute de le dépasser en repoussant les frontières du savoir, mettant au pied du mur ceux qui cherchent à confirmer les théories actuelles aussi bien que ceux qui rêvent à de nouveaux paradigmes. Après le LHC le visage de la physique ne sera certainement plus le même.

Par manque de place, nous ne pouvons pas expliquer ici tous les enjeux conceptuels des expériences du LHC. Mais nous allons pouvoir expliciter celui qui est sans doute le plus important : d'où vient que les particules ont une masse ?

### *Qu'est-ce que la masse ?*

S'interroger à propos de la nature de la masse, c'est poser une question en apparence bien stupide : la masse n'est-elle pas une propriété évidente des objets ? Une notion dépourvue de mystère, une simple quantité à la fois mesurable – elle s'exprime en kilogrammes – et « mesurante » – elle quantifie la quantité de matière contenue dans un corps ? A première vue, la masse ne saurait être autre chose que cette grandeur physique élémentaire – l'une des premières apprises à l'école – qui permet de jauger de la « substantialité » d'un corps. Que faudrait-il ajouter ? L'alpha et l'oméga de la masse ne sont-ils pas dits-là ?

A cette dernière question, la réponse est heureusement négative : d'une part, parce que cette façon de présenter les choses est en réalité imprécise ; d'autre part, parce qu'elle ne tient pas compte des travaux en cours, qui pourraient bientôt bouleverser notre compréhension de ce qu'est la masse. Car comme nous l'allons voir, au lieu d'être une propriété des particules élémentaires, une caractéristique



qu'elles porteraient en elles-mêmes, la masse pourrait apparaître comme n'étant qu'une propriété secondaire et indirecte des particules, résultant de leur interaction avec... le vide! En somme, les particules pourraient n'avoir pas de masse proprement dite, seulement « faire comme si » elles en avaient une...

Si cette affaire vaut le détour, c'est parce qu'elle illustre ce qu'il y a de passionnant avec la physique : celle-ci ne cesse de revisiter ses concepts fondamentaux, les fait virevolter sur le dos agité du réel en tentant de les y maintenir le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'elle doive en modifier l'interprétation, au prix d'éventuelles déchirures au sein de son propre corpus. Un tel scénario est justement en train de se dessiner à propos d'une des plus vieilles notions de la physique.

Mais pour comprendre de quoi il retourne, il faut d'abord se remettre les idées bien en place.

## *Newton d'abord*

C'est Isaac Newton qui, le premier, introduit le concept de masse au sens moderne du mot, en commençant par faire une distinction nette entre poids et masse, deux notions que le langage commun confond encore trop souvent : le poids est une force, la force gravitationnelle qui résulte de ce que chaque atome de notre corps est attiré par chacun des atomes de la terre (à tout seigneur tout honneur, l'intensité de cette force s'exprime en une unité de mesure appelée le « Newton », et non pas en « kilos » comme nous avons pris l'habitude de le croire); la masse d'un corps, elle, est l'addition de toutes les masses de ses constituants et s'exprime en kilogrammes. Si un corps est transporté depuis la Terre jusque sur la Lune, sa masse ne changera pas, puisque ses constituants demeureront les mêmes, mais son poids sera diminué puisque la Lune, de moindre masse que la Terre, contient moins d'atomes exerçant une attraction sur ceux du corps.

La masse d'un corps apparaît comme une sorte d'étiquette qu'il porte et par laquelle il se signale au champ de gravitation présent dans ses parages qui, instantanément, agit sur lui en le soumettant à une force (qu'en général on appelle le

poids). Mais chose paradoxale, la trajectoire d'un corps dans un champ de gravitation ne dépend pas de... sa masse ! Certes, c'est bien la masse d'un corps particulier qui le fait choir, mais il choit de la même façon que tous les autres corps massifs. Ainsi, et contrairement à ce que pensaient Aristote et ses suivants, les plus lourds chutent comme les plus légers. C'est ce qu'on appelle « l'universalité de la chute libre » : l'accélération de la pesanteur est la même pour tous les corps, quelle que soit leur masse, leur composition, leur constitution. Pour être tout à fait précis, la masse dont nous parlons ici s'appelle la masse *grave*. C'est elle qui connecte le poids d'un corps à l'accélération qu'il subit quand il tombe. Mais Newton établit également qu'il existe une autre sorte de masse, la masse *inertielle* qui, elle, mesure la difficulté qu'il y a à mettre en mouvement un corps au repos ou à arrêter un corps en mouvement. *A priori*, les masses inertielle et grave devraient être deux choses ontologiquement différentes, la première exprimant la résistance d'un corps à toute modification de son mouvement, la seconde donnant la valeur de son poids dans un champ de pesanteur donné. Pourquoi devrait-il y avoir le moindre lien entre ces deux notions ? Pourtant, Newton note que si l'on choisit bien le système d'unités, leurs valeurs numériques deviennent rigoureusement égales. Il prend acte de ce résultat, mais ne parvient pas à en donner une interprétation satisfaisante. Cette égalité entre masse grave et masse inerte a des conséquences surprenantes : elle implique par exemple que si l'on remplaçait la Terre par une orange ou une théière, celles-ci décriraient exactement la même orbite que notre planète autour du Soleil...

## *$E = mc^2$ ensuite*

Arrive Albert Einstein, dont le nom est l'anagramme de « rien n'est établi » (ce qui, au vu des travaux révolutionnaires du personnage, ne saurait relever du simple hasard). De la même façon qu'Arnold Schoenberg bouleverse des formes musicales qui paraissaient immuables, le père de la théorie de la relativité modifie le statut des formes de l'espace et du temps, et leurs relations mutuelles. Cette avancée va bouleverser, de plusieurs façons différentes, le concept de masse, qui était jusqu'alors confortablement installé dans une posture théorique aussi limpide que sans histoires.

Quand un corps perd de l'énergie par rayonnement (pensons à un radiateur chaud), il émet de la lumière, en l'occurrence infrarouge, qui n'a pas de masse. Or, ainsi que nous l'avons appris à l'école, la masse se conserve. Cela implique que, dès lors qu'un corps émet des particules sans masse, il ne perd pas lui-même de masse, seulement de l'énergie. Mais Einstein montre que ce raisonnement est en réalité faux : même s'il émet des particules qui n'ont pas de masse, un corps perd de la masse du fait même qu'il perd de l'énergie. En d'autres termes, un corps peut se retrouver avec moins de masse sans en avoir perdu... C'est l'une des plus étonnantes conséquences de la formule  $E = mc^2$ . La masse n'apparaît plus comme la mesure de la quantité de matière contenue dans un corps, mais comme celle de la quantité d'énergie. Dès lors, perdre de l'énergie, c'est *ipso facto* perdre de la masse.

Tout corps massif, même immobile, se voit ainsi doté d'une « énergie de masse », c'est-à-dire d'une énergie qu'il doit au seul fait d'avoir une masse. Mais cette énergie contenue dans la masse des corps nous est en général cachée. Prenons l'exemple d'une ampoule allumée. Elle rayonne de la lumière, donc de l'énergie, et subit par là même une perte de masse. Mais  $c^2$ , le carré de la vitesse de la lumière, est tellement grand que même si elle pouvait demeurer allumée pendant des siècles, elle ne perdrait que quelques microgrammes, c'est-à-dire très peu par rapport à sa masse de départ.

Dans d'autres situations, c'est l'énergie qui se transforme en masse (plus exactement en inertie), et non plus l'inverse. Deux exemples devraient suffire. Le premier est emprunté à la cinématique, plus exactement au lien qui existe entre vitesse et énergie cinétique. Lorsque nous circulons en voiture ou même voyageons en avion, l'énergie cinétique du véhicule qui nous transporte croît comme le carré de sa vitesse. L'accélérer, c'est donc augmenter à la fois sa vitesse et son énergie cinétique. Mais dans le contexte de la relativité restreinte, qui envisage des déplacements beaucoup plus rapides que ceux qui sont à notre portée, une certaine vitesse apparaît comme indépassable pour une particule qu'on tente d'accélérer. Cette vitesse, c'est la vitesse de la lumière dans le vide. Cette limitation provient de ce que, au fur et à mesure que sa vitesse et son énergie augmentent, la particule oppose à toute modification de son mouvement une inertie de plus

en plus grande (précisément égale à  $E/c^2$ , et non plus à sa masse comme en physique newtonienne). Autrement dit, elle résiste de plus en plus à tout effort fait pour l'accélérer : plus elle va vite, plus il est difficile de la faire aller encore plus vite, jusqu'au moment où elle atteint la vitesse maximale. Dans cette situation, on peut toujours lui conférer de l'énergie cinétique, mais sans modifier notablement sa vitesse. A l'instar de sa pomme, Newton serait sans doute tombé (de sa chaise) si on lui avait raconté pareille histoire.

Le deuxième exemple concerne les chocs très violents que subissent les particules au sein des « collisionneurs » qu'utilisent aujourd'hui les physiciens. Presque toute l'énergie cinétique des particules qui entrent en collision est convertie en matière : elle se transforme en de nombreuses autres particules massives, à durées de vie généralement très courtes. Il se produit là quelque chose qui défie le sens commun : une propriété d'un objet, en l'occurrence la vitesse des particules incidentes, est capable de se transformer en d'autres objets, en l'occurrence de nouvelles particules ! C'est un peu comme si la hauteur de la tour Eiffel, qui n'est qu'un attribut de ce monument, pouvait se transformer en d'autres édifices, par exemple en l'Arc de Triomphe et en colonnes de Buren. Ou comme si la vitesse d'un taxi, à l'occasion d'un carambolage, pouvait céder la place à un vélo et un tracteur. Avec  $E = mc^2$ , le monde des particules s'offre une ontologie joyeuse, à la fois laxiste et intermittente.

### *Einstein dégainé l'argument massue*

Un beau jour de 1907, Einstein a l'idée qu'il juge « la plus heureuse de sa vie » : « J'étais assis sur ma chaise au Bureau Fédéral de Berne... Si une personne est en chute libre, elle ne sentira pas son propre poids. J'en ai été saisi. Cette pensée me fit une grande impression. Elle me poussa vers une nouvelle théorie de la gravitation. » Cette idée selon laquelle une personne qui tombe en chute libre ne sent pas son propre poids peut paraître énigmatique. Car d'un certain point de vue, tomber, c'est céder à son propre poids, et donc, effectivement, l'oublier. Mais d'un autre côté, si l'on tombe, si l'on se sent tomber, n'est-ce pas précisément parce qu'on continue de sentir son propre poids ? En réalité, ce qu'Einstein vient de

comprendre, c'est que lorsque nous tombons en chute libre, tout ce qui est proche de nous (parapluie, chapeau) tombe comme nous puisque la vitesse de chute des objets est la même pour tous. Nous avons donc l'impression que toute pesanteur a disparu alors même que nous sommes en train de chuter... lourdement !

Une légende veut que le bonheur théorique des uns se paie du malheur expérimental des autres. On a donc raconté que c'est en voyant un homme chuter d'un toit que cette idée serait montée au cerveau d'Einstein. Le doute reste permis. Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'il a pu interroger un jeune couvreur qui était effectivement tombé d'un toit dans l'espoir de connaître les sensations physiques qu'il avait ressenties. Décevant toutes les attentes du père de la relativité, le jeune homme aurait répondu à peu près ceci : « Monsieur le professeur, j'étais juste mort de frousse ! »

A la suite de cette trouvaille, Einstein énonce le « principe d'équivalence » : une accélération peut soit effacer un champ gravitationnel réel, soit créer un champ gravitationnel apparent. En 1907, il rédige un article qui se veut un bilan des travaux jusqu'alors accomplis dans le domaine de la relativité restreinte. Il y expose les résultats qu'il a obtenus en 1905, et il ajoute une section consacrée au problème de la gravitation, que la relativité restreinte ne traite pas. La relation entre masse et énergie, établie en 1905, l'a été en supposant implicitement (comme Einstein le souligne) qu'elle valait tout aussi bien pour la masse inertielle que pour la masse gravitationnelle. Cela suggère à Einstein l'idée que l'inertie et la gravitation sont un seul et même phénomène vu de deux points de vue différents : un système au repos dans un champ de gravitation homogène est physiquement équivalent à un système uniformément accéléré en l'absence de champ de gravitation. Très vite, Einstein se rend compte que la nouvelle théorie de la gravitation qu'il espère construire à partir de cette équivalence ne pourra pas être développée dans un langage « euclidien ». Aidé par ses amis mathématiciens, il s'orientera vers un espace-temps courbe et mettra sur pied sa « théorie de la relativité générale ». La gravitation n'y figure plus comme une véritable force, mais comme une manifestation locale de la courbure de l'espace. La géométrie de l'univers, qui était plate en relativité restreinte, est courbée par les

masses qu'il contient et, en retour, cette géométrie détermine directement (c'est-à-dire sans qu'une force soit mise en jeu) le mouvement des objets matériels en son sein. Ainsi le mouvement de la Terre autour du Soleil ne résulte-t-il plus de l'action instantanée de la force de Newton, mais se trouve guidé le long d'une trajectoire déterminée par la présence massive du Soleil. En clair, la courbure « dit » à la matière comment se mouvoir et la matière « dit » à la géométrie comment se courber. Masse et énergie deviennent ainsi les grands arbitres de la topologie du mol espace-temps de l'univers.

### *D'où les particules élémentaires tirent-elles leur masse ?*

Au cours du <sup>xx</sup>e siècle, les physiciens, ces « conquérants du minuscule » qui, il y a cent ans, doutaient encore de l'existence de l'atome, ont accompli des progrès spectaculaires. Ils sont d'abord parvenus à identifier puis à classer de très nombreuses particules. Et puis – et surtout –, ils ont démontré que la force électromagnétique et la force nucléaire faible, bien que très dissemblables en apparence, n'étaient pas indépendantes l'une de l'autre : dans un passé très lointain de l'univers, elles ne faisaient qu'une seule et même force, qui s'est par la suite dissociée.

Cette démarche unificatrice a pu être étendue, dans une certaine mesure, à l'interaction nucléaire forte, responsable de la cohésion des noyaux atomiques. Le résultat obtenu, qui permet de décrire trois des quatre forces fondamentales grâce à des principes mathématiques semblables, est d'une puissance considérable. Il constitue le « modèle standard » de la physique des particules, qui a été très finement testé grâce à de gigantesques collisionneurs de particules.

Mais même si sa consistance et sa robustesse sont aujourd'hui bien établies, des problèmes d'ordre conceptuel apparaissent dans le modèle standard lorsqu'il s'agit d'affronter des conditions physiques plus extrêmes que celles qui ont été explorées expérimentalement jusqu'à ce jour. De plus, certaines questions cruciales le concernant attendent des réponses précises. L'une des plus intrigantes concerne justement la masse : d'où vient que les particules possèdent une masse ?

Souvent, le public se pose la question de savoir comment des particules sans masse, tel le photon, peuvent exister. Les physiciens, quant à eux, se posent la question inverse : comment des particules ont-elles pu acquérir de la masse ? Plus précisément, ils essaient aujourd'hui de comprendre l'origine de la masse des particules en étudiant la manière dont celles-ci se propagent dans le vide quantique. L'idée qu'ils explorent consiste à considérer que la masse des particules ne serait pas une propriété intrinsèque des particules elles-mêmes : elle serait liée à la manière dont celles-ci interagissent avec la structure du vide. Pour traiter les interactions, le modèle standard s'appuie sur un certain nombre de principes de symétrie très efficaces du point de vue des prédictions qu'ils permettent de faire. Mais ils posent aussi un problème irritant. Ils impliquent en effet que les particules d'interaction doivent avoir... une masse nulle, c'est-à-dire n'opposer aucune résistance au mouvement ! C'est effectivement le cas du photon, le médiateur de l'interaction électromagnétique, mais pas du tout celui des particules  $W^+$ ,  $W^-$  et  $Z^0$  qui médient l'interaction nucléaire faible : leur masse, dûment mesurée, est très élevée. Elle vaut même près de cent fois la masse d'un proton. Cette contradiction flagrante entre la théorie et l'expérience a pu être résolue au cours des années 1960. La solution, qui n'est encore que théorique, a été proposée par trois physiciens, d'abord par deux Belges, François Englert et Robert Brout, puis, de façon indépendante, par un Ecossais, Peter Higgs. Leur idée est que les particules élémentaires de l'univers sont en réalité sans masse, mais heurtent sans cesse des « bosons de Higgs », présents dans tout l'espace, ce qui ralentit leurs mouvements de la même façon que si elles avaient une masse. Dans ce contexte, dire d'une particule qu'elle est très massive revient à dire qu'elle interagit très fortement avec le boson de Higgs, subit sans cesse des collisions tel un homme pressé qui traverse une foule, ce qui lui confère une inertie apparente. Bien sûr, les particules qui n'interagissent pas avec le boson de Higgs ne possèdent aucune masse.

Cette idée constitue une solution satisfaisante et est en parfaite adéquation avec les théories et les phénomènes établis. Le problème est que personne n'a jamais observé le boson de Higgs lors d'une expérience pour confirmer cette théorie. Existe-t-il vraiment ? Le principal danger qui guette

les théoriciens est, on le sait, de voir des fées au fond du jardin. Dès lors, comment détecter le boson de Higgs ? La difficulté principale vient de ce que cette particule semble être très massive. Pour espérer la détecter, il faut donc atteindre des niveaux d'énergie très élevés. Grâce au LHC et aux quarante millions de collisions de particules par seconde qu'il sera bientôt capable de produire, les physiciens pourront explorer toute la gamme de masses dans laquelle le boson de Higgs est censé se trouver. Autrement dit, si le boson de Higgs existe, le LHC finira par en apporter la preuve et l'on pourra alors dire que nous avons compris l'origine de la masse des particules. Mais si ce boson s'avère introuvable, les physiciens auront le champ vraiment libre pour élaborer une théorie complètement nouvelle, par exemple en proposant qu'existent des dimensions supplémentaires d'espace, ou bien une nouvelle force, ou bien encore en faisant l'hypothèse que le boson de Higgs serait une particule non pas élémentaire mais composite.

La messe de la masse n'est donc pas encore dite, mais grâce au LHC, on ne devrait pas tarder à la célébrer.

ETIENNE KLEIN



## Se sentir vivre

FRANÇOISE LE CORRE

« Je ne me sens pas vivre ». « Je voudrais tellement me sentir vivre ». C'est en ces mots que se dit souvent un malaise très contemporain. Les jeunes adultes qui confessent ce mal-être sont pourtant loin d'être les exclus de cette société. Ils n'en sont pas les mal-aimés. C'est même tout le contraire : ils se lancent, connaissent des succès, résistent aux coups durs. Ils affichent leur volonté de réalisation personnelle autant que de réalisations concrètes. Adaptables, ils savent tenir compte des conditions du monde qui est le leur. Reste qu'ils sont moins vainqueurs qu'on ne pourrait le croire malgré le temps bien rempli, les loisirs inventifs et diversifiés, et une dépense d'énergie certaine : démunis et dans le trouble, en dépit des rêves qu'ils alimentent chez ceux qui sont en dehors de ce jeu ; décontenancés en dépit de tout, l'avouant et se l'avouant aux heures de vérité : « je voudrais tellement me sentir vivre ».

Quel est donc ce « sentir vivre » qui ne se confond pas avec le tourbillon du « vivre » ? A coup sûr, il ne s'agit pas de sensations seulement, car les vies trépidantes n'en manquent pas. Et certains de ceux qui voudraient tellement se sentir vivre ont souvent été séduits par les conduites extrêmes, le désir de toucher ses limites, les vertiges du toujours plus où les sensations s'exacerbent, si fugaces soient-elles. Ce n'est

Philosophe. Dernier ouvrage paru : *Les jardins oubliés de l'obéissance*, Bayard/Christus, 2010.

pas pour rien que Nicole Aubert parle « d'individus intenses »<sup>1</sup>. Dans un monde devenu fluide, décrit et éprouvé comme tel<sup>2</sup>, dans un monde où tout passe à toute allure, où rien n'est stable, l'intensité est comme une brûlure de l'existence qui permet d'échapper à l'évanescence ambiante. Elle est une percée, une mini-preuve de l'existence de soi, une éclosion brutale, violente parfois comme une naissance. Elle fut autrefois, pour quelques personnalités enfiévrées, l'ardeur qui permettait de sortir de l'ennui des sociétés figées; elle est aujourd'hui l'incandescence d'individus qui espèrent ne pas se diluer dans la fluidité générale. Dans les deux cas un mélange d'espoir et de conjuration du désespoir qui ne tient sans doute pas ses promesses si l'on en croit l'aveu dont nous parlions au début. Le hic, en effet, c'est que l'intensité colle à l'instant: elle n'est pas faite pour durer.

1. Nicole Aubert, « L'intensité de soi », dans *L'individu hypermoderne*, Eres, 2004.

2. Voir Zygmunt Bauman, *La Vieliquide*, Le Rouergue/Chambon, 2006.

## L'affairement

Ce qui vient à l'esprit pour décrire ces modes de vie suractifs, réactifs, interactifs et pourtant insuffisants à donner durablement l'impression de vivre, c'est le mot d'affairement; un affairement incessant, stressé, anxieux: une fièvre légère, persistante, signalant un malaise que l'on a du mal à identifier et donc à combattre. Ce mot d'affairement, on se souvient l'avoir lu dans *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes. Apparemment les situations n'ont rien à voir entre elles: d'un côté le malaise assez largement avoué dans la société contemporaine – malaise sur lequel nous nous interrogeons –, de l'autre le désarroi dû à l'absence de l'être aimé, que décrit Barthes. Les contextes ne sont apparemment pas les mêmes... Et pourtant! Écoutons plutôt: « l'absence dure, il me faut la supporter. Je vais donc la manipuler: transformer la distorsion du temps en va-et-vient, produire du rythme, ouvrir la scène du langage [...] L'absence devient une pratique active, un affairement (qui m'empêche de faire rien d'autre); il y a création d'une fiction aux rôles multiples (doutes, reproches, désirs, mélancolie). »<sup>3</sup> Le rapprochement avec le mal-être qui nous occupe – rapprochement qu'on ne saurait ici filer trop avant, mais qui sert de stimulation à la réflexion –, nous permet de tenter une hypothèse: ne vivons-nous pas nous aussi, couramment, dans l'absence? Ne sommes-nous pas dans le monde, à nos affaires, dans notre

3. Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, 1977, p. 22.

vie tout entière dans une fiction comparable à celle qu'évoque Roland Barthes, à cela près que ce n'est pas seulement l'être aimé, mais l'autre et même tous les autres qui sont pour nous des absents au point que nos modes de vie et de pensée en leur entier s'en trouvent affectés ? Ne sommes-nous pas ainsi, vaillants mais perdus dans des solitudes juxtaposées, voilées, pudiques, plaintives par instants ? N'endossons-nous pas des rôles parfois très valorisés et valorisants, comme certaines tâches professionnelles et même celles, « sacralisées », de la parenté, voire des investissements humanitaires, tout en restant à distance de ce qui les fonde : la vraie présence, la présence incarnée qui nous tient au monde et aux autres. Et ne peut-on alors parler de rôles de substitution tant et si bien que nous évoluons, sans en être conscients, dans un monde frappé d'irréalité ? De cet état de choses inconfortable et troublant, nous sommes les victimes et les agents. Nous supportons et continuons.

Il est aisé d'objecter qu'une telle vision est sombre et excessive. Après tout, les rencontres ne manquent pas, les histoires d'amour non plus, que l'on dit décomplexées, les unes et les autres sont même beaucoup plus aisées qu'autrefois dans la mesure où on ne s'encombre guère de préliminaires... Mais sont-ce à proprement parler des histoires, des liaisons (mot effacé du vocabulaire contemporain) ou seulement des épisodes ? Comment le temps intervient-il entre les amoureux ? Comment permet-il de gérer sur la durée les amitiés qui commencèrent tout feu tout flamme ? Quelle force de conviction anime les rencontres ? Quel souffle pour l'avenir ? Pointe ici une des grandes difficultés actuelles qui est notre façon de vivre le temps, ce mode du « nu-présent », déjà évoqué dans *Etudes*<sup>4</sup> : le passé a été récusé, l'avenir n'inspire plus confiance, si bien que l'on se trouve en quelque sorte sommé de tout vivre au présent, dans une immédiateté impérative. Une telle cristallisation du temps, plaçant les individus dans une perpétuelle urgence et la peur de ne pas vivre assez vite ce qui peut l'être, fragilise considérablement la possibilité du développement des sentiments. Tout juste entamée, l'histoire commune se défait. Privés d'une histoire qui leur est confisquée, l'amour se dérobe, l'amitié s'essouffle, la complicité est en berne. Comment en serait-il autrement quand la patience fait figure d'aberration, quand la vitesse exige, écartant inexorablement préalables, délais et évolutions ?

4. Françoise Le Corre, « Le nu-présent », *Etudes*, avril 2003, p. 483.

Caricaturale, mais très évocatrice : l'image des *speed-dating*, ces rendez-vous express organisés entre célibataires où vous avez quelques minutes de tête-à-tête pour savoir si vous souhaitez ou non engager une relation suivie. Efficacité oblige dans cette pratique culturelle en vogue, qui joue avec l'espoir des possibles tout en protégeant les intéressés dont l'anonymat est, au début, sauvegardé. Notons que la sphère professionnelle n'est pas épargnée par ces rencontres expéditives. Certaines opportunités d'embauche s'offrent ainsi, occasionnellement, aux jeunes en recherche d'emploi à condition qu'entre sept et dix minutes ils soient capables de convaincre et de se faire désirer. Les candidats affluent, mais il est difficile d'évaluer à quel point ils croient eux-mêmes au bien fondé d'une telle tentative. Les reportages les montrent accablés au sortir de cette expérience-tourbillon. Quant aux sélectionneurs, ils justifient cette approche par l'ouverture qu'elle permet et les chances qu'elle offre.

A vrai dire, nous sommes collectivement et souvent individuellement dans l'oubli de ce qu'est la vraie présence, si bien que nous n'avons pas conscience non plus de l'état d'absence dans lequel nous sommes relégués, auquel nous nous condamnons les uns les autres. Eclipse de présence. Le concept court encore mais il est dénaturé. Entre présence et juxtaposition s'installe la confusion. La conséquence de ce brouillage est potentiellement désastreuse, mais jusqu'à un certain seuil le désastre peut très bien passer inaperçu compte tenu de l'agitation qui remplit le temps et l'espace. La mauvaise petite fièvre de l'affairement finit par faire oublier le mal dont elle est le signe ; elle devient une ébriété légère. Résultat : nous avons mal sans savoir où, et si le régime d'activité baisse, nous laissant face à nous-mêmes, dégrisés, nous sommes comme « vidés » et prompts à nous inquiéter.

## *L'aura du vis-à-vis*

Pour se remettre en mémoire ce qu'est une vraie présence, il est important de ne pas oublier les conditions qui lui sont nécessaires. Deux éléments au moins manquent actuellement à la plupart des relations et rencontres : un élément de durée et l'avènement de la parole, l'un et l'autre enlacés, puisque la parole, pour se délivrer, suppose d'avoir le temps de silences partagés, de silences subis ensemble ou voulus

ensemble. La pulsation du temps et la pulsation de la parole, qui sont au cœur de la présence véritable, au cœur des vivants, sont aujourd'hui remplacées par des rapprochements à fleur de peau ou à fleur de cœur, soit dans le duo de relations amoureuses, soit dans les réunions plus larges, où l'on se reconforte le temps d'une soirée, le temps de tromper la solitude, d'oublier les efforts à consentir pour exister. Si l'on sort momentanément du froid de la solitude, si l'on y trouve effectivement un peu de chaleur, la conversation, en général, n'y trouve pas sa place. Les voix s'y entendent sur le mode du babil, léger, sans conséquence, dans un contexte de bruits, de rires, de musiques ou d'images comme autant d'« englobants » qui assurent davantage une chaleureuse évasion en compagnie qu'une rencontre d'individus en présence. Ces proximités permettent éventuellement de se détendre ou de vibrer, mais ne sont guère favorables à la présence ni à la parole, qui nécessitent d'autres circonstances.

Car la conversation demande une profonde et longue attention, un objet commun de réflexion, une vraie présence donnée. De l'exercice intellectuel à plusieurs au murmure amoureux s'affermissant et évoluant dans le temps, la conversation suppose de s'enraciner. Elle germe dans ce silence qui n'est pas seulement silence « blanc », neutre, vide, mais qui est le silence vif de l'attente. La proposition attend une réponse, le temps de latence se doit justifier, il est relance, c'est une marche commune dans laquelle on sort de solitude pour entrer en vis-à-vis.

Grande chose, si simple pourtant, qui n'a rien à voir avec le fusionnel. Dans le vis-à-vis, en celui qui parle je reconnais le sujet et par delà, la source de parole, semblable à la mienne, nous transcendant l'un et l'autre, tant il est vrai que la reconnaissance de deux êtres en présence vive ouvre vers le haut, ce qui lie indissolublement le mystère à la présence. Je deviens en présence de l'autre, en m'y rendant présent, mouvement duel, mais nos regards portent sur un monde commun, nos espoirs, sur le bien commun. La possibilité même de notre rencontre suppose un langage commun qui nous précède et qu'ensemble nous allons enrichir. Nous le ferons avec nos singularités respectives. La sienne se dévoile un peu à la mienne, même si nous échangeons sur le mode rationnel, car nous sommes en vis-à-vis, en échange d'angles de vue. Nous mesurons à la fois la précarité et la partialité de chacun de nos points de vue, leur fragilité, et sommes dès lors en

avancée commune. A mesure qu'augmente la présence, se défait la prétention.

## *Du tact et de la cortesia*

Sans doute était-ce l'une des vertus antiques de la philosophie que cet échange « en présence », progression patiente (rien ne se fait sans le temps nécessaire) réductrice de toutes les prétentions. Mais il est loisible d'observer que la plupart des paroles lancées actuellement le sont seulement pour soi. C'est une forme de thérapie que chacun se propose à soi-même, sans soupçonner que le remède est empoisonné. « Je me comprends » est un argument choc, de même que « je le sens » ou « je ne le sens pas », qui sonnent comme des verdicts indépassables (nul ne passera outre puisque j'en décide ainsi). Et dans cette prétention solitaire où personne n'écoute personne même si tout le monde parle, nul n'a de chance de découvrir l'autre comme partenaire du vis-à-vis. Ce ne sont pas même les *disputes* d'autrefois qui créaient une communauté de recherche, les résistances étant reconnues comme les étapes indispensables d'une élaboration commune.

D'ailleurs, les conversations – mouvements où l'on se tourne les uns vers les autres –, ont leurs règles, leur logique, leur poids de préalables. Autrefois, ces règles s'apprenaient, marques de rigueur intellectuelle. La rhétorique était un art où l'on s'abuserait en ne voyant que le côté formel. Elle installait le discours au centre du vis-à-vis. L'autre y était toujours visé. Les conversations, les discours, les approches amoureuses avaient leurs cadences de progression, leurs avancées en courtoisie. Leur raffinement, il est vrai, pouvait aller jusqu'au ridicule et à l'absurde. On avait plus de chances de s'y perdre que d'arriver à ses fins si l'on en croit la *Carte du tendre*. Au moins signifiait-on différents ordres de langages, différentes modalités d'approche selon qu'il était question de disputes intellectuelles ou de parade amoureuse. Mais s'affirmait toujours le soin à prendre de soi et de l'autre dans les signes donnés, dans les paroles émises, et le souci du sens. La présence et la parole supposent patience et attention. Elles doivent être amenées, protégées, soutenues. La culture collective servait de guide dans les échanges privés, si bien que les caprices individuels, les résistances personnelles, les revendications intempestives trouvaient un ordonnance-

ment « policé », sauvegarde d'une reconnaissance réciproque. L'art n'était pas artifice, car y était mis dans la balance bien plus qu'un jeu: un enracinement à la fois dans la parole et dans la présence de l'autre.

Comme rien n'est parfait, cette *cortesia* pouvait effectivement figer les élans, chasser le naturel, lequel s'est largement vengé en nous donnant Babel et babil. Pourtant il y aurait encore beaucoup à en tirer, pour que la rencontre de l'autre ne dérive pas tristement sur le mode de l'absence. Rappelons-nous ce qu'en disait Steiner dans *Réelles présences*: de manière très concrète, la courtoisie cherche à « organiser notre rencontre avec l'Autre, avec l'être aimé, avec l'adversaire, avec les personnes connues et inconnues. »... « Sur un arbre du sens, elle cherche à mettre en relation les rencontres perçues seulement partiellement entre nos "moi" conscients ou inconscients avec les rencontres qui se déroulent dans les espaces éclairés du comportement social, politique et moral.<sup>5</sup> »

5. Georges Steiner, *Réelles présences*, Gallimard, 1989, p. 181.

La *cortesia* a encore, dans sa famille, d'autres déclinaisons: celles de la civilité et du *tact*, par quoi « nous nous permettons ou non de toucher ou de ne pas toucher, d'être touché ou de ne pas l'être par la présence de l'autre », dit encore Steiner. Voilà qui va très au-delà des querelles des anciens et des modernes. Et si l'on estime qu'un tel propos est démodé, obsolète ou caduc: tant pis ou tant mieux! Car faute de courtoisie, de tact ou de civilité, la parole vole en éclats. Et quand la parole vole en éclats, la présence de l'autre se dérobe; s'installent la solitude et souvent la violence. Nous restons en nous-mêmes, orgueilleusement retirés ou cruellement meurtris, criant-explosant pour nous faire entendre, sauf à en rajouter dans le verbiage.

Car de fait, tout le monde parle, entre autres par le biais d'Internet, qui peut aussi bien servir la maîtrise, l'organisation ou la communication des connaissances qu'offrir un terrain de prédilection à tous les défoulements individuels, irrationnels et chaotiques. Perplexes et même inquiets, les observateurs signalent une montée d'agressivité, d'irrespect, voire de haine sur la toile. Ces échanges (mais le mot est-il adéquat?) évoquent un ping-pong géant, à cela près qu'il n'y a nulle sanction si la balle est mal lancée; on n'y perd rien, le jeu continue, s'alimentant de lui-même et pour lui-même, sans autre enjeu que le « lancer », on serait tenté de dire trivialement: « la jactance ». Malheureusement, le fait de lancer

sa propre parole, fût-ce sans violence et simplement pour donner son avis, échoue à être une suffisante *catharsis*, ce bouillonnement-défolement ne requérant pas la présence de l'autre, comme s'il suffisait d'une présence « absente », une présence fantôme, au mieux une présence « profilée » qui se contente de prendre acte, et encore ! Nous vivons davantage sur des postulats de présence que sur des présences réelles, attentives, données. Rien ne prouve que quiconque soit présent à ce que vous dites. Commentaires et réactions ne sont souvent que des effusions de solitaires qui s'envolent comme des ballons gonflés à l'hélium, destinés seulement à être distraitement suivis du regard, s'envolant vers nulle part. Pas de réelles suscitations de présence, quel que soit le nombre de contacts dont on peut se prévaloir, mais des messages jetés, tels des bouteilles à la mer livrées au hasard des flux, alimentant des rêves vagues alors que cet autre, là, à côté de vous, à côté de moi, bien là, est absent du champ de conscience. Le fait de donner *son avis* aura primé sur le *vis-à-vis*, lequel trouvait davantage son compte dans ce qu'on appelait, il y a peu encore, la correspondance. Mot signifiant entre tous : il y fallait le temps de se mettre en présence de celui auquel on écrivait. L'activité prenait du temps, choisissait ses formules, déployait des nuances. Qu'il y ait là un continent oublié n'en fait pas un continent perdu.

### *Un déficit d'incarnation*

Il suffit de regarder la vie des familles contemporaines pour s'apercevoir que les enfants entrent très tôt dans une forme de résignation, acceptant des *ersatz* de présences. Ils s'absentent à leur tour, dans leurs ordinateurs, leurs portables, les jeux en ligne, les groupes où les impressions de chaleur tiendront lieu de présences. De fait, cette apparente neutralité des familles, qui prend la forme de coexistences plus ou moins pacifiques, s'appuie sur des valeurs non négligeables : le respect de chacun dans la communauté familiale, le droit à la sphère privée de ses membres – parents et enfants –, la place donnée à l'autonomie des enfants et adolescents. Mais elle doit aussi beaucoup à la hâte qui aime les existences, à la fatigue envahissante, au souci du bon fonctionnement plutôt qu'à celui de la relation. Prendre du temps pour être là, simplement présents les uns aux autres, fût-ce à des moments



choisis, fait trop souvent figure de temps perdu. Subrepticement, l'ambition d'une réelle présence est en passe de s'éteindre. Un vaste voile, une opalescence se sont étendus sur bon nombre de nos relations, un voile d'indifférence non choisie mais consentie, comme s'il s'agissait d'un destin commun signant la juxtaposition, rarement la présence et l'échange. Ce n'est ni présence, ni absence, un mode de vivre auquel on ne prend pas garde, un mode du « neutre ».

S'étonnera-t-on dès lors qu'on ne sente plus grand chose, qu'on ne se « sent plus vivre ». L'amour ? Il y perd forcément ses métamorphoses, ses patiences et ses lenteurs, sa vigilance. Il est là pourtant mais fait pâle figure. Sauf à être fantasmé, ce qui ne dure guère, il manque d'envergure, tentant de raviver ce qui peut l'être sans trop y croire, las en quelque sorte, remplacé assez souvent par un compagnonnage fatigué, même chez les gens jeunes. Il n'est pas étonnant que les forces de vie en soient atteintes. Car ce fond d'absence comme condition d'existence, comme fatalité, sape tout enracinement, toute confiance véritable et révèle un réel déficit d'incarnation.

Déficit d'incarnation ? Qu'est-ce à dire ? Nous sommes devenus volatils. Nous sommes au monde comme on est dans un rêve, en apesanteur. Nous ne tenons plus au sol. Les publicités en donnent l'image explicite ; il s'agit souvent de flotter dans les airs, les atterrissages sont fortuits, plus ou moins doux, plus ou moins brutaux, promesse ou menace. De fait, par le biais des nouveaux moyens de communication et des nouveaux systèmes d'information nous sommes reliés au monde entier, mais nous n'avons pas de lieu. Nos adresses mail ont pris le pas sur nos adresses postales. En même temps que nous avons compressé le temps – tout se vit sur le mode de l'urgence<sup>6</sup> –, nous échappons à l'espace comme nous échappons à l'autre en sa présence fondatrice. Pas davantage nous ne lui offrons la nôtre par manque de conviction. Nous n'avons plus foi dans la présence de l'autre, dans sa réalité même, dans notre présence les uns aux autres. Nous sommes désarrimés. La présence de l'autre, la présence qu'il offre, celle qu'on peut lui offrir comme celle que l'on peut avoir vis-à-vis de soi-même sont du même ordre. Car macérer en soi-même, remâcher ses frustrations (Ah, Claire Bretécher !) ne constitue pas une vraie présence à soi-même. Ce n'en est que la caricature.

Nous vivons non comme enracinés dans ce monde, mais comme livrés à un duplicata, dérive plus ou moins

6. Zaki Laïdi, « Pourquoi vivons-nous dans l'urgence ? », *Etudes*, juin 1999.

éprouvée que sait exploiter le film à succès *Avatar*: dans le film, le monde dit réel, celui des humains, a perdu tout attrait par indifférence, incompréhension, besoin de domination et violence. Celui des avatars, par un subtil retournement de situation, est celui qui enseigne la présence, la délicatesse, le respect, la bonne distance. Subtile combinaison, la liberté s'y épanouit au lieu de s'y étioier, quelles que soient les règles à respecter pour vivre bien. La fructueuse solitude qui permet le face-à-face avec soi-même, la confrontation à soi, à ses forces et à ses peurs y figure, de même qu'une transcendance (sur laquelle évidemment il y aurait beaucoup à dire). Quelque sommaire que soit le schéma, la transposition narrative redonne dans la fiction la saveur d'un réel vivable. Le monde des humains épuisé, dégradé et meurtrier est devenu doublure et c'est la doublure qui rouvre les voies d'accès au réel. Le réel nous revient par la surprise du conte. Bel exploit, qui ne doit pas tout à la troisième dimension ni aux effets spéciaux: il n'est pas étonnant que certains adolescents se disent sans fausse honte très émus par le film. Evidemment le détour par la fiction peut être vénéneux puisqu'il peut conduire aussi bien à un retour au réel – à habiter autrement pour qu'il soit moins décevant –, qu'à une fuite accentuée.

Ajoutons que cette léthargie désenchantée qui nous fait vivre sur le mode de l'absence marque tous les domaines de l'existence: nos vies privées comme nos vies publiques, la politique, l'économie, toute la sphère médicale. Mais les croyants de tous bords auraient tort de se croire à l'abri. Leur foi, tout comme la position des agnostiques ou celle des athées, pâtit aussi de cette situation. Ne nous sommes-nous pas collectivement habitués à ne pas faire grande différence entre l'absence de Dieu et sa présence? N'est-il pas présent-absent sur un mode affadi? Pas de drame! Mais pas non plus de vraie vie, et le risque constant de voir les vivants, quelle que soit leur bonne volonté, déçus et abîmés par la tiédeur ambiante... Et l'on sait ce que Jésus dit des tièdes. Comment convient-il de lire, relire, méditer et prier sur les évangiles de la passion et de la résurrection du Christ pour retrouver l'aiguillon de ce que sont présence et absence? Comment reprendre le chemin d'Emmaüs? Comment se rappeler l'abîme de tristesse et le cœur tout brûlant? Comment entendre qu'Il nous précède en Galilée, sans se contenter de formules toutes faites?

Pour nous réveiller, il faudra de vraies surprises, de l'insolite, du neuf, comme est neuve la bonne nouvelle. Il

viendra de façon souvent déconcertante, il vient déjà : par de nouveaux modes de vie, la surprise de grands silences, au fond desquels s'entend la Parole (on se souvient du succès du film *Le grand silence*, même si l'expérience n'est pas réservée à la grande Chartreuse ni aux moines). Mais il viendra avant tout de cette faculté d'attention que prisait tant Simone Weil : regarder, regarder indéfiniment, patiemment jusqu'à ce que le réel se détache de l'illusoire, jusqu'à ce que les pentes de déshumanisation deviennent perceptibles à la conscience, de même que les avancées vers une humanisation. Progresser vers l'humain, vers la relation vraiment humaine, vers une redécouverte de la présence relève d'une disposition intérieure appuyée sur l'attente patiente. Elle seule peut nous aider à sortir du mode de l'absence, dissiper le « neutre » et écarter la tiédeur. Les musiciens savent bien que ce sont la pause, le silence et le soupir qui donnent son envol au chant. C'est à ces suspens qu'il nous faut parvenir, recréant à force d'attention les écarts qui feront saillir nettement présence et absence, parole et silence, douceur et violence.

Cette attention soutiendra en outre une nécessaire vigilance, car beaucoup d'impostures sont possibles quand on exprime que l'on « voudrait se sentir exister » : rien de tel que ce type de désarroi pour attirer faux prophètes, faux experts, techniciens du bien-être, manipulateurs et vendeurs de toutes sortes. Les donneurs de recettes comme les donneurs de leçons ne manquent jamais. Ils n'offrent souvent que le rêve ou le rapt. Or c'est à nous-mêmes que nous devons faire confiance, car il s'agit essentiellement d'une petite révolution douce à l'échelle de chacun. Prendre du temps, se poser, être là, regarder et entendre, se tenir en attente et en patience, ces choses si simples, tellement simples qu'on a l'impression qu'elles ne valent même pas la peine qu'on s'y arrête, que rien n'en sera changé, alors même que tout pourrait l'être. Personne ne peut le faire à notre place. C'est seulement affaire de conviction, de concentration et de décision : une petite révolution douce, au cœur du grand désir de vivre.

FRANÇOISE LE CORRE  
([francoise.le-corre@hotmail.fr](mailto:francoise.le-corre@hotmail.fr))

## A DÉCOUVRIR...

*... les derniers ouvrages de Françoise Le Corre et d'Etienne Perrot*

### LES JARDINS OUBLIÉS DE L'OBÉISSANCE

Françoise Le Corre

« Pour que l'obéissance ne soit pas une contrainte, il faut qu'il y ait un jardin. »

bayard christus

« Il y a assurément une certaine audace, et presque un scandale, à faire aujourd'hui l'éloge de l'obéissance (...). Le grand mérite de l'ouvrage est de prendre la question de l'intérieur, de ne pas asséner une vérité définitive de type disciplinaire. »

**Patrick Kechichian**  
*La Croix*

Disponible en librairie - 140 p., 15 €

### FRANC- PARLER EN TEMPS DE CRISE

Étienne Perrot

« Certain jour arrive pour l'homme, où tout brusquement change et bascule. »

bayard christus

« Unifiant dans un même regard, l'analyse du spécialiste et la contemplation du spirituel, l'auteur s'interroge avec beaucoup d'humour et de gravité sur ce qui fonde aujourd'hui nos belles "assurances". »

**Remi de Maindreville**  
*Christus*

Disponible en librairie - 190 p., 15 €

**Viennent de paraître**  
**Collection "spiritualité et politique"**

bayard *Christus*

## L'Eglise catholique au miroir des fictions contemporaines

FRANCK DAMOUR

*Toute ma vie n'a été que cinéma et religion.  
Cela. Et rien d'autre.*  
Martin Scorsese

QUE l'Eglise catholique soit l'objet d'attentions particulières de la part des médias est une évidence. Cela prend le plus souvent la forme de polémiques, souvent artificielles, parfois fondées. Certaines portent sur des films : *L'Exorciste* de William Friedkin (1973), *Je vous salue Marie* de Jean-Luc Godard (1985), *La dernière tentation du Christ* de Martin Scorsese (1988), *Le Parrain III* de Francis Ford Coppola (1990), *Amen* de Costa-Gavras (2002), *La passion du Christ* de Mel Gibson (2004), etc. Trop souvent, la polémique médiatique masque un fait important : l'intérêt porté par de nombreux auteurs à l'Eglise catholique. En effet, celle-ci occupe une place relativement importante dans les fictions contemporaines, qu'il s'agisse de romans, de films ou de bandes dessinées. Contrairement à ce que quelques grands noms du milieu du siècle dernier peuvent laisser croire – Bernanos, Bresson –, l'Eglise catholique n'a peut-être jamais autant intéressé d'auteurs d'horizons très divers que depuis le milieu des années 70.

### *L'Eglise catholique, une muse pour les « mauvais » genres ?*

Dans la scène finale du *Parrain*, alors que Michael Corleone est à l'église pour un baptême, ses hommes de main orchestrent une vendetta à travers la ville. Francis Ford Coppola

Professeur d'histoire ; coordinateur de la revue *Nunc*.

alterne les plans de la cérémonie et des exécutions en un saisissant parallèle, notamment lorsque le nouveau parrain, au double sens du terme, déclare renoncer au mal. Hypocrisie ? Michael Corleone attend plutôt que le rituel catholique lui apporte une absolution. Lorsqu'on compare ce film de 1972 avec la série télévisée *Les Soprano* (1999-2007), on ne peut qu'être frappé par l'évolution. Tony Soprano mène une vie tout à fait normale de mafioso entre son royaume de violence ordinaire, Little Italy, et le quartier résidentiel du New Jersey où il a installé sa famille. Jusqu'au jour où Tony connaît une crise morale et doit suivre une psychanalyse. L'Eglise et ses rituels auraient donc perdu toute efficacité ? Non, car l'épouse de Tony Soprano a une relation forte avec un prêtre qui joue un rôle clef dans la cohésion de la famille. Non encore, car au plus profond de sa crise morale, Tony a une vision purificatrice : il se voit bébé, contre le sein d'une magnifique madone. Si la famille mafieuse du *xxi*<sup>e</sup> siècle a diversifié ses ressources spirituelles, elle incarne toujours ces liens entre le catholicisme et la violence qui fascinent tant romanciers et cinéastes américains depuis l'âge d'or des films noirs des années 50 : l'imaginaire catholique met en avant le corporel et le sensible, cultive les questions de la faute et de la rédemption, une capacité à troubler les codes moraux, un monde universel et multiculturel, autant de caractéristiques propices aux fictions qui abordent l'humain par son versant obscur.

Le cas américain, s'il a ses logiques propres, est exemplaire : parmi toutes les fictions contemporaines, celles qui mobilisent le plus l'univers catholique sont des fictions de ces genres que l'on disait autrefois « mauvais ». Peu de romans ou de films de facture classique prennent l'Eglise catholique pour objet ou pour décor<sup>1</sup>, alors qu'elle est fréquemment convoquée dans les bandes dessinées ou films historico-ésotériques, les romans policiers, les thrillers, films d'horreurs et parfois les comédies populaires. Dans ce choix du monde catholique jouent l'exotisme d'une institution ancestrale, la fascination du microcosme pour un romancier ou un cinéaste.

Mais il y a sans doute des raisons plus profondes. Les « mauvais » genres sont les plus ouverts aux questions métaphysiques, qu'ils abordent sans complexe, qu'il s'agisse de la mort, de l'origine de la violence, du destin ou de l'héroïsme, et cela car ils ont gardé des formes narratives qui le permettent. Umberto Eco l'a bien formulé, à propos de son choix de la forme d'un roman policier pour *Le nom de la rose* (1980) : « Au

1. A titre indicatif, parmi les romans français de littérature « blanche » publiés depuis dix ans, je n'en ai dénombré qu'un seul dont le prêtre est le personnage principal.

2. Ces liens intimes entre le policier et le prêtre ont été théorisés par deux grands spécialistes du genre que sont Gilbert K. Chesterton et Siegfried Kracauer.

fond, la question de base de la philosophie comme de la métaphysique est la même que celle du roman policier : à qui la faute ? » Ils sont les seuls à clairement mettre en scène des rituels magiques ou sacramentels, les ministres du culte et les institutions qui les portent. Dans ces fictions, l'Eglise est présente avant tout comme Institution métaphysique, et en général à travers ses prêtres, évêques ou religieux.

La figure du prêtre est ainsi régulièrement convoquée dans les romans policiers, soit directement, soit à travers ses nombreux *alter ego* que sont le détective ou le légiste qui est un véritable intermédiaire entre les vivants et les morts, dont la table sert au sacrifice de la vérité, lisant dans les entrailles de la victime son passé et l'avenir du criminel<sup>2</sup>. Je prendrai pour exemple les romans de la britannique P. D. James, comme *Meurtres en soutane*, *Un certain goût pour la mort*, *Meurtre en fauteuil*, etc. P. D. James ne nous propose pas de prêtre enquêteur, mais son héros favori, l'inspecteur Adam Dalgliesh, y ressemble fortement : célibataire, habitant un appartement atypique, au service d'une institution de la Vérité, s'imposant une ascèse totale lors de ses enquêtes, cherchant à obtenir les aveux plus que la preuve, à sonder les âmes plus que les actes. De plus, les livres de P. D. James se déroulent souvent dans des milieux ecclésiastiques anglicans. Le prêtre y est décrit comme homme de communauté et comme homme de culte, il devient figure romanesque du fait des secrets qu'il porte, celui des autres comme les siens. Qu'il soit directement présent ou à travers un de ses substituts, le prêtre est avant tout perçu par sa capacité à faire émerger la vérité, et de ce fait à apporter une guérison à ses contemporains.

Cette même figure est déclinée, d'une façon plus extrême, par des films d'horreur dont *L'exorciste* est le film fondateur. Le scénariste et producteur William Peter Blatty en a confié la réalisation à William Friedkin, considéré alors comme un metteur en scène réaliste, qui a su rendre cette corporalité brutale qu'il jugeait conforme à l'univers catholique du film : ce sont des jésuites qui luttent contre le diable, le film se déroule dans un quartier de New York qui compte de nombreuses institutions catholiques. Lors de la sortie de *L'exorciste*, la célèbre critique du *New-Yorker* Pauline Kael l'a présenté comme une œuvre de propagande catholique... Il est vrai que dans ce film seuls les prêtres jésuites possèdent les ressources suffisantes pour s'opposer au mal dans sa terrifiante réalité, soit par leur expertise spirituelle et leurs rituels, soit par leur

capacité au don : après tout, le diable n'est vaincu que parce que le père Karras fait le sacrifice de sa vie. *L'exorciste* est ainsi à contre-courant de la littérature fantastique américaine qui en général tourne l'Eglise catholique en dérision, comme dans *La malédiction*, un film d'horreur quasi-contemporain (1976). Ce film raconte l'histoire de deux prêtres qui font naître l'Antéchrist et rattache ce satanisme à leur célibat. Ainsi, dans ces deux exemples, le célibat des prêtres établit un lien sacré entre eux et le Mal, soit pour le vaincre, soit pour le servir.

L'Eglise qui intéresse les « mauvais genres » est l'Institution sacrée, dotée de pouvoirs magiques ou d'une connaissance du cœur des hommes. L'attente à l'égard de l'Eglise est celle d'une guérison, d'une lutte contre le mal, d'un exorcisme par le rituel. L'Eglise n'apparaît pas dans ses dimensions politique ou sociale.

## *La dernière Institution*

Cette dimension historique de l'Eglise était encore présente sur les écrans dans les années 80. De nombreux films sont alors consacrés à des grandes figures aux prises avec leur temps, *Mission* de Roland Joffé, *La messe est finie* de Nanni Moretti, *Sous le soleil de Satan* de Pialat, *Le complot* d'Agnieszka Holland, *Hiver 54* de Denis Amar, *Au revoir les enfants* de Louis Malle, *Thérèse* d'Alain Cavalier, *True confessions* d'Ulu Grosbard. Les figures sont fortes, tourmentées, souvent positives, d'un humanisme universel : ce sont des figures engagées dans l'histoire des hommes. Ce type de film disparaît au cours des décennies suivantes : les cinéastes s'intéressent à l'Eglise comme institution intemporelle, comme le montrent *Le Parrain III*, *Amen*, *Da Vinci Code*, *Stigmata* (1999), *L'ora di religione* (2002) de Marco Bellochio ou encore le futur film de Nanni Moretti, *Habemus papam*. On est passé de figures humaines à une Institution qui fascine avant tout par son anachronisme<sup>3</sup>.

En effet, depuis une vingtaine d'années, dans les fictions, quel que soit leur type, l'Eglise est avant tout une institution. Ce n'est pas la communauté chrétienne qui intéresse, même dans les séries américaines pourtant très sensibles à la dimension communautaire, mais la hiérarchie cléricale : le Vatican, les évêques, les prêtres, les religieux. L'Eglise des fictions contemporaines évoque visuellement plutôt l'Eglise

3. Avec des exceptions comme *Dead Man Walking* de Tim Robbins en 1995, *Santitos* d'Alejandro Springall en 1999 ou encore *Le neuvième jour* de Volker Schlöndorff (2004).



4. Comme dans le roman *La voix perdue des hommes* d'Yves Simon ou dans les séries télévisées *Louis Page* et *Père et maire*. Mais dans les bandes dessinées, on croise plutôt des prêtres très proches de ceux de Bernanos, comme dans *Le ver est dans le fruit* de Rabaté ou *Le Curé* de Lacoste et de Metter.

5. Voir par exemple les fameuses sectes inventées par Dan Brown, les Illuminati et le Prieuré de Sion.

6. Je renvoie au livre de Myriam Revault d'Allonnes, *Le pouvoir des commencements*, Seuil, 2006.

d'avant Vatican II : les prêtres sont souvent en soutane, la hiérarchie et sa pompe sont omniprésentes, au détriment de la dimension caritative, sociale de l'Eglise. Seule l'Eglise tridentine fait bouillir l'imagination des auteurs de polars ou de thrillers ! C'est sans doute un peu plus nuancé dans les autres types de fictions : si les françaises montrent des prêtres plutôt typés années 70<sup>4</sup>, les américaines s'intéressent souvent à l'Eglise du tout début des années 1960, bref au tournant de Vatican II. Cette focalisation sur les institutions ecclésiastiques dans ce qu'elles ont de plus romain peut s'expliquer de plusieurs façons. D'abord joue un goût pour l'anachronisme : les polars ésotériques qui se déroulent au Vatican sont aussi bien des polars ethnographiques ! Ensuite il y a la question du secret et du pouvoir : le vide du pouvoir moderne laisse les théories du complot se développer, fascination dont témoigne la quasi-totalité des œuvres historico-ésotériques<sup>5</sup>. Le Vatican focalise beaucoup l'attention car c'est une des dernières institutions personnalisées. A bien considérer les choses, il s'agit même de la dernière institution : intemporelle, hiérarchique, opaque, tel apparaît le Vatican dans les fictions, conservant ainsi les caractères traditionnels de l'idée même d'institution.

En effet, l'Institution est ce qui précède, ce qui dure, ce qui permet d'advenir. Elle institue le sujet par sa permanence<sup>6</sup>. Les institutions modernes ont quelques difficultés à endosser cette fonction paternelle, à la différence de l'Eglise catholique qui la revendique. L'intérêt que les auteurs lui portent manifeste peut-être, en négatif, l'attente d'une filiation spirituelle, d'une intercession, d'une médiation. D'où ambivalence dont ils peuvent faire preuve dans la perception de l'Eglise. Ainsi dans les romans de Dan Brown, l'Eglise est au final exonérée : si elle parut un temps être contre la vérité, c'est qu'elle a été manipulée par des individus eux-mêmes bien intentionnés mais aveuglés. Dans *Anges et Démons* (2000) semblent s'opposer la science et la foi, mais la fin dévoile une réconciliation entre une « bonne science » et une « bonne religion ». Le conflit oppose dans *Da Vinci Code* (2003) un courant conservateur et un courant progressiste, avec la victoire finale de ce dernier. La figure du pape est d'ailleurs plutôt positive chez Dan Brown, comme dans nombre de bandes dessinées historico-ésotériques comme *Le légataire* (2006-2009) ou *Le Scorpion* (2000-2008). La confiance en l'Institution apparaît aussi dans des œuvres plus critiques comme *Amen* de Costa-Gavras ou *Le Nom de la rose* de Jean-Jacques Annaud (1986), car c'est en

définitive d'hommes de l'intérieur, prêtres ou moines, que vient la critique, ce qui suppose que l'Eglise est un lieu assez fort pour tolérer le contre-pouvoir.

## *Entre suspicion, doute et attente*

Cette fascination envers l'Institution catholique est toutefois empreinte de suspicion et de doute : on doute de sa viabilité et on la suspecte de manipuler les consciences.

Ce doute peut prendre des formes très critiques et parfois agressives, dans des romans policiers comme *Le testament des siècles* d'Henri Loewenbruck (2003), dans certaines bandes dessinées comme celles scénarisées par Didier Convard, dans une bonne part des fictions fantastiques américaines, notamment celles qui traitent de vampires<sup>7</sup>. Toutes ces fictions sont portées par le même soupçon à l'égard de l'Eglise : d'avoir trahi, de manipuler, de garder des secrets sur le Christ lui-même, tel le roman *Qumran* d'Eliette Abecassis (1998). Le thème des sociétés secrètes de l'Eglise catholique sert de trame pour de nombreux thrillers (*Le sang de l'agneau* de Thomas S. Monteleone, 1992) ou des romans de vampires (*Des saints et des ombres* de Christopher Golden, 1994). Ces charges anticléricales souvent peu subtiles sont paradoxales, car leurs auteurs affichent explicitement leur doute sur la survie de l'Eglise : pourquoi dès lors y attacher de l'importance ?

Une telle suspicion à l'égard de la viabilité de l'Eglise est aussi partagée par des auteurs qui ne sont pas anticléricaux. Ainsi lorsque des fictions brossent des portraits de prêtres dans leur vie quotidienne, ceux-ci doutent très souvent de Dieu, à tout le moins de leur vocation dans les films *La messe est finie* (1985) de Nanni Moretti ou *In memoria di me* de Saverio Costanzo (2008), ou encore dans les romans *La voix perdue des hommes* d'Yves Simon (2003) ou *Sois près de moi* de Andrew O'Hagan (2008). Le doute est encore plus flagrant chez les auteurs francophones qui sont ouvertement chrétiens : l'Eglise est absente (Christian Bobin) ou alors impuissante, comme dans *Nuit d'ambre* de Sylvie Germain (1987). Le doute sur la paternité spirituelle exercée par l'Eglise qui traverse de nombreuses fictions depuis quelques années peut être lu dans cette optique, qu'il s'agisse des téléfilms anglo-saxons sur la question de la pédophilie ou, en Europe, des films *La mauvaise éducation* de Pedro Amalvar (2003), *Le ruban blanc* de

7. Ce en quoi ces auteurs prennent le contre-pied de leur maître Bram Stoker dont le héros Van Helsing est un protestant qui utilise des hosties consacrées et des prières en latin pour lutter contre les vampires.

8. L'auteur américain se définit lui-même comme un « catholique effondré », et il précise: « la maison est toujours là, en entier, malgré les gravats et les fenêtres cassées... J'ai encore la foi en Dieu, même si elle n'est plus structurée. »

Michaël Haneke (2009) ou encore *Magdalena Sisters* de Peter Mulan (2002).

Corrélativement à cette suspicion envers l'Institution, de nombreuses fictions témoignent d'une attraction pour le Christ. La figure christique est sortie de l'Institution, elle se fait plus diffuse et elle peut ressurgir ailleurs: chez le policier toxicomane de *Bad Lieutenant* (Abel Ferrara, 1992), l'infirmier halluciné d'*A tombeau ouvert* (Martin Scorsese, 1999), l'épouse adultère de *Breaking the waves* (Lars von Trier, 1996), le vieux soldat de *Gran Torino* (Clint Eastwood, 2009). Elle peut aussi être à la marge de l'Institution, notamment avec des figures de spirituels, tel le frère Corrigan dans *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* de Colum McCann (2009)<sup>8</sup>, telle la sœur Agnès travestie en Père Damien dans *Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse* de Louise Erdrich (2002), ou encore, à la fin de *Magnus* de Sylvie Germain (2005), cette belle figure d'ermite en rupture avec sa communauté.

Le dernier film de Bruno Dumont, *Hadewijch* (2009) narre l'itinéraire d'une mystique qui ne peut vivre sa foi qu'en dehors du couvent, puis de toute religion instituée. Il illustre bien ce doute dans la capacité de l'Eglise à enfanter spirituellement. La vie communautaire religieuse est mal perçue: l'héroïne de Louise Erdrich fuit son couvent, celle de l'auteur de polars médiévaux Peter Tremayne préfère la solitude. Si elle est plus positive sous la plume d'Ellis Peters, à travers son célèbre moine bénédictin Cadfael, ou encore dans *L'extase de Mariette* de Ron Hansen (1991), leurs héros ne trouvent à s'accomplir véritablement qu'en prenant leur distance avec le monastère, celui-ci ne supportant pas la force de vérité qui se manifeste chez le héros à travers son intelligence hors-norme (chez Ellis Peters) ou ses stigmates (chez Ron Hansen). D'une façon générale, les portraits d'hommes d'Eglise sont l'occasion d'un éloge de la vie solitaire, comme dans *La messe est finie* où Nanni Moretti montre les échecs du mariage et de toute relation amoureuse, comme dans les portraits de prêtre déjà évoqués où le célibat est en général bien perçu. Cet éloge du célibat et de la solitude est une des facettes de ce doute en face de l'Institution et se traduit par une tension entre elle et le Christ qui joue un rôle important dans l'imaginaire. Comme si l'Eglise ne pouvait trouver à s'incarner que dans le doute.

## Retrouver un récit commun

Mais il faut tenir ensemble à la fois ce doute et la fascination exercée par l'Institution pour comprendre le rôle tenu par l'Eglise catholique dans la fiction contemporaine. L'idée est que notre monde a perdu le fil de l'histoire commune et que l'Eglise catholique joue un rôle à la fois dans cette histoire commune et dans cette perte.

Cette idée est très claire chez les auteurs américains qui se penchent souvent sur le tournant des années Vatican II. Dans *Ce qui demeure* (2006), la romancière Alice McDermott, qui a souvent raconté l'histoire des familles irlando-américaines, situe le point de basculement de l'histoire récente dans la démolition de l'ancienne église du quartier aux débuts des années 1960 et son remplacement par un bâtiment moderne, transparent, circulaire. Et de conclure: « ce n'est pas contre l'avenir qu'ils en avaient, mais contre la perte du passé. » La trilogie du cinéaste canadien Denys Arcand – *La chute de l'Empire américain* en 1986, *Jésus de Montréal* en 1989, *Les invasions barbares* en 2003 – est traversée par une même interrogation sur le tournant pris au gué des années 60, mais la réponse est opposée: si l'Eglise trahit son message dans le second film, c'est qu'elle n'est pas allée au bout de l'*aggiornamento*, et son échec explique celui du monde; aller jusqu'au bout, comme le montre la religieuse du dernier *opus*, c'est revenir à l'essentiel du message et renoncer à l'institution sociale. La réponse de John Patrick Shanley, dans *Doute*, qui se déroule en 1964, est plus ambiguë. Le père Flynn est soupçonné d'avoir fait des attouchements sur un garçon noir. Sœur Aloysius, directrice de l'école, cherche à démasquer le prêtre. Leur affrontement est celui de deux générations, un prêtre dynamique et ouvert mais suspect de pédophilie, une religieuse regrettant les évolutions récentes de l'Eglise. Cette opposition est bien souvent reprise, dans *L'exorciste* par exemple ou encore dans *Salem* de Stephen King (1976) qui voient s'opposer prêtres modernes et traditionnels. Qu'ils prennent ou non parti, ces auteurs américains choisissent le tournant Vatican II comme miroir de l'histoire collective: vers où conduit le chemin emprunté? Si l'Eglise catholique donne matière à penser aux Américains, c'est qu'elle est à la fois étrangère et proche, une altérité de l'intérieur.

Cette problématique s'exprime ailleurs en critiquant l'inculturation du catholicisme. L'Irlandais Brian Moore a



consacré plusieurs de ses romans à la rencontre du catholicisme avec les autres cultures, comme *Robe noire* (1986) ou *Dieu parle-t-il créole?* (1994). Cette question est aussi celle de la métisse Louise Erdrich dans le roman déjà cité, qui confronte le christianisme aux croyances indiennes. *L'insecte missionnaire* du sud-africain André Brink (2005) donne à voir la mission du point de vue indigène, tout comme *Histoire de Pi* du canadien Yann Martel (2001) qui contient une désopilante présentation du récit chrétien sous la forme d'une épopée de dieux hindous. Ce questionnement sur la possibilité d'un universel est une autre facette de la quête d'un récit commun.

Dans thriller historico-ésotérique, il y a « historique » : le succès des romans, films et bandes dessinées de cette catégorie est nourri par la recherche d'un autre récit, secret et véritable, que l'Eglise aurait caché. Les auteurs de ces fictions prennent soin de citer tout ou partie de leurs sources, cela fait partie du genre : ils entendent faire œuvre spirituelle et de vérité en face de la trahison de l'Eglise que l'on juge responsable à la fois de la modernité et du conservatisme, bref d'avoir tronqué la modernité de ses sources. On comprend que Benoît XVI ait souhaité répliquer à ces fantasmes en publiant une Vie de Jésus. Ce qui est en jeu n'est pas une identité, une foi ou une appartenance, mais un récit des origines<sup>9</sup>. A lire ces fictions, l'idée que la vérité soit révélée n'apparaît pas si obsolète que cela, de même que l'idée que la vérité soit affaire collective, qu'il n'est pas possible de croire seul et qu'un récit commun est à attendre.

Le récit espéré permettrait une réconciliation entre les générations. Ce récit est un texte, l'Ecriture enfin restituée, mais aussi la liturgie. La liturgie catholique fascine les cinéastes, mais elle joue aussi un rôle clef pour des romanciers comme Don DeLillo, qui y voit l'archétype de la langue sacrale et le modèle de toute écriture. La messe en latin de son enfance dans le Bronx a profondément influencé sa carrière : DeLillo est un mystique du langage et l'écriture romanesque est la forme de survie de cette langue liturgique de son enfance. Si le monde catholique est peu représenté<sup>10</sup>, les thématiques liées à l'efficacité de la parole, au sens du sacrifice individuel, à la perte du sens sont intimement reliées à sa culture catholique<sup>11</sup>.

Enfin, *last but not least*, une figure récurrente dans les fictions récentes est celle du prêtre confesseur, dont l'exemple le plus net est le père Janovich dans *Gran Torino* de Clint Eastwood. La confession, que le personnage principal refuse d'abord avant de s'y résoudre peu à peu, ordonne la totalité du

9. Est-ce un hasard si la question monothéiste est autant investie par la bande dessinée francophone, comme l'attestent les succès du *Chat du rabbin* de Johan Sfar ou de *Dieu en personne* de Marc-Antoine Mathieu (2009)? On peut lire l'article de Jean-François Galinier-Pallerola, « Théologie et bandes dessinées, une étrange rencontre », *Etudes*, septembre 2004.

10. L'exception étant *Outremonde* (1997), vaste prospection généalogique des années 1950 aux années 1990 qui met en scène une redoutable religieuse paranoïaque luttant contre le KGB, les microbes et la perte du langage.

11. Voir Amy Hungerford, « Don DeLillo's Latin Mass », *Contemporary Literature*, XLVII, 3, 2006. On trouve la même idée chez Ron Hansen, auteur de *L'extase de Mariette*.



film. On retrouve la même structure dans le film *Il est plus facile pour un chameau...* (2002) de Valeria Bruni-Tedeschi, dans *Raining stones* (1993) de Ken Loach ou dans *MW* (1973-76), manga d'Osamu Tezuka, un des maîtres du genre. A travers la confession, c'est une vie qui se remet en ordre en passant par le tamis du récit chrétien.

Ainsi, l'Eglise permet de penser ou de fantasmer la possibilité, encore aujourd'hui, d'un récit universel, collectif, d'un Grand récit, qui à la fois donnerait sens à l'histoire partagée et à nos histoires fragmentées.

## *Le sacrifice libérateur*

Une question traverse de nombreuses fictions depuis une vingtaine d'années: le sens du sacrifice. Pour la période que nous avons envisagée, les scènes finales de *L'Exorciste*, de *Gran Torino* et de *Jésus de Montréal* en sont des exemples magistraux. Le sacrifice est aussi au cœur de la filmographie de Mel Gibson. On pense bien sûr à cet *ex-voto* cinématographique qu'est *La passion du Christ* (2004), mais aussi à son jumeau négatif, *Apocalypto* (2006) sur la « fin du sacrifice » grâce au christianisme. Dans son roman *L'Evangile de Jimmy*, Didier Van Cauwelaert imagine que la Maison-Blanche a tenté de cloner un nouveau messie à partir du sang du Suaire de Turin. A la fin du roman, souhaitant démasquer les manipulations dont il est l'instrument, le pseudo-messie Jimmy utilise les moyens médiatiques d'un télévangéliste pour vivre sa passion en direct, les téléspectateurs devant voter par téléphone pour le laisser-aller jusqu'au bout ou non... Van Cauwelaert rejoint l'interrogation de nombre d'auteurs sur la place du sacrifice dans ce qui réunit les hommes.

Bien entendu, plus que l'Eglise, c'est le Christ qui permet de proposer cette méditation, mais elle me semble rassembler toutes les remarques précédentes touchant à la place particulière de l'Eglise dans les fictions contemporaines, comme Institution métaphysique, creuset d'une histoire commune perdue, catalyseur de salut. Si les fictions contemporaines s'intéressent à l'Eglise, n'est-ce pas en tant qu'elle est le témoin du sacrifice libérateur, que l'on croit ou non encore en sa capacité à témoigner<sup>12</sup>? Pour de nombreuses fictions contemporaines, L'Eglise, en cela même qu'elle porte une espérance totalement anachronique, est la dernière Institution.

12. Sur ce point, le film de Xavier Beauvois *Des dieux et des hommes*, consacré aux moines de Thibérine, présenté au festival de Cannes 2010, viendra peut-être confirmer cette intuition.

## Les *Bijoux de la Castafiore* ou les échecs de la communication

EUDES GIRARD

1. Album d'Hergé, 1963.

2. Michel Serres, *Hergé mon ami: études et portrait*, Edition Moulinsart, 2000 ; Serge Tisseron, *Tintin et les secrets de famille* ; Numa Sadoul, *Tintin et Moi. Entretiens avec Hergé*, Flammarion, 2000 ; Thierry Groensteen, *La Bande Dessinée, une littérature graphique*, Les essentiels Milan, 2005.

3. Voir notre article dans *Études*, juillet-août 2009, p. 77-86.

**L**ES *Bijoux de la Castafiore*<sup>1</sup>, paru en 1963, constitue le 21<sup>e</sup> album (sur 23 parus) de la série des aventures de Tintin. Il n'est pas l'un des plus connus du grand public mais fut largement et longuement commenté<sup>2</sup>. Hergé, né en 1907, est donc à ce moment vers la fin de sa carrière, commencée plus de trente ans auparavant, en 1929, avec la parution de *Tintin chez les soviets*. *Les Bijoux de la Castafiore* se situe juste après la parution de *Tintin au Tibet* (1960) et en constitue un contrepoint : après des aventures lointaines et fort dangereuses, où Tintin semble avoir été au bout de lui-même<sup>3</sup>, *Les Bijoux de la Castafiore* se passe exclusivement au château de Moulinsart et aucun véritable « méchant » ne se dresse plus devant Tintin.

Le vol des bijoux de la Castafiore semble constituer la seule intrigue mystérieuse de l'album. Mais après avoir suivi de multiples fausses pistes (on soupçonne les romanichels, de mystérieux individus qui s'introduisent dans le château, le curieux Wagner), nous nous apercevons qu'il ne s'agit pas d'un véritable vol puisque c'est une pie bien innocente qui s'avère être la seule coupable du rapt d'une émeraude appartenant à la Castafiore... C'est dire qu'il ne se passe rien ou presque dans cet album, et ce rien peut décevoir les amateurs

Professeur d'histoire et de géographie au Lycée Hoche, Versailles.



d'aventures. De fait, lorsque j'étais enfant, cet album n'était pas l'un de mes préférés.

Et pourtant, en relisant *Les Bijoux de la Castafiore*, on s'aperçoit que ce volume délivre un véritable trésor sur le bien le plus précieux parmi les hommes: le langage, ce qui nous relie aux autres et au monde. Le contexte des années 1960 où se développe la société de communication constitue le décor des *Bijoux de la Castafiore*; mais ce foisonnement de technologies ne permet pas aux protagonistes de communiquer entre eux, puisqu'ils ratent tous leur message... comme on rate la marche d'un escalier. Le langage qui échoue, *in fine*, à atteindre son but n'est-il pas la pénible condition de l'homme?

*Les Bijoux de la Castafiore* semble représenter un véritable accomplissement de l'œuvre d'Hergé, la fin d'une série qui annonce aussi une fin de l'Histoire puisqu'il n'y a plus d'ennemis à combattre, plus de voyages lointains, plus d'antagonismes idéologiques. Nous sommes rentrés dans un monde d'apparences où la forme du message et la logique marketing l'emportent sur le contenu et le sens du message.

*Les Bijoux* développe enfin une série de faux-semblants et d'apparences qui trompent le lecteur et l'égarent sur de fausses pistes, créant un suspens assez artificiel. C'est donc aussi à une réflexion sur les rapports entre réel et illusion à laquelle nous convie Hergé.

## *L'entrée dans l'ère médiatique*

Lorsque Hergé écrit *Les Bijoux de la Castafiore*, les sociétés occidentales sont entrées dans un monde où les phénomènes médiatiques deviennent prédominants. Ainsi toutes les formes de moyens de communication interviennent dans l'album: presse, téléphone, télégramme, radio et télévision.

La première retranscription en Eurovision a eu lieu le 2 juin 1953 pour présenter le couronnement d'Elisabeth II à l'abbaye de Westminster. En Belgique, le mariage du Roi Baudoin le 15 décembre 1960 fut un événement majeur dans le pays, qui entraîna un achat massif de téléviseurs pour pouvoir suivre la cérémonie. Hergé fera une allusion aux grandes



émissions de télévision du moment, puisque Tournesol invite ses amis, pour l'essai de son appareil de télévision, à assister à « Cinq millions à la Une » (p. 48 de l'album), allusion à « Cinq colonnes à la une ».

La fin des années 1950 et le début des années 1960 correspondent à un essor des postes de radio à transistors, et des téléviseurs noirs et blancs. En 1962, 20 % des ménages français sont équipés d'un téléviseur au foyer, 40 % en 1965, 70 % en 1970.

Hergé semble s'inspirer de cet engouement pour ces nouvelles technologies: l'organisation d'une émission de télévision, à partir de Moulinsart, devient l'un des thèmes centraux de cet album (p. 32 et suivantes). Les essais ratés du professeur Tournesol autour de son « Supercolor-Tryphonar » (p. 48-49) annoncent l'arrivée de la télévision en couleur en 1967 en Europe. Quant à la radio, c'est un « magnétophone à transistors » (p. 51) qui permet à Wagner de donner le change.

Au début des années 1960, le sociologue Marshall McLuhan avait annoncé qu'avec le développement de cette société de la communication nous sommes entrés dans l'ère du « village global ». C'est ce qu'illustre Hergé lorsque le capitaine Haddock reçoit des télégrammes du monde entier pour le féliciter de son prétendu mariage avec la Castafiore (p. 28).

### *Les ratés de la communication*

Pourtant, ces progrès technologiques ne permettent pas une meilleure communication entre les êtres humains. L'album est ainsi parcouru par une série de malentendus et de ratés de la communication entre les individus. Il nous faut interpréter la thématique, récurrente dans cette œuvre, de l'escalier dont chaque protagoniste, ou presque, rate une marche et qui les fait chuter, comme une allégorie des ratés du langage et de la communication. L'escalier n'est-il pas précisément ce qui relie deux étages comme le langage relie deux êtres ? Si l'escalier est interrompu et nous fait chuter, c'est comme si le lien à l'autre que l'on voulait établir se trouvait coupé ou distendu à la suite de l'échec de notre message.

On ne compte plus dans cet album les quiproquos, les malentendus, les faux numéros; et chaque raté renvoie à toutes les formes possibles d'échecs de la communication entre les êtres.

Si la communication est difficile entre le capitaine Haddock et les tziganes qu'il rencontre dans la forêt, c'est qu'ils n'appartiennent pas au même univers culturel. Le capitaine Haddock ne comprend pas les conditions de vie de ces tziganes; il leur prête des intentions ou des capacités qu'ils n'ont pas: « Vous croyez sans doute que nous avons assez d'argent pour un médecin » (p. 3); « Parce que monsieur s' imagine que cet endroit c'est nous qui l'avons choisi » (p. 4). Il en va de même dans l'autre sens: « Je les déteste ces gadgés! Ils font semblant de nous aider et dans le fond de leur cœur, ils nous méprisent » (p. 13). Prêter à l'autre des intentions qu'il n'a pas, n'est ce pas la plus sûre façon de fausser la communication?

Plus loin, Hergé met en scène un magnifique quiproquo entre les journalistes et le professeur Tournesol: ceux-ci sont persuadés que le professeur leur parle à mot couvert du mariage entre le capitaine Haddock et la Castafiore, alors que le Professeur pense que les journalistes s'intéressent à ses cultures de roses (p. 23). Lorsque le sujet de la communication n'est pas le même entre deux protagonistes, la communication qui s'établit est un dialogue de sourd.

D'autres ratés de la communication apparaissent plus classiques, lorsqu'il y a erreur sur le destinataire du message<sup>4</sup>; lorsqu'il y a une interférence sur la ligne ou sur le trajet du message<sup>5</sup>; ou lorsque le message arrive trop tard<sup>6</sup>. Ainsi cet album n'est qu'une suite de ratés de la communication qui aboutissent à des dysfonctionnements: l'annonce du mariage du capitaine Haddock, la méfiance des tziganes envers Tintin, la marche de nouveau cassée, des dialogues téléphoniques interrompus.

Ce n'est pas un hasard si trois oiseaux sont au cœur de l'intrigue: le perroquet, la pie et le hibou; trois oiseaux qui sont autant d'allégories du langage. Le perroquet incarne la parole répétitive, la communication en boucle qui ne débouche sur rien... Là encore Hergé annonce et décrypte le monde média-

4. Le capitaine croit téléphoner au marbrier Boullu ou à la gendarmerie et tombe sur la Boucherie Sanzot; le capitaine croit que c'est lui que les journalistes de *Paris Flash* veulent interviewer (p. 18, 12 et 13).

5. « Non ce n'est pas à vous que je parle » (p. 13); « Mais je ne vous insulte pas... je parlais à un perroquet » (p. 19).

6. Après que le capitaine est retombé dans l'escalier: « Moi, qui revenais justement vous dire d'attendre un jour ou deux avant de poser le pied sur cette marche » (p. 62).

tique qui, pour traiter l'information, développe une communication en boucle en repassant les mêmes images avec des commentaires qui n'apportent rien de nouveau. La pie est une autre allégorie du langage: ne dit-on pas jacasser comme une pie? C'est la parole futile, vaine et sans objet, inopérante et inefficace, que semble dénoncer Hergé qui se fait prophétique en annonçant la logorrhée journalistique. La présence du hululement du hibou, du verbe latin *ululare* qui signifie crier/hurler, représente, par opposition aux deux autres oiseaux, une parole nocturne, c'est-à-dire une parole qui apparaît quand les autres dorment et n'entendent rien.



*Les Bijoux de la Castafiore*, p. 62. © Hergé/Moulinsart 2010.

7. Le capitaine Haddock fuit dans le jardin avec sa chaise roulante pour ne plus entendre la Castafiore « Ah enfin le Silence » (p. 20); Tintin se promenant le soir dans la forêt semble monologuer: « Quel silence dans ces bois! Pas un bruit » (p. 40).

Autre forme de communication, le silence, c'est-à-dire l'absence de parole ou sa négation, est aussi présent en contrepoint. Les protagonistes y font explicitement référence<sup>7</sup>. Le bouquet de roses blanches qu'offre le professeur Tournesol à la Castafiore (p. 56) porte aussi un double sens si l'on s'appuie sur le langage des fleurs: certes, la rose blanche renvoie à la pureté, à un amour pur, mais elle renvoie aussi au silence, à un amour que l'on ne veut pas divulguer à tout le monde.

Si *Les Bijoux de la Castafiore* recèle un trésor, c'est donc bien celui de la communication sous toutes ses formes, y compris sa négation.

Un personnage semble incarner cette communication: la Castafiore, en tant que cantatrice. Elle est la seule à ne jamais chuter dans l'escalier puisqu'elle est elle-même une allégorie du langage, comme le souligne le surnom que lui affuble le journal *Paris Flash* (pour *Paris Match*) « le rossignol milanais ». Remarquons l'ambiguïté de ce personnage, car si la Castafiore est bien une cantatrice hors pair, elle est

aussi une grande castratrice qui fait fuir le capitaine Haddock (du moins tente-t-il de fuir) et étouffe par sa domination son pianiste Wagner, condamné à enchaîner des gammes. La Castafiore possède ainsi un ou plutôt deux trésors : ses bijoux et sa voix (ou même trois, avec celui de sa virginité supposée). Dérober l'un, c'est aussi dérober l'autre puisque le vol des bijoux provoque l'étourdissement de la Castafiore qui s'évanouit et ne peut donc plus parler ou chanter (p. 35). Comme le suggère, le philosophe Michel Serres<sup>8</sup>, le vol des bijoux n'est rien d'autre qu'une allégorie du vol de la parole. Dès lors, la communication entre les êtres devient impossible. Le monde du quiproquo triomphe, entraînant une série de dysfonctionnements plus ou moins graves qui parcourt tout l'album.

8. Dans un article fort célèbre, « Les bijoux distraits et la cantatrice sauve », revue *Critique*, n° 277, juin 1970.

Dans ce monde en furie, où les médias ont pris possession de Moulinsart – puisqu'une équipe de télévision s'y est installée pour faire une émission sur la Castafiore –, le temps semble s'être accéléré, les événements se télescopent, le « Supercolor-Tryphonar » du professeur Tournesol provoque « du shimmy dans la vision » comme le dit le capitaine Haddock lui-même.

Pourtant, une scène de l'album manifeste une rupture avec cette effervescence et cette agitation vaine (p. 40). Tintin se promenant le soir entend de la musique tzigane et s'approche pour l'écouter et l'apprécier : « Quelle nostalgie dans cette musique » ; « Hélas il faut rentrer ». C'est peut-être dans cette scène unique que ce rythme effréné du monde médiatique cède la place à un moment de ressourcement, d'authenticité, de plénitude. Comme le suggère Michel Serres, « la perception vraie, c'est l'interception » ; c'est précisément ce que vient de faire Tintin, loin de l'agitation de Moulinsart.

## *Tintin annonce une fin de l'Histoire*

*Les Bijoux de la Castafiore* est le seul album de la série qui se déroule au même endroit, à Moulinsart, et qui n'incite pas les protagonistes à un quelconque périple à travers le monde. Tintin et Haddock ne partent pas à l'aventure, mais l'aventure vient à eux avec la visite de la Castafiore et de l'équipe de télévision qui s'installe au château. Peut-on encore appeler cela une aventure ? C'est plutôt une non-aventure que nous

relate ici Hergé. L'album s'ouvre sur une image bucolique qui nous présente Tintin, Milou et le Capitaine, en promenade dans un bois, avec déjà la présence d'une pie sur une branche. C'est à une tranquillité et une paix bien méritée que semblent aspirer Tintin et le Capitaine. Finies les aventures, les luttes contre les méchants, les chasses au trésor, les expéditions pour sauver un ami en perdition dans l'Himalaya, ou les reportages au Congo, aux Etats-Unis ou en URSS. Les héros semblent fatigués. Cet album apparaît comme un huis clos théâtral, une sorte de vaudeville.

Nous pouvons nous demander ce qui a pu inciter Hergé à penser à un monde où l'histoire serait moins trépidante et s'éteindrait d'elle-même. Conçu au début des années 1960, *Les Bijoux de la Castafiore* se déroule à une époque marquée par la fin de la décolonisation. La Belgique vient de se retirer du Congo, la Grande Bretagne a lâché toutes ses colonies ; la France achève la guerre d'Algérie par le cessez-le-feu du 19 mars 1962. Il faut remettre en perspective tous ces événements : c'est la fin d'une Europe coloniale, la fin du mythe du fardeau de l'homme blanc défini par Kipling à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour Hergé, fortement influencé par la culture des temps coloniaux comme en témoignera son premier album *Tintin au Congo*, il s'agit de la fin d'une période qui contient en elle-même une certaine fin de l'histoire pour les personnes de sa génération.

Les tensions de la Guerre froide s'émoussent également quelque peu. La visite du dirigeant soviétique Khrouchtchev en septembre 1959 aux Etats-unis illustre le début d'une coexistence pacifique. Le risque d'un troisième conflit mondial semble s'estomper. C'est peut-être en pensant à cette courte période qu'Hergé songe à une certaine forme de fin de l'histoire. Pourtant, l'affaire de la Baie des cochons en avril 1961, la construction du Mur de Berlin en août 1961, et surtout la crise des fusées en octobre 1962 remettent au premier plan le risque de guerre. Mais n'est-ce pas justement le traitement médiatique de l'affaire de Cuba, et notamment la gravité du ton du discours de Kennedy le 22 octobre 1962, qui contribue à faire monter la tension au sein des opinions publiques ? Hergé n'en est pas dupe. Avec du recul nous voyons bien que ces faits n'ont finalement été que des péripéties de la Guerre froide. Lorsque Hergé écrit son album, il peut donc bien avoir l'impression que

l'humanité marche vers une sorte de fin de l'histoire.

*Les Bijoux de la Castafiore* ne compte aucun véritable méchant, à la différence de tous les autres albums de la série. Le vol des bijoux n'en est pas un. Il n'y a plus de combat entre Tintin et son vieil ennemi Rastapopoulos, Hergé ne fustige plus les mensonges de l'URSS et aucune puissance ennemie n'a enlevé le professeur Tournesol. C'est parce qu'il n'y a plus de lutte entre deux systèmes socio-économiques antagonistes et deux idéologies qu'il n'y a plus d'histoire. En somme Tintin, Haddock et Tournesol sont heureux à Moulinsart et les gens heureux, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire.

En écrivant *Les Bijoux de la Castafiore*, Hergé annonce que l'entrée dans les sociétés de communication et de télécommunication masque la fin des grandes aventures culturelles et humaines (le colonialisme), et le début de la fin de la croyance dans les grandes idéologies qui prétendent changer le monde. La société de confort technique qui se met en place au cours des Trente glorieuses fait perdre aux nouvelles générations qui naîtront dans ces années 1960 le sens, le goût, et peut-être l'intérêt de l'histoire, puisqu'elles seront plus préoccupées par leur réussite matérielle et sociale que par l'exploration du monde. L'entrée dans l'ère de l'opulence, comme la nomme Galbraith dès 1958 pour caractériser cette période, transforme les citoyens en consommateurs et en téléspectateurs. De plus en plus désabusé, Hergé nous l'annonce.

### *Le réel remis en question*

Un des aspects essentiel de cet album pourrait être résumé par cette formule: tout ce qui apparaît n'est pas et tout ce qui est n'apparaît pas. Voilà une nouvelle clé de lecture très efficace pour décrypter l'album. Le vol des bijoux semble être au cœur de l'intrigue, les romanichels apparaissent comme les voleurs d'une émeraude; leur départ précipité semble l'attester; Wagner semble s'entraîner à perfectionner ses gammes et à lancer des codes qui ressemblent à des mystérieux SOS : « Sarah, Oriane, Sémiramis »; aux yeux des journalistes avides d'un « papier sensass » (pour reprendre une expression fort explicite de l'album), la Castafiore et le Capitaine paraissent filer le parfait amour; un « monstre » semble marcher au-dessus de la chambre de la Castafiore; les personnages qui ren-

trent avec l'équipe de télévision agissent comme des voleurs potentiels.

Hergé s'est amusé à « déconstruire » le réel car rien qui semble vrai ne l'est en définitive : le vol des bijoux n'existe pas, les romanichels ne sont pas coupables du vol de l'émeraude, Wagner fait semblant de faire ses gammes mais va jouer aux courses et c'est un enregistrement que les habitants de Moulinsart entendent ; le monstre qui marche dans le grenier n'est qu'un hibou ; les deux personnages mystérieux qui profitent de l'équipe de télévision ne sont que des paparazzi et non des voleurs de bijoux.

A l'inverse, tout ce qui est réel n'apparaît pas (ou de façon cachée). La pie est présente dès la première image puis disparaît de l'intrigue alors qu'elle est responsable du vol de l'émeraude. La marche n'apparaît pas cassée (ou pas significativement) et pourtant elle l'est car elle fait chuter à peu près tous les personnages (sauf la Castafiore) ; la Castafiore se fait voler son image à son insu par des paparazzis qui se font passer pour des membres de l'équipe de télévision ; la guêpe qui pique le Capitaine est bien dans la rose que lui met sous le nez la Castafiore, mais n'est pas visible.

Cette interrogation sur les apparences et le réel forme un jeu savant qui renvoie Hergé à ses propres interrogations sur son art. Dans un dessin, que représente-t-il vraiment ? Que met-il de lui-même ? Ce qu'il cherche à représenter va-t-il être interprété de la même façon par le lecteur ?

Ces interrogations s'inscrivent dans une thématique assez courante dans les années 1960 que l'on retrouve dans le cinéma. Le cinéma et la BD utilisent d'ailleurs un vocabulaire technique commun en parlant de cadre, de gros plan, de découpage de séquence. Ce questionnement sur le réel n'échappe pas à Hergé, qui apparaît à la fois comme un dessinateur de la vieille école avec des techniques utilisées depuis longtemps (la ligne claire) et un dessinateur qui renouvelle la BD : il joue avec les conventions de cet art et adopte cette thématique novatrice de l'exploration et de la déconstruction du réel.

## Approche psychanalytique

Dans un entretien avec Numa Sadoul, Hergé parle de cet album comme d'une « projection inconsciente de [son] aspiration au repos ». L'album des *Bijoux* apparaît comme l'album de la retraite, la dernière œuvre assumée. Mais on sait que ce sera un faux départ.

Pour saisir la véritable portée intime de cet album, il est nécessaire de se plonger dans l'enfance d'Hergé. D'après la biographie que lui consacra Pierre Assouline<sup>9</sup> le petit Georges s'épanouit au sein d'une famille d'employés assez terne où la communication et la transmission de valeurs est réduite à sa plus simple expression<sup>10</sup>. L'enfance du petit Georges manifeste un besoin de communication avec son entourage qui ne fut jamais totalement assouvi. C'est peut-être sur cette frustration, gardée au plus profond de lui-même, que se développa ce thème de l'échec de toute communication au cœur de l'album des *Bijoux de la Castafiore*. Le scoutisme semble aussi avoir été pour lui un moyen d'échapper à la grisaille de l'environnement familial. C'est d'ailleurs au sein de cette activité que va germer l'embryon de ce qui sera le personnage de Tintin en 1924 sous la forme « des aventures de Totor, chef de Patrouille des Hanneçons ».

Dans l'Institution Saint Boniface à Bruxelles, il fut un très bon élève. Paradoxalement, c'est en dessin qu'il enregistra les moins bons résultats. Pierre Assouline explique cela par le fait que les professeurs de dessin exigeaient le plus souvent des figures imposées avec des consignes précises à observer. Or ce n'est pas dans ce genre de dessin qu'excellait le jeune Georges. Sortir du cadre imposé a donc sans doute été une réelle tentation du jeune dessinateur et fut peut-être à l'origine d'une autre forme de frustration longtemps intériorisée. Faire exploser le cadre des représentations pour mieux démystifier le réel, n'est-ce pas là un autre thème majeur des *Bijoux*, comme nous l'avons montré ? Avec cet album, Hergé ose tout, y compris un célèbre dessin entièrement flou (p. 50) où le capitaine Haddock dit qu'il a « du shimmy dans la vision » pour expliquer son trouble visuel. Ce sont donc les frustrations enfantines – que semble dépasser ici Georges Remi –, qui peuvent être à l'origine de la conception intime de l'album.

9. Pierre Assouline, *Hergé*, Plon, 1996.

10. « Dans la famille de Georges, tout est moyen : le cadre, les lieux, les gens. Même les tartines de beurre et de chocolat râpé sont d'un goût médiocre [...]. Chez les Remi, il n'y a personne à admirer, pas de livres à lire, pas de pièce de théâtre à laquelle assister, aucune discussion à laquelle participer. » Plus loin l'auteur ajoute pour enfoncer le clou : « Rien à se dire. Parents et enfants vivent côte à côte plutôt qu'ensemble. On s'aime mais il n'y a pas d'échange qui manifeste cet amour d'une manière ou d'une autre. »



Enfin, dans le cadre d'une exploration psychanalytique de l'œuvre, un élément assez intrigant apparaît. A aucun moment la Castafiore n'arrive à prononcer correctement le nom du capitaine Haddock. Cela n'est pas spécifique à cet album. Chaque fois que la Castafiore rencontre le Capitaine dans l'œuvre d'Hergé, elle prononce son nom de travers, mais c'est bien dans les *Bijoux* que la confusion est à son comble puisque Numa Sadoul recense 16 appellations erronées du capitaine Haddock dans tout l'album ! Il y a là un problème d'identité, puisque la Castafiore ne reconnaît pas son interlocuteur chez qui elle s'est invitée.

11. Voir ses analyses de l'œuvre d'Hergé dans *Tintin chez le psychanalyste* (1985) ou *Tintin et le Secret d'Hergé* (1993).

Pour étudier cette dimension psychanalytique de l'œuvre, il convient de s'appuyer sur les travaux de Serge Tisseron<sup>11</sup>. Selon lui, *Les Bijoux de la Castafiore* symbolise d'un point de vue allégorique autre chose qu'une émeraude ou qu'un diamant, mais plutôt l'hymen de la Castafiore au sens où il constitue bien l'origine du monde (cf. Gustave Courbet), et du moins ici l'origine de la famille Hergé. Ainsi l'obsession du vol peut aussi s'entendre comme une obsession du viol et la virago hystérique que représente la Castafiore est plus que jamais castratrice des personnages masculins. Il faut effectivement se plonger dans la généalogie d'Hergé pour comprendre que ses origines familiales reposent sur un mystère à percer, et donc, un trésor à dérober.

La famille Remi s'est développée autour d'un secret des origines. Ce secret fut entretenu pour cacher la honte d'avoir eu pour grand-mère paternelle ce que l'on appelait à l'époque une fille-mère ; aucune parole ne vint démystifier les choses ou les expliquer à l'enfant. Nouvelle frustration de la communication qui ressort, sous cette incapacité de la Castafiore à nommer correctement son interlocuteur masculin.

Ainsi pour Serge Tisseron « l'album des *Bijoux* [est] hanté par les signifiants et les représentations attachés à l'ancêtre ». Ce jeu constant des bijoux qui disparaissent pour réparaître serait une sorte d'allégorie littéraire du jeu de l'objet que l'on fait apparaître et disparaître devant un bébé, jeu observé et analysé par Freud qui y voit à travers les « ooh » (éloignement de l'objet) et « aah » (apparition de l'objet) que

produit l'enfant sa structuration en tant que sujet conscient du monde et de son environnement. Ce jeu constitue aussi un apprentissage du processus de séparation et la fin du mode fusionnel, qui relie, dans un premier temps, tout enfant au monde uniquement à travers sa mère (ou ses parents). Hergé cherche à se débarrasser de cette obsession récurrente du mystère sur ses origines familiales et du trésor qui s'y cache<sup>12</sup>. La disparition du plus beau de ces bijoux (l'émeraude) finit par être acceptée par la Castafiore, (comme nous finissons par dépasser et accepter toute séparation) et la vignette de la planche 57 précise que la diva « inconsolable de la disparition du plus beau de ses bijoux » a connu pourtant à la scala de Milan « un triomphe sans précédent » marqué par « quinze rappels ». Et Serge Tisseron de conclure : « Est-il possible d'imaginer deuil plus créateur ? » Ainsi *Les Bijoux de la Castafiore* constitue pour Hergé non seulement un ouvrage libérateur (l'éclatement des cadres de la représentation et la déconstruction du réel) mais, comme il le dira lui-même, « résolutoire ».

12. La légende familiale fait de ce mystérieux aïeul un personnage noble (ce qui est fort probable), voire d'ascendance royale.

La richesse intellectuelle incomparable de cet album force l'admiration de tous les tintinophiles. En parlant de cet album, Michel Serres soulignera la puissance de sa clairvoyance sur l'entrée dans le monde moderne de la communication par cette formule désormais célèbre : « Voici des dessins pour aveugles et pour les sourds du bruit. » On ne peut pas mieux dire à quel point Hergé avait déjà tout compris avant les autres des dérives des sociétés médiatiques modernes. C'est d'ailleurs à partir de l'article sur cet album, qu'il publia dans la revue *Critique* en 1970, qu'une amitié très forte naîtra entre Michel Serres et Georges Remi. Par cet album, Hergé s'attira pour la première fois l'intérêt d'un certain nombre d'intellectuels qui s'intéressèrent à son œuvre. Pourtant, ce volume n'a pas connu l'engouement des précédents auprès du grand public. Il reste l'un des moins couramment cités. *Les Bijoux de la Castafiore* constitue au sein de la collection un Tintin atypique et fascinant où il ne se passe rien, mais un rien qui dit presque tout de l'entrée dans la modernité des Trente glorieuses portée par l'essor de la communication, l'explosion des flux de marchandises, et l'illusion de la fin de l'histoire au profit du triomphe du marché.

EUDES GIRARD

# ISTANBUL

LES sons, les odeurs, les couleurs, l'agitation, le mystère, Istanbul fait vivre ce concert de la vie humaine avec sa diversité et sa nonchalance. Carrefour de l'Europe et de l'Asie, pont sur le Bosphore toujours agité et vibrant, cette ville entourée d'eau est la mémoire vive d'une histoire prestigieuse, celle de l'Empire ottoman, de Sainte-Sophie et de la Mosquée bleue. Elle est aussi un grand village, avec ses vieilles rues étroites, ses maisons et ses quartiers anciens, ses édifices multiples du <sup>xv</sup><sup>e</sup> ou du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Une foule s'y agite en permanence, sous des costumes les plus divers, du plus occidental jusqu'au voile noir intégral : deux mondes s'y côtoient sans peine ni violence. Par la volonté des pouvoirs récents, Istanbul devient une ville moderne avec ses grandes artères et ses immeubles grimpants, ses tranchées dans le vif de l'histoire et ses rénovations urbaines destinées à transformer des quartiers supposés dangereux ou mal famés.

Ces « Figures libres » nous présentent un Istanbul très vivant et plein de saveurs. Elles nous introduisent en même temps à sa culture, à ses écrivains, et à ses expressions religieuses comme dans la danse des derviches tourneurs. Elles nous invitent à une expérience plus qu'à une visite. Il faut dépasser la surface des maisons et des monuments pour partager le regard de ceux qui ont habité ces lieux. Une étonnante plongée dans un autre monde où il faut entrer avec tous ses sens, avec une large ouverture de l'esprit et du cœur.

PIERRE DE CHARENTENAY

## Une journée particulière à Istanbul

NEDIM GÜRSEL\*

**L**ONGTEMPS je me suis levé de bonne heure. C'était à Istanbul, sur la rive asiatique du Bosphore, dans ma ville bien-aimée qui m'a suivi partout et dont le souvenir, tel un fer rouge, est à jamais planté dans ma mémoire. Tous les matins, je me levais à l'heure de la prière pour écrire.

Depuis longtemps ce n'est plus le cas, mais j'entends la voix du muezzin de la Mosquée d'Anadolu Hisari qui parvient jusqu'à mon lit. Il a une voix métallique et parfois rauque, comme si elle venait du fond des âges. Il paraît qu'un jour son portable a sonné alors qu'il était en train de chanter. Les mauvaises langues du quartier disent qu'il a cessé l'appel à la prière pour répondre. Je n'en sais rien, mais je dois avouer que je ne suis pas aussi matinal que lui. Je me lève beaucoup plus tard, disons vers neuf heures.

Comme l'indique son nom, Anadolu Hisari (La forteresse d'Anatolie) est un quartier qui se trouve sur la rive asiatique du Bosphore. La plus vieille forteresse de la ville construite au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle par Bajazet, dit « La foudre » se dresse tout près de ma maison. En fait, il s'agit de notre maison de famille où je passe l'été, souvent seul car ma femme et ma fille partent au bord de la mer, dans le sud de la Turquie. Anadolu Hisari est un lieu idéal pour écrire. En face, à six cents mètres très précisément (c'est l'endroit le plus étroit du Bosphore), se trouve une autre forteresse, Roumélie Hisari (La forteresse de Roumélie) construite par Mehmed II que nous appelons « Le conquérant », le sultan le plus emblématique de l'histoire ottomane. Le deuxième pont sur le Bosphore qui porte son nom, bien qu'il ait été construit par les Japonais, enjambe les deux rives et les relie. En fait, il ne relie pas seulement les deux rives du Bosphore ni l'Asie et l'Europe, mais aussi l'Occident et l'Orient. Le Pont du Conquérant relie désormais les hommes entre eux, loin de l'esprit de conquête. Il se dresse en face de chez moi comme le symbole de la rencontre des civilisations et non de « leur choc », même si le dialogue interculturel est parfois difficile dans notre monde désormais globalisé et armé jusqu'aux dents.

Ma journée commence donc dans ce cadre très « stambouliote », pour ne pas dire ottoman, et les bateaux qui passent sous ma fenêtre rythment mon travail. Il arrive parfois qu'ils heurtent les *yalis*, ces vieilles

\* Ecrivain turc, directeur de recherche au C.N.R.S. Ses livres sont pour la plupart traduits en français dont : *Le roman du Conquérant* (Le Seuil, 1996), *Les turbans de Venise* (Le Seuil, 2002), *Un long été à Istanbul* (Gallimard, 2007), *Les filles d'Allah* (Le Seuil, 2009), *Sept derviches* (Le Seuil, 2010).

demeures ottomanes, mais c'est une autre histoire. Pourtant, je n'aimerais pas me réveiller un jour avec un des ces gros pétroliers russes dans ma chambre à coucher. Je préfère la voix du muezzin. Cette voix m'a longtemps poursuivi comme la silhouette d'Istanbul avec ses lignes courbes et verticales, ses coupoles et minarets chantés par tant d'écrivains depuis Pierre Loti.

Après le petit-déjeuner (vraiment turc avec le thé bien foncé, les olives, le fromage blanc et toutes sortes de confitures), j'écris donc tout en regardant passer les bateaux. A midi, je sors pour déjeuner dans le petit restaurant qui se trouve sur la berge de Göksu où l'on me reçoit comme un roi. Car je suis un client parfait qui mange ce qu'on lui propose. Et il y a dans ce petit restaurant de notre quartier si peu à manger par rapport aux autres restaurants qui sont, eux, au bord du Bosphore! Göksu sent mauvais, c'est une rivière polluée depuis longtemps. Mais au début du siècle, Pierre Loti s'y promenait en caïque et parlait d'une eau transparente, la plus belle de la rive asiatique. En effet, Göksu (Eau bleue pour les Turcs) s'appelle pour les écrivains voyageurs venus de l'occident « Les Eaux Douces d'Asie ».

L'après-midi, rien de nouveau sous le ciel d'Istanbul. L'écrivain travaille et « travailler fatigue » comme disait Cesare Pavese. Alors vient l'heure de la sieste pendant laquelle les fantômes de ce vieux quartier d'Istanbul me hantent. Il s'agit en fait de femmes qui contemplent notre rue depuis leurs fenêtres grillagées comme dans les récits d'autrefois. Qu'un brocanteur passe en criant « J'achète la brocante ! », ou un vendeur de colifichets, un marchand d'eau, un camelot porteur de remèdes miracles ou que sais-je encore, une voix qui porte en elle l'atmosphère passée de ces ruelles tortueuses et escarpées, jamais elles ne manquent de le faire entrer. Je ne sais pas très bien si elles achètent de la brocante ou de l'eau, la plus savoureuse de ces eaux de source si variées d'Istanbul – ne me dites pas que vous ignorez que l'eau eût un goût, car à cette époque chacune avait sa saveur et son odeur. Elles achètent peut-être du fil de soie, des boutons, des épingles pour ravauder les accrocs des vêtements de leurs maris, des bagues ou du gingembre. Qui étaient-elles en réalité, que faisaient pendant toute une vie ces femmes au voile noir du vieil Istanbul, offraient-elles comme ma grand-mère leurs charmes à un seul homme ?

A Setüstü Sokak, il n'y a plus de femmes voilées. Depuis longtemps déjà, les brocanteurs et les colporteurs ne passent plus. Mais le marchand d'eau et le chiffonnier continuent de sonner à notre porte tous les deux jours. A vrai dire, tout au long de l'été. C'est alors que la rue prend des airs d'autrefois. Des murailles doucement remplacent les fenêtres ouvertes. Enfant, je croyais que les maisons avaient un visage. Des années plus tard, ces visages se sont confondus avec celui de ma mère qui repose sur les rives de Göksu. Il me poursuit sans répit chaque fois que je jette l'ancre quelque part, que je

m'établis dans un lieu pour tromper la malédiction de mon errance. Assurément, c'est le visage de celle qui a attendu mon retour sa vie durant.

Le soir descend lentement sur le Bosphore, les nuages passent avec les bateaux. Le vent qui se lève pousse les nuages vers les coupoles et les minarets. J'entends de nouveau la voix du muezzin qui appelle à la dernière prière. Pour moi, c'est l'heure du rakı et non de la prière. Le premier verre pris ouvre les portes de la nuit. Bien sûr, je ne travaille jamais la nuit. Car à Istanbul la nuit est tendre et pleine de mystères. De volupté aussi. Surtout dans le quartier de Beyoğlu qui était jadis cosmopolite avec ses communautés grecque et juive dont il ne reste plus rien aujourd'hui. Une foule masculine, tendue, irritable a envahi ses rues. Les minorités sont parties, le nombre des fidèles qui fréquentaient les églises à tuiles rouges et la synagogue adossée au bordel a bien diminué. Heureusement que la pâtisserie « Marquise », qui faillit céder la place à une boutique de pièces détachées pour voitures existe encore, avec ses panneaux de faïence d'art nouveau. Le Club 360 aussi, dont la terrasse surplombe les toits de Beyoğlu et où l'on boit le meilleur café turc d'Istanbul. Alors, le lendemain, je ne me lèverai pas de bonne heure pour écrire.

## *Hüzün mon amour*

CHLOÉ SALVAN\*

«**D**URANT toute mon existence, le sentiment d'effondrement de l'Empire ottoman et la tristesse générée par la misère et les décombres qui recouvraient la ville ont représenté les caractéristiques d'Istanbul. J'ai passé ma vie à combattre cette tristesse, ou bien, comme tous les habitants d'Istanbul, à finalement essayer de me l'approprier. »

Comme un voile noir et blanc qui s'abattrait sur la ville, une imprenable mélancolie affecte l'Istanbul d'Orhan Pamuk. Le romancier, qui avoue n'avoir jamais pu la quitter, lui qui a même passé sa vie dans « les maisons, les rues et les quartiers de [ses] origines », distille fièrement cette tristesse tout orientale suscitée par la ville autant que par ses habitants dans *Istanbul, souvenirs d'une ville* – le récit autobiographique de son enfance et une histoire amoureuse de celle que Flaubert appelait la « capitale de la Terre » tout à la fois. Car le mot turc pour nommer ce sentiment,

\* Secrétaire de rédaction, *Etudes*.

dont notre mélancolie ne rend qu'imparfaitement raison, le *hüzün*, qui trouve dans le Coran ses racines arabes et mystiques, est aussi bien la tristesse résignée que suscite la perte d'un grand amour (*kara sevda* en turc, « amour noir ») que le sentiment d'impuissance ressenti par le croyant dans sa quête spirituelle, la marque de l'indépassable finitude qui l'empêche de se rapprocher de Dieu. Il y a donc une forme de courage et de joie dans le fait de l'éprouver, de fierté aussi, puisque ce n'est pas l'existence du *hüzün* qui est un manque, mais son absence : « Cette conception qui voit dans le fait de ne pas verser dans la tristesse une cause de tristesse, et comme affligeant le fait de ne pouvoir être affligé confère une valeur permanente au *hüzün* dans la culture islamique. »

Cette belle tristesse émane de chaque monument laissé à l'abandon, de chacune des marques de la richesse révolue d'Istanbul, de Constantinople, de Byzance, « qui ne nous laisseront pas en héritage le plaisir d'être fiers d'[elles] ». Les photographies en noir et blanc qui rythment le propos de Pamuk, les sombres tenues des Stambouliotes semblant se fondre dans le paysage comme des silhouettes fanées, la fumée des incendies qui ravagent trop souvent la ville, et dont les habitants se font les spectateurs avides, la neige qui chaque année vient bloquer Istanbul le temps de quelques jours, tout semble vouloir susciter ce sentiment noir et blanc qui travaille la ville comme un triste bonheur.

Mais cette *saudade* orientale est aussi largement consentie, attisée par les Turcs qui s'en drapent fièrement comme on serre contre soi le souvenir de ce qu'on sait perdu à tout jamais. Il est comme une vitre embuée – une image qui revient souvent sous la plume de Pamuk – placée entre les habitants et la capitale, qui leur semble plus attirante ainsi. Il ne faut pas y voir de la résignation, mais plutôt l'impraticable issue de ce balancement déchirant entre l'orgueilleuse conscience d'un passé lumineux et la pâleur d'un présent incomparablement plus pauvre de promesses, entre la nostalgie de la tradition et la triste modernité qui la rend inéluctablement obsole, entre l'Orient et l'Occident qui viennent justement s'embrasser sur les rives du Bosphore. « Dans un Istanbul écartelé entre culture traditionnelle et culture occidentale, entre une petite poignée de personnes extrêmement riches et des quartiers périphériques où vivent des millions de pauvres, dans une ville perpétuellement exposée aux vagues migratoires et structurellement divisée, personne, en cent cinquante ans, n'a vraiment pu se sentir pleinement chez lui. »

Reflet de cette identité complexe, pour ne pas dire impossible, les écrivains portent sur Istanbul un regard éclaté : s'il aime la vision occidentalisée, embellie par les rêves d'Orient, les ors et les couleurs de la Sublime Porte qu'en donnent Nerval, Gautier ou Flaubert, Pamuk se plaît à imaginer les errements urbains des « quatre écrivains solitaires du *hüzün* », le poète Yahya Kemal, les romanciers Tanpınar et Abdülhak Şinasi Hisar, et

Reşat İkrem Koçu, auteur de la fascinante *Encyclopédie d'Istanbul*, qui ont à ses yeux rendu la noble poésie de la ville, cette « tristesse des ruines » qui est au fond le plus doux des exils.

Car si l'on peut supposer que les motifs récurrents que constituent chez Pamuk le jeu sur le double et les identités multiples s'enracinent sans doute dans le difficile sentiment d'appartenance que suscite cette ville entre deux mondes, – dans laquelle déjà enfant il s'amusait à croire en l'existence d'un « autre Orhan », « [son] semblable, [son] jumeau voire [son] double » –, il confie volontiers que « [Le] sentiment de tristesse enfoui définitivement dans les tréfonds de la ville me fit prendre conscience de la nécessité de construire mon propre imaginaire si je ne voulais pas être prisonnier de cette angoisse mortelle ».

Parmi les nombreux prix qui ont récompensé son œuvre, Orhan Pamuk s'est vu attribuer le Nobel de littérature en 2006. Menacé dans son pays par des nationalistes turcs et condamné par le gouvernement pour ses positions sur le génocide arménien, il fut contraint de s'exiler aux Etats-Unis. On imagine qu'il dut sembler bien doux, outre-Atlantique, le *hüzün* de ses tendres années...

## *Istanbul : une marche à rebours*

SÉBASTIEN DE COURTOIS\*

D'UN hiver à l'autre il ne reste rien, un paysage lunaire, dévasté et froid. Des palissades métalliques enserrant les flancs d'une colline arasée en profondeur. De rares maisons en bois, les planchers effondrés, s'ouvrent sur un ciel grisâtre. Le ballet des tractopelles, des camions – et des voitures de police – indique au marcheur, en ce quartier mitoyen de la muraille de Théodose, qu'un événement inhabituel a eu lieu. Les témoignages de vie, encore visibles l'année dernière, en janvier 2009, se sont définitivement évanouis : une poignée de jeunes désœuvrés, des familles campant sous des bâches, des hommes au visage rond alimentant les poêles d'échoppes bien singulières. Les irréductibles du quartier gitan de *Sulukule*.

Au départ de Tophane, j'ai pris le tramway jusqu'à la gare de Topkapı, au-delà des murs. Une demi-heure à peine sépare des univers si

\* Journaliste et doctorant en histoire, habite Istanbul. Il a publié : *Périple en Turquie chrétienne*, (Presses de la Renaissance, 2009), et *Le nouveau défi des chrétiens d'Orient, d'Istanbul à Bagdad* (J.-C. Lattès, 2009).



lointains, celui d'une vie cossue à Beyoğlu (l'ancien Péra), et ceux des confins de Fathi, réputés pour leur obscurantisme. A proximité des quais se trouve l'immense Panorama de Zeytinburnu : une fresque monumentale montrant la prise de 1453. D'un côté, le sultan en bel appareil, de l'autre, les murailles de Constantinople et ses clochers. La foule des spectateurs est nombreuse, des familles, des écoles, tous happés par le tableau inouï d'une ville consumée par les janissaires : « l'instant décisif » de Cartier-Bresson appliqué à la peinture historique. J'ai suivi les rails d'une ligne de métro, franchi une passerelle, puis, longeant un kiosque et le petit stand d'un vendeur de tabac, me suis glissé sous une porte médiévale. De là, le spectacle n'en est que plus frappant. Il suffit de grimper sur un mur longeant la Sulukule Caddesi pour apercevoir la colline laminée.

Je n'évoque pas *Constantinopolis* par effet déplacé de nostalgie, mais il se trouve que cette « ville » gitane, faisait corps avec l'autre « Ville » : « *Is* » *tin polin* qui deviendra Istanbul. En 1054, un clerc byzantin décrit des « Egyptiens » vivant près des murailles, sous des tentes noires, pratiquant la divination, la danse du ventre et le dressage d'ours... Peut-être les ancêtres des gitans d'aujourd'hui... Sous les Ottomans, on les retrouve à la fin du xv<sup>e</sup> siècle se produisant pour des spectacles de cour. Les roms ont tenu ce rôle d'amusement jusqu'à notre époque : « Une population gitane, nombreuse et ancienne, regroupée notamment à Sulukule, au pied de la muraille, fait, grâce à ses musiciens et danseuses, aux rythmes endiablés et aux mœurs légères, la joie des fêtes, banquets et autres orgies de la ville » écrivait encore Tahsin Celal, au début des années 1990<sup>1</sup>. Le premier coup de semonces vint en 1991, lorsque la municipalité conservatrice de Fatih décide la fermeture des tavernes et autres lieux de perdutions. Finis les tambours et les clarinettes. En avril 2006 vint le projet de réhabilitation : 571 familles pauvres doivent quitter le quartier. En échange, on leur propose d'acheter des appartements à Taşoluk, une banlieue située à quarante kilomètres : une succession d'immeubles, sans aucune infrastructure. Cet éloignement coupe la communauté de ses activités traditionnelles. Certes, il y avait le vol, la drogue et la prostitution, rengaine répétée par les citadins à la conscience tranquille, mais ce n'est pas tout : il y avait une âme et tout un petit peuple de gens travailleurs, cireurs de chaussures, ramasseurs d'ordures, vendeurs à la criée, musiciens... Mais c'est une nouvelle vision de la ville que l'on nous propose : place à une « zone de renouvellement urbain ». Je dis bien « nous » car la ville est un corps continu. Dans un essai salutaire<sup>2</sup>, l'anthropologue italien Franco La Cecla explique ce phénomène de « californisation » des centres-villes. Pour lui, l'habitat « est la communication directe entre l'inconscient de la ville et celui des individus ». On en revient à la notion « d'esprit du lieu ». Les *gecekondu* (« construit en une

1. « La ville-monde, Refuge, exodes, contraintes », *Istanbul, Gloire et dérivés*, Autrement, 1994, p. 147.

2. *Contre l'Architecture*, Arléa, février 2010.

nuits ») de Sulukule, souvent constitués d'un petit jardin potager et de pièces séparées pour chaque membre de la famille, vont être remplacés par des ensembles modernes de style « ottoman ». « La ville exige la confrontation directe, le corps à corps », explique l'auteur, non la ségrégation culturelle qui mène à l'ennui, conséquence inéluctable d'une *gentrification* des quartiers.

Sulukule n'était pas seul de son espèce. Fatih était riche de diversité. Entre la porte d'Edirne et celle de Topkapı, je compte trois églises, deux grecques et l'une arménienne, celle de Surp Nigoğayos, élevée en 1832... Plus bas, vers la Corne d'or, à pied, c'est Balat et le Fanar, les anciens quartiers juif et grec. Mais c'est une autre histoire. Là aussi des projets de rénovation urbaine sont prévus. A Tünel, un soir de février dernier, près des bistrotts d'Asmalı Mescit Sokak, un orchestre de rue passe. Ce sont des gitans. Nagehan se retourne vers moi et me glisse doucement : « Tu sais, ces gens chantent encore des chansons avec les mots que nous avons oubliés... »

## *Danser avec les derviches*

ALBERTO F. AMBROSIO\*

DEPUIS plusieurs années, je me rends, à Istanbul, à des rituels de danse soufie (*semâ'*) tant de derviches tourneurs (*mevlevîs*) que d'autres traditions confrériques. Les lieux que je fréquente sont les plus variés : les anciens halls de gares, les théâtres de la ville, mais aussi les superbes salles de danse soufie des anciens couvents : Galata, Yenikapı, Üsküdar, pour ne citer que ceux des derviches tourneurs.

Ces séances, au début, ne me passionnaient pas beaucoup, car je les étudiais plus que ne les appréciais. Je me suis rendu, petit à petit, à l'évidence d'une profondeur spirituelle, d'une épaisseur mystique qui traverse le geste dansant. Issu d'une formation assez classique et très métaphysicienne, je n'attachais pas beaucoup d'importance ni au geste ni surtout à la danse, en tant que manifestation de l'esprit. Là aussi, j'ai dû faire marche en arrière, me rendre à l'importance tant de l'un que de l'autre. L'architecture, les espaces et leur symbolique demandent à être raffinés spirituellement. Depuis que j'observe les derviches danser et le soin dans la gestuelle de cette danse giratoire, alors mes simples gestes aussi à la messe me parlent davantage. Lorsque

\* Dominicain.

j'ouvre les bras au début de la célébration de l'Eucharistie, j'ai l'impression d'être comme les derviches, en train de distribuer l'Amour de Dieu qui vient du ciel vers mon prochain ainsi que vers la création tout entière. Ce processus du dialogue inter-spirituel s'est désormais enclenché et je n'y peux plus rien. Comme un théologien me disait: « une fois que l'on a attrapé le virus du dialogue (lui, il parlait de l'œcuménisme et moi, de l'interreligieux), on ne peut plus guérir ». Il avait raison.

Les derviches, leurs danses soufies, circulaire et non, m'ont appris le sens caché des symboles. Leur rituel, le développement de leurs liturgies au cours des siècles est d'une richesse inouïe. Ce sont des pratiques qui, au départ, étaient très spontanées et, ensuite, se sont figées dans un équilibre fait de gestes codifiés, d'une mystique tempérée, d'une passion divine maîtrisée, le spectre de la débauche religieuse étant toujours bien présent dans l'imaginaire soufie. Le pas cadencé des derviches qui marchent solennellement dans la salle ne fait que rappeler les processions divines, souvenir plotinien. Les robes qui s'ouvrent, dans une danse circulaire remarquable, figent le regard sur le vide divin.

En fréquentant de plus en plus des derviches d'une autre tradition que celle des *mevlevîs* (les célèbres derviches tourneurs), dans l'un des quartiers les plus islamisés d'Istanbul, je plane dans l'atmosphère mystique qu'ils sont capables de créer. Leur musique me conduit à méditer, elle élève mon regard et, surtout, purifie mon esprit.

Je n'oublierai jamais, une fois en particulier: c'est comme si j'avais eu l'impression de me laisser vraiment aller au sens de la communion mystique. La musique et la remémoration du nom ou des noms de Dieu (*dhikr*) qui font l'essentiel de la tradition des pratiques soufies étaient bouleversantes. Cette musique de flûte et de tambour ainsi que d'autres instruments orientaux accompagnait la répétition du nom de Dieu. Ce fut l'expérience du sublime qui, certes, parle au cœur. Le regard intérieur se lève et l'esprit s'élève au-dessus des affaires humaines qui encombrant les espaces intérieurs. Comme lors d'un matin où l'appel à la prière m'est arrivé droit jusqu'au cœur, ce soir-là également, mon âme s'est promenée dans l'espace divin, au son de la remémoration du nom d'Allâh. La mélodie a été vraiment spéciale, indicible. Est-ce qu'il s'agissait simplement de l'influence de l'esthétique d'une célébration bien organisée et bien préparée sur les sentiments religieux? Je ne le crois pas.

Avec les derviches, ces hommes qui célèbrent le nom de Dieu, on apprend à se sentir dans une communion cosmique. J'ai eu le sentiment que Dieu voulait me parler à travers ces sons, ces mélodies, reflets du Mystère divin. Me forcer à participer à ces séances pour des raisons de recherche m'a appris que la communion entre croyants de différentes confessions est réelle. La communion spirituelle est humainement possible et elle peut se ressentir. Les croyants, ensuite, ont peur d'en parler, de lais-

ser tomber les barrières des identités. Les différences seront toujours là, nous n'avons pas besoin d'avoir peur de savoir que nous sommes différents. Nous le savons, c'est tout. Cependant, la communion est d'une autre espèce, c'est quelque chose d'autre. C'est un autre niveau de la réalité comme la danse soufie des derviches : elle est à la fois symbole, initiation et mystique. La danse circulaire de derviches et les célébrations de *dhikr* des soufis sont un cœur qui bat dans les profondeurs de la terre. Il faut se sentir à l'unisson de ces battements du cœur pour apprécier la communion, certes ardue, mais possible. Se laisser porter et transporter par les mouvements, par les mélodies soufies, c'est une expérience profondément humaine et, parce que profondément humaine, elle est également mystique. Il faut aussi être humble pour pouvoir en goûter le rayon divin. Le souffle de l'Esprit souffle où il veut. Nous n'aurons jamais assez médité ces mots du grand mystique que fut Rûmî (m. 1273), le fondateur des derviches tourneurs : « Notre corps est semblable à Marie. Chacun de nous porte un Jésus en soi-même. Tant que nous n'éprouvons pas les douleurs de l'enfantement, Il ne pourra pas naître en nous et par le même chemin par lequel Il était parvenu jusqu'à nous, Il s'en ira en nous laissant dépourvus de ses grâces. »

# LES CARNETS CULTURELS

R e g a r d  
Par Claude Tuduri

Le visage de Mother Brown, dix ans et un siècle,  
est un phare ivre d'écume et d'immortalité.  
Sa joue droite, mangée par l'ombre,  
Disparaît pour mieux dessiner un sourire  
éclipsant la grimace du cou, des lèvres, des cils :  
le grand âge contorsionne la bouche  
et le menton,  
Une veine crochète par le milieu le front  
mais où l'âge et ses rides ont tout grisé,  
Le corps tout entier apparaît  
Noir et profond comme une immense oreille.

Enfant esclave, tu as connu les champs de coton  
et apprivoisé la mort, le regard baissé  
devant la morgue des Blancs.  
Tu es maintenant face à l'océan  
Et la statue de la Liberté, perdue dans la brume,  
Pâlit devant ta liberté  
Invisible mais vivante sous tous les ornements :  
Le chapeau aux roses claires et son air d'opérette,  
La bottine aux yeux de paon et de pître  
Et jusqu'aux mains délicates autant que décaties,  
Tout salue en toi le Dieu qui t'appelle et t'attend.

Au cœur d'un bastingage de tubes et d'océan, la voici maintenant  
parée pour son dernier voyage, bien plus légère et digne qu'un enfant.



Bruce Davidson/Magnum, *Mother Brown*, New York, 1962.

# Exposition

## Figures actuelles de l'ascèse

« **L**EVIER. Monter en abaissant. Il ne nous est peut-être donné de monter qu'ainsi. » Et : « La création est faite du mouvement descendant de la pesanteur, du mouvement ascendant de la grâce, et du mouvement descendant de la grâce à la deuxième puissance », écrivait la philosophe Simone Weil il y a quelque 70 ans. *La pesanteur et la grâce* est le titre que le Collège des Bernardins a choisi pour exposer les œuvres non figuratives contemporaines de plusieurs artistes qui ont en commun de supprimer tout spectacle, tout récit, toute référence à une chose vue et d'entraîner les spectateurs vers une rive étrange que la philosophe décrit ainsi : « Notre âme fait continuellement du bruit, mais il est un point en elle qui est silence et que nous n'entendons jamais. »

Les panneaux monochromes de Marthe Wéry (1930-2005) qui semblent s'affaisser sous leur propre poids dans la grande nef, les peintures de Callum Innes (1962) d'abord soigneusement peintes puis tout aussi soigneusement effacées ou les pans de bois doré de Georges Tony Stoll (1955) appuyés les uns sur les autres pour former un fragile équilibre, accompagnent parfaitement cette réflexion sur le dénuement et sur « l'abaissement » qui rend possible l'élévation. Car ce sont les gestes essentiels de l'art qui sont ainsi réduits à leur plus simple expression, descendus de leur piédestal : abandonner le pathos individuel plutôt que le stimuler, renoncer à la grandiloquence de l'exposition sur une cimaise verticale et de ce fait à la présentation de soi, effacer plutôt que peindre, confier la logique des formes aux lois de la gravitation et non à l'habileté manuelle...

Le Collège des Bernardins a rouvert ses portes à Paris en septembre 2008 après avoir été acheté en 2001 à la Ville par le Diocèse qui a décidé d'en faire un lieu de recherche, d'enseignement, de débats et de création artistique. L'édifice a été construit au XIII<sup>e</sup> siècle sous la responsabilité de l'abbé de Clairvaux pour affirmer la présence des Ordres à Paris au moment où les universités se développent dans les villes. Confisqué après la Révolution de 1789, il devient bien national. Il est partiellement détruit pour le percement de plusieurs rues, et le bâtiment principal qui subsiste encore aujourd'hui est reconverti en caserne de pompiers au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, puis en internat d'une école de police. Il a été restauré de fond en comble.

*La pesanteur et la grâce* renvoie à l'histoire des relations entre l'Eglise et les artistes. Après le Concile de Nicée au VIII<sup>e</sup> siècle et après la fin de la querelle des images, l'Eglise catholique a organisé et financé le plus grand laboratoire de création visuelle de tous les

*La pesanteur  
et la grâce*

Collège des  
Bernardins

20 rue de Poissy,  
75005 Paris

Renseignements :  
01 53 10 74 44 et  
[www.collegedesbernardins.fr](http://www.collegedesbernardins.fr)

Ouvert tous les  
jours de 10 à 18 h  
(dimanche et jours  
fériés de 14 à 18 h)

Jusqu'au  
12 septembre

temps en Occident. C'est à partir de ses efforts que la peinture s'est développée et à la suite de ce développement que les peintres ont finalement échappé à sa puissance. Dès la Renaissance, bien qu'elle soit encore leur premier commanditaire, les artistes trouvent une nouvelle clientèle qui leur permet d'acquérir de l'indépendance. Et au XIX<sup>e</sup> siècle, ils sont même en mesure de se passer d'elle.

Une réconciliation s'amorce en France après la Deuxième Guerre mondiale. L'Eglise, ancienne initiatrice de la narration figurative à des fins d'édification, se tourne vers des peintres abstraits comme Manessier, Bazaine ou Estève dont on peut voir des vitraux dans plusieurs églises de la région jurassienne, côté Suisse et côté France. Ou plus tard, comme Pierre Soulages pour les vitraux de l'abbatiale de Conques. La confrontation de travaux abstraits, dépourvus par ailleurs de toute intention décorative, avec l'architecture du Collège des Bernardins s'inscrit donc dans la suite logique de ces relations entre l'Eglise catholique et l'art contemporain. Avec en plus, dans ce cas précis, l'idée d'ascèse et de renoncement comme chemin possible vers la spiritualité.

LAURENT WOLF

## Paul Klee en visite chez Claude Monet

Paul Klee (1879-1940), *La collection d'Ernst Beyeler*

Musée national de l'Orangerie.

Jardin des Tuileries, 75001 Paris

Renseignements :  
01 44 77 80 07 et  
[www.musee-orangerie.fr](http://www.musee-orangerie.fr)

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 9 à 18 h

Jusqu'au 19 juillet

L'ORANGERIE des Tuileries conserve l'une des plus belles collections d'art moderne constituée par le marchand d'art Paul Guillaume (Cézanne, Matisse, Picasso, Derain, Soutine, etc.), et *Les Nymphéas* (1920-1926) de Claude Monet, huit panneaux géants qui baignent dans la douce lumière du jour depuis la rénovation du bâtiment. Elle sera bientôt rattachée au musée d'Orsay et accueille une exposition Paul Klee (1879-1940), vingt-six tableaux dont dix-sept ont été prêtés par la Fondation Beyeler de Bâle.

En France, malgré le rang qu'il occupe dans l'histoire de l'art de la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, Paul Klee est encore une silhouette. Il est peu représenté dans les collections publiques. Il n'a pas le statut de Kandinsky, sans doute parce qu'il n'a jamais habité à Paris. Cette petite exposition sera donc une découverte pour beaucoup d'amateurs, d'autant plus qu'elle repose sur le regard aiguisé d'Ernst Beyeler, l'un des plus grands marchands-collectionneurs de ces cinquante dernières années (récemment décédé). Ernst Beyeler a surtout collectionné la dernière période de l'artiste, depuis son arrivée en Suisse en 1933 jusqu'à sa mort en 1940. Touché par la montée du nazisme, par l'exil, puis par la maladie, ce Klee tardif est moins mental, moins volontaire que dans sa période du Bauhaus. Une tension sourde règne en permanence, au bord de l'explosion. Beyeler aime les tableaux qui atteignent le point limite où tout pourrait



s'écrouler. L'exposition installe ses Klee pas loin d'un autre choix de collectionneur, celui de Paul Guillaume, et de tableaux dont beaucoup leur sont contemporains ; elle permet de mieux les situer.

Bien qu'il ait participé aux mouvements artistiques allemands qui ont précédé la guerre de 1914-1918, et bien qu'il ait été professeur au Bauhaus de 1920 à 1931, Klee est resté en marge des avant-gardes. Cette exposition perturbe toute lecture de l'histoire comme une succession de groupes, d'écoles, de tendances. Elle conduit à s'interroger sur les mécanismes d'influence, sur les effets de l'art des uns sur l'art des autres en mettant, tout près des Cézanne, des Picasso ou des Matisse, une peinture qui réussit le prodige d'être à la fois de son temps et hors de son temps. Klee travaillait petit. Ses plus grands tableaux dépassent rarement le mètre de côté. A l'Orangerie, il côtoie non seulement des œuvres de plus grande taille qui appartiennent à la collection Guillaume, mais aussi *Les Nymphéas*, huit toiles dont la plus grande fait 17 mètres de long et deux de hauteur.

La dimension a été l'une des grandes questions qu'ont dû résoudre les peintres au <sup>xx</sup>e siècle parce que, contrairement aux époques précédentes, elle n'était pas réglée par le marché. Il apparaît que le format n'a pas d'importance pour Klee. Toutes ses peintures sont égales, quelle qu'en soit la taille, et leur dimension maximale est fixée par les conditions dans lesquelles il travaille. Le plus petit de ses tableaux peut de ce fait être monumental ; il ne s'agit plus de la manière dont il occupe l'espace, dont il s'impose aux autres tableaux, mais de la distance à laquelle il a été fait et à laquelle il sera vu. Klee requiert la vision proche, celle qui oblige à se pencher pour voir, à se soustraire à l'ambiance et à la foule, à entrer, presque de gré ou de force, dans l'intimité d'une des plus singulières expériences de l'art de ces cent dernières années.

LAURENT WOLF

## La précieuse blessure de l'art occidental

**A**REBOURS comme à contre-courant, à rebrousse-poil des audaces consensuelles de l'art d'aujourd'hui. *A Rebours*, c'est le titre de l'exposition conçue par Jean-Christophe Ammann pour le Centre culturel suisse de Paris. Jean-Christophe Ammann a traversé sans fléchir plus de quarante années d'art contemporain. Il a commencé à la Kunsthalle de Berne, en Suisse. Il a dirigé le Kunstmuseum de Lucerne, il est allé à Bâle, puis au Musée d'art moderne de Francfort. Il a vu émerger un nouveau type de curateurs, ceux qui utilisent les œuvres pour illustrer leurs propos, et qui se substituent aux artistes. Il a vu apparaître un art contemporain international moralisateur, adapté à tous les régimes politiques, aussi inoffensif qu'il semble critique et

### *A Rebours*

Centre culturel  
suisse de Paris

32-38, rue des  
Francs-Bourgeois,  
75003 Paris

Renseignements :  
01 42 71 44 50 et  
[www.ccsparis.com](http://www.ccsparis.com)

Ouvert tous les  
jours sauf lundi  
de 13 à 19 heures

Jusqu'au 18 juillet



agressif. Il n'aime pas cet art d'idées. Il préfère replonger dans la tradition la plus corrosive d'Occident, celle qui contient l'exaltation et la peine, le désir et la crainte.

« Le nu, dit-il, il y a des pays où il est interdit d'en exposer, alors qu'on peut y montrer la misère, la guerre, les catastrophes écologiques. Il est impossible de montrer un tableau comme *La Maja nue* de Goya au Caire ou en Arabie Saoudite, alors que le nu est au centre de notre histoire de l'art. » Il a invité quatre artistes. Martin Eder, ses grandes photographies, des nus en majesté qui honorent la variété des corps, la meurtrissure qui sourd sous la beauté, et ses aquarelles dont le langage emprunte, en le rendant vague, à celui de l'érotisme sur papier glacé. Elly Strick aux dessins terribles, dont le graphisme est une griffure sous laquelle apparaît le fantôme des corps. Caro Suerkemper, qui explore ironiquement dans ses gouaches les poses de la pornographie et qui se moque du sentimentalisme dans des sculptures kitsch en terre cuite. Et Christoph Wachter, dont les dizaines de minuscules gravures sont une conjuration du désir SM.

On est en équilibre entre la méditation lente et les gouffres. Ces nus-là ne sont pas reposants, chacun en particulier. Mais l'ensemble a un air de célébration. Qu'est-ce que le nu dans notre histoire ? Nous y sommes tellement habitués que nous ne nous interrogeons plus. Nous n'allons pas chercher la transgression dans une Vénus de Titien ou dans *Suzanne et les vieillards* de Tintoret. Il nous semble qu'à la Renaissance, le nu était tout naturel. Qu'il ne heurtait pas les esprits. Mais les artistes, à cette époque, jouaient aussi avec la limite. Leurs nus étaient plus nus que nus, ils disaient le dévoilement, l'attraction, le risque de se perdre. Ils se tenaient dans l'entrejeu, ils tenaient les spectateurs. C'était déjà des nus de juste avant la chute.

Dans la tradition de notre art, les nus sont toujours sur une frontière. Entre le désir d'exultation et le désir de culpabilité, entre la conformité et l'excès. L'exposition du Centre culturel suisse de Paris réunit quatre artistes qui utilisent des modes d'expression traditionnels, la peinture, le dessin, la gravure, la sculpture, et qui explorent un thème tout aussi traditionnel. Ils ne se tournent pas vers le passé, vers la répétition de ce qui a déjà été accepté. Ils ne donnent pas non plus de leçons sur ce que devrait être l'avenir, sur la manière dont il faudrait vivre. Ils sont de maintenant, de ce moment que Jean-Christophe Ammann identifie à un renoncement de notre art et de notre volonté, quand en s'égarant du côté des discours et des démonstrations, il produit à perte de vue des images acceptables d'un monde inacceptable. Ils creusent sans tapage la blessure qui est en notre centre, une précieuse blessure à laquelle nous sommes près de renoncer.

LAURENT WOLF

# T h é â t r e

## Bernard-Marie Koltès

**A**L'OCCASION du vingtième anniversaire de la mort de l'auteur, survenue en 1989 à l'âge de 41 ans, deux spectacles peuvent nous permettre de reconsidérer la place d'un dramaturge dont l'importance n'est plus à démontrer. *Combat de nègre et de chiens* (1979) et *Roberto Zucco* (1989) figurent peu ou prou les bornes d'une trajectoire théâtrale fulgurante mais sans doute également signifiante, et les deux mises en scène rendent compte des tensions et les tentations dramaturgiques à l'œuvre dans ces deux pièces : la tragédie, le récit. *Combat de nègre et de chiens* explore bien un « lieu du monde » comme le disait Koltès, ou plutôt la figure géométrique du malheur : le metteur en scène, Michael Thalheimer, a construit l'espace tragique de l'action comme une sorte de souricière où Cal vient s'enfermer avant d'être inéluctablement livré aux lois implacables de l'expiation. Un certain hiératisme tragique en ressort : quatre personnages, lieu unique, temps réduit à une journée ; et pourtant au sein de cette sorte d'abstraction lyrique triomphe l'animalité de l'homme, ou plutôt son fantasme. *Roberto Zucco* est également monté de façon très intelligente par Pauline Bureau qui a parfaitement respecté la nature romanesque et (faussement) linéaire de cette pièce inspirée par un fait divers sanglant. Dans une atmosphère saturée au son d'une guitare électrique qui accompagne et ponctue les étapes de la cavale criminelle de Zucco, une scénographie intelligente et polyvalente permet de décliner, au fur et à mesure du cheminement hasardeux du personnage éponyme, les différents décors réalistes ou suggestifs que parcourt le personnage comme autant de stations sur le chemin d'une damnation qu'il donnera à voir – superbement – comme une assomption. Ce qui domine pourtant dans ces deux dramaturgies emblématiques, tour à tour fermée et ouverte, du tragique moderne (*Combat de nègre et de chiens*) et du drame romanesque (*Roberto Zucco*), c'est le délitement de l'humanité et la fascination morbide pour l'avènement de sa disparition. Dans *Roberto Zucco*, le héros est ce qu'il est car il a refoulé son état d'homme : le surhomme, c'est le rhinocéros dont il fait l'éloge ; dans *Combat de nègre et de chiens*, les pulsions bestiales plus ou moins fantasmées déconstruisent littéralement l'être de l'homme pour le transformer en pantin hystérique de ses propres instincts, mais aussi en bétail émissaire de la violence d'autrui.

YVON LE SCANFF

### *Roberto Zucco*

Mise en scène de  
Pauline BUREAU

Cartoucherie de  
Vincennes – Théâtre  
de la Tempête

Du 6 mai au 6 juin

### *Combat de nègre et de chiens*

Mise en scène de  
Michael THALHEIMER

Théâtre National  
de la Colline

Du 26 mai  
au 25 juin

## La Walkyrie

de Richard WAGNER

Opéra en trois actes, 2<sup>e</sup> « Journée » du Ring (1870)

Opéra Bastille : les 31 mai, 5, 9, 13, 16, 20, 26 et 29 juin

direction musicale par Philippe Jordan

mise en scène de Günter Krämer

A écouter et voir à l'Opéra Bastille :

*Siegfried* : en mars 2011.

*Le crépuscule des dieux (Götterdämmerung)* : en juin 2011.

A lire :

*L'avant-scène Opéra*, n° 228, septembre 2005.

Ernst Jünger, *Sur les falaises de marbre*, Gallimard.

P OURQUOI *La Walkyrie* jouit-elle toujours du grand intérêt du public ? Parce qu'elle contient la célèbre « chevauchée des Walkyries », ouverture du III<sup>e</sup> acte. Sans doute aussi, parce qu'à rebours de *L'Or du Rhin (Rheingold)*, peuplé d'ondines, de nains, de géants et de dieux, la deuxième « journée » du *Ring*, qui commence et finit dans le feu, est le plus humain des quatre volets de la Tétralogie. Après un *Rheingold* mitigé (voir *Etudes*, juin 2010, p. 824), la mise en scène de *La Walkyrie* par Günter Krämer à l'Opéra de Paris ne convainc pas davantage.

On ne peut nier quelques belles idées : la horde de Hunding fait penser au « grand Forestier » de Jünger ; les cerisiers en fleurs couronnés d'une lune blanche en fond de scène à la fin du I<sup>er</sup> acte et dans la 4<sup>e</sup> scène du II<sup>e</sup> acte sont bien jolis. Toutefois, alors qu'il lui serait plus simple de se laisser guider par la musique codifiée de Wagner, le metteur en scène souligne tout. Que penser des Walkyries, en infirmières de morgue, dotées du pouvoir de ressusciter les héros après avoir lavé leurs corps nus ? Pourquoi faire entrer en fond de scène tous les personnages, à la fin du III<sup>e</sup> acte, alors que l'adieu de Wotan à Brünnhilde est un duo intimissime ? Et que signifient l'usage des couleurs noir-rouge-jaune (or) et, au II<sup>e</sup> acte, les monumentales lettres gothiques (déjà apparues à la fin du *Rheingold*) formant le nom « GERMANIA » ? Si c'est du tragique destin de l'Allemagne au xx<sup>e</sup> siècle qu'il s'agit, cela manque de finesse. En dépit du bel éclairage de Diego Leetz, on peine encore à comprendre la vision de G. Krämer, dans ce collage d'images recyclées, dont il ne reste que des arbres calcinés dans un paysage désolé.

Du côté des voix, hormis un Wotan en petite forme, on est comblé, notamment par Katrina Dalayman (Brünnhilde). Par sa subtile direction, Philippe Jordan conduit les excellents musiciens de l'orchestre de l'Opéra de Paris sur des chemins intimistes, surtout dans les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> actes, magnifiant les timbres des bois, notamment celui du cor anglais, écho douloureux de l'amour impossible ou interdit. Il atteint de très beaux moments, comme lors de la louange que Sieglinde adresse à Brünnhilde, et que, pour la première fois surgit le thème de la rédemption par l'amour. Rendez-vous l'an prochain pour *Siegfried* et *Götterdämmerung*.

VINCENT FIGUREAU

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres

# M é d i a s

## Les limites du journalisme « d'immersion »

L'ÉMISSION « Les infiltrés » n'a cessé de drainer vers elle une somme de protestations et de plaintes judiciaires depuis son lancement, en octobre 2008, par *France 2*. Son principe – enquêter dissimulé, sous identité et qualité d'emprunt, en caméra cachée – lui a permis des plongées dans des univers aussi différents que les maisons de retraite, le travail au noir, la prostitution, les faux papiers, l'immigration clandestine.

Dénoncés dès le départ, notamment par le Syndicat national des journalistes (SNJ), pour œuvrer sur un terrain déontologique glissant dès lors qu'il était fait du masque un principe, « Les infiltrés » ont amplifié la polémique, dépassant cette fois le cadre des seules parties concernées par le thème abordé, en diffusant un document choc sur la pédophilie en avril 2010. Ou plus exactement en assortissant préalablement ce travail d'une dénonciation, à la police, des membres de réseaux qui avaient été interviewés à leur insu. Vingt-trois arrestations ont été opérées. « On ne dénonce pas des personnes, on signale des agissements et des pseudonymes », s'est défendu Hervé Chabalier, président de l'agence Capa, productrice de l'émission. « Un journaliste en exercice n'a pas à donner ses sources. Il est hypocrite de dire qu' [il] y était contraint, a protesté Dominique Pradalié, secrétaire générale du SNJ. Quand on enquête sur des pédophiles, on ne pense pas tomber sur des fraises des bois ».

Journalistes ? Justiciers ? Auxiliaires de police ? Ou simples « citoyens », comme se sont défendus les responsables de l'émission ? Les textes fondateurs qui régissent la déontologie des journalistes sont sans ambiguïté : « Un journaliste digne de ce nom ne confond pas son rôle avec celui du policier », énonce la Charte des devoirs professionnels des journalistes de 1918. Il « garde le secret professionnel et ne divulgue pas la source des informations obtenues confidentiellement », précise celle de Munich, adoptée en 1971. Si l'article 434-1 du Code pénal impose aux citoyens de prévenir les autorités judiciaires lorsqu'ils ont connaissance de la préparation d'un crime, cette contrainte ne s'applique pas aux professions tenues au secret professionnel (article 226-13)<sup>1</sup>.

En fait, c'est le dispositif même des « Infiltrés » qui pose problème : le systématisme de son concept, qui fait primer la forme sur le fond, obligeant à ne retenir que des sujets se prêtant à l'« infiltration » ; et la pression de son environnement, qui fraye plus avec la société du spectacle qu'avec l'exigence d'une information dépassionnée et équilibrée. Pour dénoncer des systèmes, le journalisme « d'immersion » est une technique aussi vieille que le journalisme

1. Depuis la loi du 4 janvier 2010, il « ne peut être porté atteinte directement ou indirectement au secret des sources que si un impératif prépondérant d'intérêt public le justifie », étant entendu que « cette atteinte ne peut en aucun cas consister en une obligation pour le journaliste de révéler ses sources ».



2. Cette affaire a relancé le débat sur l'opportunité de créer, en France, un Conseil de presse, comme il en existe une centaine dans le monde. Lieux d'examen des conditions de production de l'information, ces instances, tripartites (journalistes, patrons de médias, public), peuvent être saisies par quiconque se plaint des agissements d'un média. Elles rendent des avis. Une Association de préconfiguration d'un Conseil de presse en France (APCP) travaille patiemment à faire évoluer les esprits (<http://apcp.unblog.fr/>).

3. Blog Capa, Dailymotion, 22 octobre 2008.

4. Une deuxième série d'enquêtes a d'ailleurs été programmée, alors que le rédacteur en chef, Stéphane Richard, avait déclaré que « l'émission n'[avait] pas vocation à perdurer au-delà » des sept premiers sujets (*Le Monde*, 19-20 octobre 2008).

5. *Le Quai de Ouistreham*, Editions de l'Olivier, février 2010.

6. Marc Mentré rappelle la position de George Orwell dans *Le Quai de Wingan*. L'écrivain y explique qu'il lui est impossible de « se mettre dans la peau » des mineurs dont il partage, pour en rendre compte, les conditions de vie pendant plusieurs mois ([www.themediatrend.com/wordpress/](http://www.themediatrend.com/wordpress/)).

d'investigation. En 1887, Nellie Bly, jeune reporter de 23 ans, se fit passer pour folle pour décrire l'enfer d'un asile américain. En 1959, John Howard Griffin, journaliste blanc, se maquilla en noir pour rendre compte de la ségrégation en Alabama. En 1986, Günther Wallraff, journaliste allemand, se glissa dans la peau d'un immigré turc pour sonder les discriminations dans son pays. Mais une telle pratique ne saurait être qu'une exception à la règle. Selon la Charte de 1918, un journaliste « s'interdit d'invoquer un titre ou une qualité imaginaires, d'user de moyens déloyaux pour obtenir une information ou surprendre la bonne foi de quiconque ». Il ne ment pas, ne piège pas, ne vole pas (des documents, des images). Et il « tient le scrupule et le souci de la justice pour des règles premières ». Seule une incapacité d'accéder à l'information peut légitimer le masque. Il en va ainsi du lien de confiance que la presse essaye de (re)tisser avec la société, qui la tient actuellement, dans les sondages, pour si peu crédible et s'en méfie<sup>2</sup>.

La question, évidemment, est celle du but poursuivi. « Ce qui nous intéresse, ce n'est pas de provoquer », assurait le journaliste David Pujadas, animateur des « Infiltrés ». « Ce n'est pas la séquence choc. Ce n'est surtout pas chercher à faire du scandale »<sup>3</sup>. Le résultat pourrait porter à croire l'inverse. « Faire voir une réalité qu'on ne peut pas voir parce qu'elle est cachée », comme l'indiquait M. Pujadas. Certes. « Mettre les pieds dans le plat ». Tout à fait. Mais un soupçon plane. Celui de la quête d'audience, qui peut pousser l'information sur les rives de la décontextualisation, du voyeurisme et de la télé réalité<sup>4</sup>.

Même paré des meilleures intentions, le journalisme d'infiltration soulève maintes questions. En commentant son travail, loué et récompensé, la journaliste Florence Aubenas, qui entreprit de devenir demandeuse d'emploi, en 2009<sup>5</sup>, a expliqué par exemple qu'à « vivre » une réalité tout en avançant masqué « on comprend mieux ce que vivent les gens » (dans le cas présent, en situation précaire). Sur son blog, le journaliste et formateur Marc Mentré s'interroge sur cette aspiration pour un reporter à « être » afin de pouvoir « parler de », étant entendu qu'un journaliste ne pourra jamais se mettre « à la place de »<sup>6</sup>. On peut formuler l'idée que ce souhait d'être « au plus près de la réalité », qui rencontre un besoin de vérité dans le public, traduit d'abord l'une des frustrations actuelles du métier de journaliste. Le temps, nécessaire à l'élaboration de liens de confiance, pour travailler en profondeur, lui fait défaut. Quand ce n'est pas, par mauvaise habitude, qu'il ne sait plus se donner ce temps pour tout à la fois se rapprocher de son sujet, témoigner, puis – ce qui devrait suivre tout autant – s'en distancer, pour s'abstraire des émotions et élargir la réflexion.

JEAN-MICHEL DUMAY



# C i n é m a

## Fantômes de Cannes

**A**L'HEURE du bilan, réjouissons-nous de ce paradoxe : l'édition 2010 du festival de Cannes restera dans les annales comme un cru terne et pourtant mémorable. Terne : à quelques belles exceptions près et de l'avis général, les films forts ont manqué cette année, pour des raisons (nombreuses, complexes, hypothétiques) qu'il serait présomptueux de vouloir démêler ici. Mémorable : en distinguant le thaïlandais Apichatpong Weerasethakul (révélé à Cannes en 2004 avec un prix du jury pour son troisième film, l'envoûtant *Tropical Malady*), le jury de Tim Burton a offert au festival la Palme la plus belle et enthousiasmante de ces dernières années. Ce n'est un paradoxe qu'en apparence. D'abord parce que ce prix remis à *Uncle Boonmee who can recall his past lives*<sup>1</sup> distingue légitimement une capacité d'invention, une audace, une singularité, qui, justement, faisaient défaut à la majorité de ses très sages concurrents. Pour une raison plus souterraine ensuite : sublime histoire de spectres, *Uncle Boonmee* méritait bien la distinction suprême d'un festival qui, cette année, fut visité par de nombreux fantômes.

1. Sortie le 1<sup>er</sup> septembre.

Recevoir les fantômes comme une heureuse et douce évidence, les suivre sans résistance dans les limbes accueillants qui nous les envoient, ce fut le programme commun aux deux plus beaux films de cette édition. Dans *Uncle Boonmee who can recall his past lives* (quel titre merveilleux), les spectres ont fini d'errer : on les invite, le plus simplement du monde, à la table du dîner. Arrivé au seuil de sa vie, l'oncle Boonmee partage un de ses derniers repas avec ses proches quand surgissent, l'un après l'autre, les fantômes de sa femme et de son fils. La première, simple et belle surimpression, semble revenue d'un film muet ; l'autre, plus incongru, arrive de la jungle métamorphosé en homme-singe aux yeux phosphorescents. Nul effroi dans cette double apparition, à peine un sursaut : rien de plus naturel ici que les fantômes – on va chercher des chaises, on les installe à table, le repas continue. Tout le film, jusque dans ses décrochages les plus audacieux (quand par exemple au deuxième tiers il quitte l'oncle pour conter la passion d'une princesse et d'un poisson-chat) est ainsi bercé par cette espèce d'évidente et douce étrangeté, dont la beauté hypnotique, à la fois primitive et avant-gardiste, ne surprendra pas les habitués de l'œuvre, encore jeune, de Weerasethakul. On a bien du mal à comprendre les quelques persifleurs qui, à l'annonce du palmarès, ont reproché au film son élitisme : rien de plus limpide et généreux, au contraire, que cet ultime voyage de l'oncle Boonmee.



2. Sortie en septembre.

Tout aussi limpide et non moins beau, *L'étrange affaire Angelica*<sup>2</sup>, dernier film de Manoel de Oliveira présenté dans la sélection « Un Certain Regard ». Un jeune photographe solitaire et obsessionnel se voit chargé de faire la dernière photo d'une morte, une jeune et belle femme figée dans un mystérieux sourire. Dans l'objectif puis sur les tirages, la morte s'anime, agrandit pour lui son sourire, puis son fantôme vient le visiter en rêve, l'invitant à le suivre dans la mort. Là encore le fantôme, simple et belle surimpression, évoque les premiers temps du cinéma, et la ligne claire du récit (un homme est foudroyé d'amour par l'image d'une morte), poursuit une tradition connue – qu'Oliveira ne cherche pas à renouveler, déroulant ce fil avec une pureté absolue et parfois bouleversante. Difficile de résister à la tentation de voir là un film testament (d'autant que cette fois, c'est Oliveira lui-même qui, à 101 ans, jure que c'est le dernier), mais ce qui frappe surtout c'est que ce récit obsédé par la mort est aussi une invitation à la vie, trouvée en toute chose.

La proximité sereine ou angoissante de la mort travaillait aussi d'autres beaux films, plus réalistes ceux-là, portés moins sur l'appel des spectres que sur le devenir-fantôme de leurs personnages.

3. Sortie le 8 septembre.

Evocation de la vie des moines de Tibhirine, *Des hommes et des dieux*<sup>3</sup> s'ouvre au cœur de la nuit, alors que les moines se pressent vers la chapelle pour une prière d'action de grâce, et s'achève trois ans plus tard, dans une autre nuit, celle du 26 mars 1996, par l'enlèvement de sept d'entre eux. Grand Prix du Festival et Prix du jury œcuménique, le cinquième film de Xavier Beauvois (après *Le Petit Lieutenant*, *Selon Mathieu*, *N'oublie pas que tu vas mourir* et *Nord*) est une œuvre sobre et poignante. Loin des polémiques ayant trait aux circonstances de leur mort, elle se concentre sur le choix que firent ces hommes de rester parmi leurs frères algériens, pour témoigner de la possibilité d'une entente fraternelle et spirituelle entre chrétiens et musulmans. Empruntant son titre au psaume 82 (« Vous êtes des dieux, des fils du Très-Haut, vous tous ! Pourtant, vous mourrez comme des hommes »), le film expose le cas de conscience intime et collectif qui sous-tend ce choix, face à la montée de la violence – les assassinats perpétrés par des groupes islamistes d'une part et les représailles de l'armée de l'autre. Les moines de l'Atlas n'y sont ni des héros ni des fous ; ils connaissent le doute, l'angoisse et la lâcheté. C'est précisément leur refus de se laisser vaincre par la peur qui fait d'eux des hommes *libres*. L'austérité de la mise en scène, le jeu intériorisé des comédiens, menés par Lambert Wilson dans le rôle du prieur, et la beauté de la lumière et des paysages s'accordent avec justesse à leur sacrifice, au long d'un itinéraire présenté comme un chemin de Croix.

4. Sortie le 17 novembre.

*Another Year*<sup>4</sup>, de Mike Leigh, dépeint la vie quotidienne d'un couple vieillissant, interprété par Jim Broadbent et Ruth Sheen, devenu, au fil des saisons, la planche de salut de son entourage : une collègue alcoolique à la beauté fanée qui cherche vainement l'amour,

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres





un ami obèse et dépressif, un fils qui peine à trouver la femme de sa vie, un frère en deuil... Chacun souffre d'une soif d'affection et de consolation inextinguible. Contre l'individualisme et la course à la montre qui caractérisent l'époque, le cinéaste rappelle que l'homme se construit par la parole et la relation aux autres. Intimiste et humaniste, le film a été très applaudi à Cannes, d'où il est pourtant reparti bredouille.

Plus fluide et plus décontracté, *You Will Meet a Tall Dark Stranger*<sup>5</sup>, de Woody Allen, présenté « Hors Compétition », médite aussi sur le temps qui passe. Helena (Gemma Jones), que son mari (Anthony Hopkins) a quittée après quarante ans de mariage pour s'offrir une seconde jeunesse, fait une tentative de suicide avant de trouver réconfort auprès d'une voyante. Leur fille Sally (Naomi Watts) en pince pour son patron, tandis que son mari Roy (Josh Brolin), romancier en panne d'inspiration, s'éprend d'une jolie voisine aperçue à sa fenêtre. On retrouve dans cette comédie de l'insatisfaction les thèmes familiers du cinéaste, et cette savoureuse combinaison de tendresse et d'ironie qui fait son charme et sa singularité. Chacun court après une chimère pour conjurer la peur de la mort, et trouver le bonheur au sein de cette tragédie absurde qu'est l'existence. Tout ce qui peut marcher, *whatever works* – succès littéraire ou boule de cristal – est bon à prendre. Le cinéma n'est-il pas lui-même l'illusion suprême, l'ultime parade ?

5. Sortie le 6 octobre.

JÉRÔME MOMCILOVIC ET CHARLOTTE RENAUD

## Film Socialisme

LA passionnante et événementielle biographie de Godard par Antoine de Baecque, parue il y a quelques mois, s'ouvrait sur ces mots, empruntés au maître dans *JLG/JLG. Autoportrait de décembre* : « je suis / une légende / il ne reste plus de moi / que l'homme qui a froid / et cet homme / appartient à tous. » Que reste-t-il de Jean-Luc Godard ? Une légende, légende écrasante dont chaque nouveau film est aussi, et peut-être d'abord, le chapitre supplémentaire d'une autobiographie longue de soixante ans et plus de cent quarante films. *Film Socialisme* est annoncé comme l'ultime chapitre, et la mise en scène de l'événement (la diffusion précoce de l'intégralité du film, en accéléré, sur le web ; la défection de dernière minute de Godard à Cannes en raison de « problèmes grecs ») donne encore priorité à la légende : Godard passionne, son film « appartient à tous », y compris à ceux qu'il ennuie.

Ensuite, « l'homme qui a froid ». Soit la mélancolie ténébreuse et glacée de l'ermite de Rolle depuis les *Histoires du cinéma*, depuis que son cinéma a trouvé dans la forme de l'essai visuel l'écrin défi-

de Jean-Luc GODARD

film franco-suisse  
(1 h 42)

Avec Catherine  
Tanvier, Christian  
Sinniger, Agatha  
Couture...

dans les salles





nitif de son art de la fragmentation. Il aurait été absurde d'attendre de ce dernier Godard autre chose qu'un ultime prolongement à la longue *coda* des années 2000. Ce qui occupe Godard depuis plus de dix ans (les guerres, le destin des démocraties occidentales, l'enregistrement sans fin d'une perte), la tonalité de ses derniers films (cette longue chaîne de parole aphoristique qui ne s'adresse plus à personne, ne cherche plus d'interlocuteur, sinon l'écho des citations qui s'empilent), ses égarements aussi (le fond connu d'antisémitisme qui, ici, s'avance presque sans masque en l'espèce de formules assez navrantes) restent la matière, inchangée, de *Film Socialisme*. Mais l'éblouissante puissance formelle du film, la vigueur retrouvée de son art du collage le placent indéniablement très au-dessus des funestes *Eloge de l'amour* et *Notre musique*.

Quelle est, ici, la matière du collage ? *Des choses comme ça* (c'est le carton qui, plusieurs fois, revient au début, ouvrant le film comme un simple carnet de croquis) : une croisière en paquebot sur la Méditerranée, l'Europe, une station-service (images émouvantes qui, immanquablement, évoquent le Godard des années 60), des enfants, un lama... La première partie sur le paquebot, la plus impressionnante, se donne comme un portrait acide de l'époque, une miniature d'apocalypse d'une violence parfois sidérante. C'est la plus forte parce que, formellement époustouflante, elle répond brillamment à la logique fragmentaire du contemporain par celle du cinéma de Godard, retrouvée au sommet de sa puissance. Qu'importe, alors, si le film est inégal, qu'importe s'il s'épuise un peu dans sa deuxième partie (se repliant sur un ultime et moins surprenant prolongement aux *Histoires*) : les fulgurances de *Film Socialisme* viennent rappeler que sous le manteau de sa légende, et quoi qu'il ait à nous dire, l'homme qui a froid reste l'un des plus grands et précieux inventeurs de formes.

JÉRÔME MOMCILOVIC

## Tournée

de Mathieu AMALRIC

film français (1 h 51)

avec Mathieu Amalric, Mimi Le Meaux, Dirty Martini, Kitten on the Keys et Evie Lovelle...

sortie le 30 juin

Prix de la mise en scène au Festival de Cannes 2010

**P**RODUCTEUR de télévision parisien, Joachim (Mathieu Amalric) a tout quitté pour repartir à zéro en Amérique. Il en revient avec une troupe de strip-teaseuses « New Burlesque » à qui il a promis de faire découvrir la France. De port en port, l'humour et les rondeurs des filles enthousiasment les hommes comme les femmes. Malgré les hôtels impersonnels et le manque d'argent, les showgirls inventent un monde extravagant de fantaisie, de désir et de fêtes. Mais leur rêve d'achever la tournée en apothéose à Paris vole en éclats : la trahison d'un vieil « ami » fait perdre à Joachim la salle qui leur était promise. Un bref aller et retour dans la capitale s'impose, qui rouvre violemment les plaies du passé...



« J'ai sans doute écrit ce personnage en réaction à un certain nombre de garçons délicats qu'on m'a fait jouer, à une certaine veine poétique, intimiste », explique Mathieu Amalric aux journalistes intrigués par le synopsis de son nouveau film. De fait, l'acteur, habitué à des personnages plutôt cérébraux, surprend dans son rôle de réalisateur.

Ce quatrième long-métrage (après *Mange ta soupe*, 1997, *Le Stade de Wimbledon*, 2000 et *La Chose publique*, 2002) s'inspire d'un texte de Colette, *L'envers du music-hall*, et de son esprit de liberté.

Le New Burlesque est un mouvement marginal mais vivace aux Etats-Unis. Les showgirls impressionnent par leur audace, leur verve et leur courage physique. Elles ont la truculence des femmes de Fellini. Avec une énergie et une ingénuité magnifiques, elles refusent le formatage et affirment la beauté possible de tous les corps, de tous les âges.

Filmé en direct au cours d'une véritable tournée, leur spectacle est montré depuis la salle, ou depuis la coulisse. Une prise de son direct et une belle fluidité de mouvement accentuent la tension entre fiction et documentaire. Vibrant, mais hanté par la peur de l'échec, mélancolique mais sans apitoiement, le film mêle avec adresse le rire aux larmes, le désir à la colère, la fatigue à l'excitation du voyage...

Du Havre à Rochefort en passant par Nantes, cette tournée – qui rappelle celle d'un cirque – est aussi l'occasion de rencontres brèves mais marquantes entre ceux qui restent et ceux qui partent.

Joachim, impresario rongé par l'ambition, père défaillant, pantin désarticulé, tout à la fois Auguste et clown blanc, qui va d'humiliations en déconvenues, se reconstruit lentement au contact de ces femmes majestueuses et fragiles dont il s'est fait une famille.

Le film se joue sur le fil, dans un équilibre précaire entre sensualité, satire et pathétique. Il fait l'éloge du spectacle *vivant*, où le risque est réel, et la solidarité, vraie, quand la télévision est factice et aliénante.

CHARLOTTE RENAUD

## *La vie sauvage des animaux domestiques*

« IL était une fois une ferme d'où l'homme est absent... ». Ce prétexte narratif initial introduit le chaos dans une ferme de Franche-Comté où les animaux d'élevage s'ensauvagent à nouveau. La truie abat les barrières et goûte la fraîcheur du blé en herbe ; les poules s'aventurent au bord de l'étang où s'étire une couleuvre. Placée dans le trou de la chouette ou à hauteur d'animal, la caméra découvre un monde qui n'est plus réglé par l'homme. Mais l'anthropomorphisme

de Dominique  
GARING

documentaire  
allemand, français  
(1 h 30)

avec Frédéric  
Goupil,  
commentaire de  
Marie-Pierre  
Duhamel Müller,  
voix d'André  
Dussollier

sortie le 14 juillet

d'un film au récit similaire comme le dessin animé *La Ferme se rebelle* disparaît ici : les animaux ne parlent pas. Un texte écrit par la spécialiste du documentaire Marie-Pierre Duhamel-Müller et dit par André Dussollier accompagne par moments les images avec humour, ainsi que le fait le son souvent direct et la musique de Max Richter, le compositeur de *Valse avec Bachir*.

Comme dans un film animalier classique, une magnifique patience est à l'œuvre, celle d'une chasse photographique qui permet d'attraper le vol d'une hirondelle ou la ponte d'un œuf dans une 2 CV abandonnée. D'où une longue préparation : trois mois de repérages, quatre pour l'aménagement de la ferme et les habitudes des animaux, trois de tournage et quatre de montage. Mais contrairement à la démarche de certains documentaires qui se gargarisent de belles images dépayssantes et lointaines, *La Vie sauvage des animaux domestiques* s'intéresse à un espace familial. Il rend un certain mystère à des bêtes souvent perçues comme de futurs produits de consommation : on s'aperçoit que les petits cochons savent nager et que le langage des poules est bien plus complexe qu'on ne l'entend.

Dans ce projet cinématographique un peu fou que Dominique Garing, géomètre de formation, a d'abord conçu sous forme de courts métrages pour ses propres enfants, les animaux sont donc acteurs. Si le système de la « carotte » (la nourriture comme récompense) ainsi que la présence de plusieurs caméras ont été utilisés pour les entraîner, il a fallu aussi multiplier les trucages pour éviter certains drames, quand le chat est au milieu des poussins ou quand une buse rôde non loin des poules : tel fil attaché à la patte du renard sera effacé numériquement en postproduction ; des ultra-sons guident les déplacements d'un rat. Ces ruses nécessaires rappellent que les animaux, sauvages ou domestiques, conservent l'autonomie du vivant. En cela, ce film sans hommes est un film à la fois poétique et politique : en offrant au public une alternative aux documentaires à succès calibrés sur les océans ou les migrations d'oiseaux, il dénonce indirectement l'univers concentrationnaire des élevages de volaille ou de porcs, il restitue un monde « qui ne se confond pas avec le nôtre ». Le bel affrontement de deux étalons a force de métaphore : la domestication ne viendra pas à bout de la puissance vitale du monde sauvage.

MICHELLE HUMBERT

de Hirokazu  
KORE-EDA

film japonais  
(2 h 05)

avec Bae Doo-na,  
Arata, Jô Odagiri...  
dans les salles

## *Air Doll*

APRÈS la splendeur d'un *Still Walking* inspiré par le grand Ozu, sur la visite malaisée d'un fils marié à ses parents campagnards, le cinéaste japonais Hirokazu Kore-eda signe une œuvre à la fois

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres

plus aérienne et plus tranchante. Aérienne, et pour cause : un morne employé célibataire s'est acheté une poupée gonflable (*air doll*), et à peine le film commence-t-il à détailler le quotidien sordide de leur « relation » que voici la poupée qui s'anime à la fenêtre, comme réveillée par une goutte de pluie, passant de l'état d'objet à celui d'humain dans la continuité d'un plan-séquence.

Qu'une femme-objet se réveille un jour dotée d'un cœur bien plus sensible que son propriétaire mâle relève certes d'une métaphore un peu usée de la condition féminine. Le génial Ernst Lubitsch, en 1919, en avait tiré toute la sève et l'humour dans *La Poupée*. Mais c'est dans le détail du *comment* de ce passage du plastique à la peau que Kore-eda excelle, tout comme son actrice, la Sud-coréenne Bae Doo-na (qui jouait la sœur aînée de l'héroïne de *The Host* de Boon Jong-ho). Son léger accent en japonais ajoute paraît-il à l'étrangeté d'un jeu volontairement distancé, qui dose admirablement la vacuité de l'objet et la candeur presque aussi impersonnelle de la femme flambant neuve.

Libérée de l'étouffant face-à-face avec son propriétaire, la « Lovely girl, Candy » (c'est le nom qu'elle lit sur son emballage d'origine) sort en secret chaque jour pendant que celui-ci est au travail et rentre le soir pour se laisser docilement manipuler. Embauchée dans un vidéoclub, Candy parcourt la ville, fait usage de son cœur nouveau et se confronte au monde, qu'elle croit peuplé de figures semblables à elle, remplies d'air et pourvues d'une valve et de coutures – n'en trouve-t-elle pas la preuve dans le collant à couture d'une femme qu'elle croise ? Et en un sens, elle n'a pas tort, tant la vacuité de son propriétaire, véritable « homme creux » selon l'expression du poète T.S. Eliot, pourrait être partagée par nous tous, parfois si pleins de nous-mêmes. La poupée en vient rapidement à des questionnements métaphysiques, qui l'amènent chez son fabricant, tel Pinocchio chez Geppeto.

Mais se réveiller avec un cœur tout neuf, c'est apprendre la souffrance : l'initiation de la poupée n'ira pas sans craquements ni déchirures, réparables seulement par le souffle d'un garçon aimé dans une belle scène de « transfusion » d'air. Comme son héroïne à l'*anima* changeante, le film lui-même, alourdi par quelques longueurs et par une musique mièvre, est traversé de temps à autres par un souffle poétique rare avant de retomber comme un soufflé, puis d'intéresser à nouveau. Il tient en tout cas jusqu'au bout son point de départ fantastique et brille lorsqu'il délaisse les enseignements de la fable pour s'approcher du grain de la peau, des fêlures de l'âme comme de son enveloppe.

CHARLOTTE GARSON

## Année Bissextile

de Michael ROWE  
film mexicain (1 h 32)  
sortie le 16 juin  
Caméra d'or au Festival de Cannes 2010

Laura (Mónica Del Carmen) a 25 ans. Journaliste, elle est célibataire et habite un petit appartement à Mexico. Après une longue série d'aventures sans lendemain, elle rencontre Arturo (Gustavo Sánchez Parra). La première fois qu'ils font l'amour, Arturo a pour Laura des gestes qui la bouleversent. Commence entre eux une relation passionnelle, où plaisir, douleur et tendresse se mêlent. Au fil des jours qu'elle raye consciencieusement sur son calendrier, le passé secret de Laura refait surface, conduisant les amants à repousser les limites du soutenable. Avec ce premier film, Caméra d'or au Festival de Cannes, Michael Rowe, dramaturge Australien installé au Mexique, fait preuve d'une maturité cinématographique étonnante et d'un sens de l'épure saisissant. Tourné en huis-clos, comme au théâtre, le film est construit par longs plans séquences. Métaphore de l'âme, l'appartement de Laura symbolise à la fois l'enfermement mental de la jeune femme et son extrême isolement au sein d'une société qui ne communique plus qu'à distance et dans laquelle il n'est plus de véritable connexion émotionnelle entre les êtres. Rowe réussit le tour de force de filmer des scènes de sexe explicites et violentes, sans jamais mettre le spectateur dans la position d'un voyeur. Son regard sur Laura est plein de pudeur et de bienveillance. C'est ce qui donne à cette introspection cathartique toute sa force, malgré un dénouement plutôt attendu.

CHARLOTTE RENAUD

## Yo Tambien

de Alvaro PASTOR et Antonio NAHARRO  
film espagnol (1 h 43)  
sortie 21 juillet

Trisomique, Daniel a été élevé dans la conviction qu'il était parfaitement capable d'avoir une vie normale. Son amitié avec Laura, femme bravache dont le comportement aiguise aussi bien les appétits que la réprobation sociale, se transforme bientôt en amour, mais Laura n'entend pas donner une dimension sensuelle à leur relation. *Yo tambien* souffre d'un trop-plein de pistes ouvertes, qui parasitent l'indéniable sympathie dégagée par l'histoire : le cœur du film est l'amour impossible de Laura et de Daniel, les metteurs en scène assumant avec vigueur l'émotion un peu mièvre et les parfums surannés du mélodrame que dégagent des personnages très typés. Mais le contrepoint des amours contrariées de deux handicapés, la description documentaire des différentes actions d'insertion pour trisomiques, l'abondance d'éléments biographiques qui font de Laura un beau personnage mais qui déséquilibrent le film, dont on ne sait plus s'il est le portrait d'une femme ou bien l'histoire d'amours condamnées, semblent faire hésiter *Yo tambien* entre plusieurs projets. Le sujet central est pourtant désigné lors de la séquence superbe où Daniel désespéré se plaint d'une normalité vaine puisqu'elle ne va pas jusqu'à la possibilité d'être aimé : belle leçon de vie que le visage raidi de sa mère affirmant que son chagrin d'amour est bien la preuve que son fils vit pleinement et que sa peine justifie le combat qu'elle lui a fait mener pour qu'il accède à une vie dont joies, douleurs, et émotions font naturellement partie.

ANTOINE BING

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres

## *Bataille du Rail*

René CLÉMENT (1945)  
INA (2 DVD)

La restauration du premier long-métrage de René Clément permet de mieux comprendre un cinéaste inclassable, dont la démarche s'accorde à la complexité d'un art toujours à mi-chemin du réalisme et de l'onirisme. Déjà le titre, par sa belle sèche-resse factuelle (*Bataille du rail*, non *La Bataille du rail*) formule l'humble ambition d'être au plus près d'une réalité (le combat résistant des cheminots durant la guerre) tout en la dramatisant par la rigueur du regard construit posé sur elle. Comme Lang, Clément étudia l'architecture et agit en bâtisseur ; chacun de ses plans dynamiques tend à un équilibre supérieur. Il est épaulé dans son entreprise par l'artisan modèle d'une lumière réfléchie qu'est Henri Alekan (avec qui il avait réalisé le court-métrage *Ceux du rail*, figurant ici parmi les compléments). Comme Bresson, Clément pense que résister, c'est agir dans le secret ; aussi son film est-il une chaîne d'actions brèves, prouvant que la grandeur naît de l'infime. Chaque pas rapproche du but, chaque geste compte. C'est une morale de l'effort que dessine *Bataille du rail*, où le train devient métaphore du cinéma, travail d'une équipe orientée vers l'accomplissement du film. Cette fiction documentaire, de combat (la guerre n'était pas finie) tient toujours par la vigueur d'une réalisation économe en paroles et prodigue en bruits : autant que ses plans, Clément soigne ses sons. Dans le DVD d'accompagnement, on aurait juste aimé revoir, au lieu d'un attendu « Dossier de l'écran » de 1969, l'entretien du cinéaste avec Boutang, en 1982, pour « Le Ciné-club de TFI », émission météorique qui dort dans les archives.

PHILIPPE ROGER

## *La Mort en ce jardin*

Luis BUÑUEL (1956)  
Editions Montparnasse (1 DVD)

On a reproché aux premières coproductions françaises de la période mexicaine de Buñuel le poids des conventions ; c'est là passer à côté du charme profond de ces œuvres plus subtiles qu'il n'y paraît. Les éditions Montparnasse ont eu bien raison d'exhumer *La Mort en ce jardin*, où l'on croise en couleurs Georges Marchal, Simone Signoret, Michel Piccoli et Charles Vanel. Si l'intrigue semble ténue (un vagabond, une prostituée, un prêtre, un mineur et sa fille sourde-muette doivent fuir dans la jungle les exactions d'une dictature d'Amérique latine aux allures franquistes), le cinéaste fait merveille dans le détournement discret des figures imposées du film d'aventures. *La Mort en ce jardin* offre sur un plateau la méthode Buñuel, d'autant plus subversive qu'elle feint de respecter les règles en vigueur – il n'y a de transgression qu'en conscience de la norme. Buñuel conçoit le cinéma comme une place publique où l'on s'en vient écouter les histoires de chacun ; du récit collectif, Buñuel retient les accroc, les faux pas révélateurs ; chaque personnage traîne son sac d'opacités, aussi mystérieuses que fascinantes. D'où ces plans oniriques qui ponctuent le déroulement sage des scènes : une chevelure prise dans les épines d'une broussaille, un serpent écorché mangé par des fourmis. Autant de façons de peindre l'Eden aux couleurs de l'Enfer : extérieure comme intérieure, la Nature déchirée se dévoile théâtre de tous les dangers. Le cinéma tirant sa force de l'acte de montrer, Buñuel pousse au bout cette logique en présentant comme évident ce qui ne l'est guère : il rend visible une part d'invisible.

PHILIPPE ROGER

# Revue des livres

## De Flannery à O'Connor : visages d'une œuvre

Flannery O'CONNOR

*Œuvres complètes.  
Romans, nouvelles,  
essais, correspondance.*

Trad. de l'anglais  
(Etats-Unis) par  
M.-E. Coindreau et  
H. Morisset.

Gallimard, 2009,  
1 232 pages,  
29,90 €.

QUELLE satisfaction de voir réunis dans un seul volume tous les écrits de l'Américaine Flannery O'Connor ! Le lecteur français pourra enfin percevoir la diversité d'un auteur tout aussi incontournable que surprenant. Ecrivain des paradoxes, elle interpelle par son style et ses idées, sa vision catholique dans un pays protestant et son idiosyncrasie littéraire dans une œuvre à la portée spirituelle. Souvent incomprise, elle choque et déstabilise ceux qui la lisent, pour faire entendre les sourds et faire voir les aveugles, selon ses propres images.

Comme William Faulkner, elle vient du Sud des Etats-Unis et son œuvre ne saurait se comprendre sans considérer la mesure et la dimension de l'enracinement dans un terreau culturel précis. A l'instar de l'imaginaire faulknérien, son inspiration est nourrie par un rapport ambivalent à une région qu'elle affectionne mais sur laquelle elle porte un regard critique, voire cruel. Sa visée créatrice dépasse l'observation et la mise en scène d'un « timbre postal de terre ». Flannery O'Connor se propose de représenter la « misère de l'homme sans Dieu » et l'action rédemptrice d'une Incarnation qui s'accomplit aujourd'hui et maintenant dans l'avènement incessant de l'Amour éternel de Dieu pour sa Création. Avec elle, la littérature se fait presque théologie ; elle témoigne du surgissement de la grâce dans la vie humaine, de l'intrusion du divin dans le matériel, de la gratuité du don de Dieu dans tout et tous. Le Sud qu'elle décrit est une des formes qu'a pris le jardin d'Eden après la chute. C'est un monde peuplé de « grotesques », c'est-à-dire de créatures déformées par le péché, la vanité, la suffisance, le manque de compassion, l'orgueil d'un monde déchu où bien et mal s'affrontent. Mais Dieu, comme dans le Paradis originel, cherche l'homme, l'interpelle à travers des événements, voire l'événement ultime qui est la mort. La fiction o'connorienne propose ces rencontres aussi inattendues qu'inéluctables avec la grâce sous la forme d'histoires qui s'apparentent à des paraboles en reposant sur un réseau complexe de métaphores et d'images. Le « grotesque » est à la fois un outil narratif et un protagoniste car, explique-t-elle dans son essai « De quelques aspects du grotesque dans le roman du Sud », « c'est quand le monstre illustre notre déplacement essentiel qu'il atteint à la profondeur dans la littérature » ; or, ajoute-t-elle, « l'écrivain

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres

du Sud est de toutes parts sommé d'étendre son regard au-delà des apparences, au-delà des simples problèmes, jusqu'aux abords de ce royaume que cherchent également les poètes et les prophètes. »

Flannery O'Connor reste peu connue en France, et cet ouvrage a le mérite d'inclure une biographie commentée qui donne accès à plusieurs niveaux de la vie de l'auteur : une description des données factuelles de la vie de l'écrivain et des différentes étapes de la vie de la croyante, mais aussi des citations tirées de l'œuvre et des témoignages de proches. Ce voyage dans l'intimité et le talent créateur d'une véritable artiste est jalonné de photographies ; celle de la couverture offre un regard nouveau sur une femme dont l'image a souvent été altérée par des clichés plus conventionnels. Grâce à ces documents, le lecteur comprend à quel point l'existence même de l'auteur témoigne de la foi que l'œuvre veut chanter en creux, et laisse entrevoir la rédemption que la fiction se propose de dévoiler à sa manière, avec ses propres outils et ses stratégies qui juxtaposent comédie et tragédie, incongru et hyperbole. On s'interroge, toutefois, sur la pertinence d'inclure des citations de certains critiques... surtout quand leurs commentaires vont à l'encontre de ce que l'auteur a cherché à exprimer. La bibliographie surprend quelque peu ; elle inclut en effet plusieurs références à des communications, mais omet la mention de publications importantes (à la fois articles et livres) qu'il aurait été judicieux de souligner afin d'orienter le lecteur désireux d'explorer davantage l'univers o'connorien. Le recueil comprend une belle préface de Guy Goffette dont l'enthousiasme témoigne de la fascination que peut susciter une telle œuvre quand on y adhère. Mais Flannery O'Connor est un écrivain entier qui inspire aussi le rejet et l'incompréhension, voire l'hostilité, à l'instar de la réaction que suscite la Parole qu'elle cherche à faire entendre au-delà de sa propre voix. Ses ouvrages ne peuvent laisser son lecteur indifférent et font sourdre un oui qui est un oui, ou bien un non qui est un non. F. O'Connor a encore quelque chose à nous dire aujourd'hui : elle parle de confiance et d'espérance et invite à formuler en vérité un engagement pour la lumière et l'amour à la suite d'un Christ qui habite l'espace de notre temps.

MARIE LIENARD



## La culture qui gagne

Frédéric MARTEL

*Mainstream*

*Enquête sur cette culture qui plaît à tout le monde*

Flammarion, 2010,  
460 pages, 22,50 €.

1. L'ouvrage est complété  
par le site internet [www.  
fredericmartel.com](http://www.fredericmartel.com)

DES films qui écrasent tout sur leur passage, des *blockbusters* avec leurs scénarios ritualisés et leurs effets spéciaux, des séries télé avec leurs formats calibrés, l'information des *breaking news*, les phrases courtes de Twitter, la connaissance prédigérée accessible en un clic, ces nouveaux standards culturels vont-ils chasser tous les autres, supprimer les singularités, les habitudes locales, les créations sophistiquées, forger le monde sur un modèle unique, bien sûr américain ? Et l'Europe, avec ses débats sur l'art et sur la culture de masse, sur la création menacée par le déluge d'Internet, est-elle condamnée au rôle de spectateur face à l'avènement des pays émergents qui seraient les seuls à résister à l'envahisseur ?

*Mainstream. Enquête sur cette culture qui plaît à tout le monde* donne un coup de pied dans les idées reçues. On y visite les studios américains, on y rencontre les agents qui engagent les scénaristes et distribuent les rôles, on saute d'Hollywood à Shanghai et de Bombay à Caracas, on voyage dans un taxi avec une vedette du cinéma égyptien. Et on pénètre dans les locaux de la chaîne *Al-Jazira* avant d'observer comment les salles de cinéma qu'avait construites la Warner en Chine ont été « volées » par le gouvernement ou comment Rupert Murdoch, le magnat australien de la communication, a échoué à s'implanter là-bas mais en a ramené un trophée, son épouse. Avec ses 1250 interviews dans 30 pays et 150 villes, *Mainstream* donne le tournis.

Frédéric Martel, l'auteur de cette enquête, a la quarantaine et le regard vif. Il est hyper-diplômé, super-actif. Il a passé pas mal de temps dans les anciens pays de l'Est, dans les pays arabes. Il a conseillé quelques personnalités de la gauche gouvernementale, il a été proche de la CFDT et il dirige une émission sur *France Culture*, « Masse critique », où il aborde tous les sujets qui concernent les nouvelles formes de communication. Plusieurs années attaché culturel aux Etats-Unis, il a commencé par observer l'organisation et le financement de la culture américaine (*De la culture en Amérique*, Gallimard, 2006).

Frédéric Martel s'est ensuite intéressé au marché, à ce qu'on appelait autrefois l'industrie culturelle ou la culture de masse avec un air dégoûté. Il considère que la distinction entre l'art et cette culture de masse, entre le *high* et le *low*, a explosé depuis des décennies aux Etats-Unis et qu'elle est en voie d'explosion partout ailleurs. Il s'est demandé pourquoi la culture américaine s'exportait aussi facilement et si elle allait détruire les productions culturelles locales ou régionales dans des aires culturelles aussi puissantes

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres

démographiquement, et désormais économiquement, que les pays d'Asie et d'Amérique du Sud, ou dans des endroits qui paraissent plus déshérités comme l'Afrique.

Le lecteur découvre une Chine dont les entrepreneurs culturels rêvent d'une ouverture qui ne vient pas, l'Inde et son industrie cinématographique puissante enfermée dans l'immense pays-continent, les batailles qui se mènent dans les pays arabes pour rester maître de l'information, mais aussi les luttes fratricides. Un monde incroyablement varié, où le *mainstream* américain est à l'aise et produit des modèles qui contaminent les productions locales même quand elles prétendent s'y opposer en défendant leurs propres valeurs. Et des stratégies apparemment contradictoires qui sont conçues dans un décor uniformisé rempli par les mêmes musiques.

« Je ne crois plus que l'Amérique détruit les cultures nationales, explique pourtant Frédéric Martel. Je ne dis pas qu'elle les encourage naturellement, mais elle les encourage souvent parce qu'elle les produit et les finance. Où que vous alliez la musique, le livre, la télévision sont nationaux et survivent bien. En revanche, l'Amérique détruit tout ce qui n'est pas national pour devenir la seule autre culture. Thomas Jefferson disait : "Chaque homme a deux patries, la sienne et la France". Dans *Mainstream*, je tente de comprendre un état de fait que je résume ainsi de manière ironique : aujourd'hui chaque homme, chaque Européen a deux cultures, la sienne et la culture américaine. »

LAURENT WOLF

# Littérature

Henry BAUCHAU

## *Déluge*

Actes Sud, 2010, 170 pages, 18 €.

*Déluge* est le second roman de Bauchau à être raconté par une voix féminine. Avant, il y a eu *L'enfant bleu* (Actes sud, 2004), histoire de soins et d'amour. Les narratrices de Henri Bauchau sont des intellectuelles qui se donnent corps et âme soit à leur travail, soit à leur passion. Mais elles sont toutes deux emportées par la question de la création artistique et de la maladie. Véronique soignait et écrivait. Florence, ici, est soignée et peint. Elle est une brillante professeur de Sciences-Po Paris, dont la trajectoire socialement parfaite est interrompue par une maladie grave. Lorsque le corps faillit, une ouverture est possible vers une autre dimension de la personne : l'impérieuse nécessité de créer pour être en vie. La rencontre peut alors avoir lieu, avec Florian, le peintre malade mental, agoraphobe, qui brûle ses toiles à peine achevées. Revient un motif cher à Henri Bauchau, déjà décliné dans *Œdipe sur la route* avec Œdipe, Antigone et Clios : un homme âgé, artiste, initiant une jeune femme et un jeune homme, entre lesquels l'amour va naître, à leur profondeur artistique. Le jeune couple déploie sans doute dans le texte les parts féminine et masculine de tout être humain. Autre motif : la transformation de la matière solide en eau. Dans *Œdipe*, c'était la pierre de la falaise qui devait donner vie à la vague, ici, c'est la toile et les couleurs qui font naître le Déluge. Enfin, le

récit de l'errance de Florian à travers le monde est un écho au trajet de douleur de Clios. H. Bauchau érige la vie moderne et quotidienne en mythe, ou nous révèle comment nos vies peuvent atteindre à cette vérité, et si Florence guérit, ce n'est pas que l'art est une thérapie. La guérison n'est que le bénéfice secondaire du choix radical de risquer sa vie dans l'art et le don. Une autre narratrice clôt le texte : Hélé, la psychiatre, mère bienveillante et dévouée, dramaturge de l'histoire, qui sait aimer de loin... « Ainsi, j'ai fait tomber Florian dans le déluge de la peinture, comme j'ai dévalé à mon tour dans le déluge de mon corps. »

Véronique Petetin

Patrick MODIANO

## *L'horizon*

Gallimard, 2010, 172 pages, 16,50 €.

Une mère aux cheveux rouges qui hante vos rêves et guette dans la rue pour vous extorquer de l'argent, accompagnée d'un faux toréro aux airs de prêtre défroqué. Un homme qui vous oblige à fuir pays et domicile. Les fantômes du passé, terrifiants et obsédants, sont bien là chez Patrick Modiano, cet écrivain qui, dans la sensation qu'il confie de toujours écrire le même livre, aurait souhaité être l'auteur d'un seul roman (comme *Le Guépard* de Lampedusa). Les deux protagonistes, Bosmans et Margaret Le Coz (bretonne mais née, pour son malheur, à Berlin) vivent donc privés d'assise, sans aucune famille, aucun recours, poursuivis par l'irrépressible sentiment d'être complices d'une faute, voire d'un crime. Mais il est quelque chose d'étrangement nouveau dans le roman qui ne tient ni à la construction du livre, ni à l'écriture : son entrelace-

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres

ment du présent et du passé, qui constitue cette petite musique tant aimée des lecteurs. La variation est d'un autre ordre, pourtant encore au cœur du temps. Si, en dépit du poids des années d'autrefois, les héros vivent une très belle histoire d'amour dans un présent éternel, ils ont en tête – Bosmans surtout – l'horizon. Un mot insolite chez Modiano et qui court à travers les pages du livre. Un mot dont la sonorité semble poignante et mystérieuse à Bosmans quand, désormais sexagénaire, il part à Berlin en quête de Margaret disparue de sa vie depuis des décennies. Arriverait-il donc chez Modiano que le passé s'ouvre sur l'avenir ? La fin du roman le suggère, ouverte comme la librairie où des retrouvailles pourraient avoir lieu. Une fin que Modiano laisse à ses lecteurs le soin d'imaginer.

Marie Goudot

Frédéric BOYER

### *Techniques de l'amour*

POL, 2010, 80 pages, 10,50 €.

« Il n'y a pas d'amour. Nulle part. Il n'y a que des techniques de l'amour. » Moins qu'une ontologie du sentiment amoureux et bien plus qu'un simple éloge, Frédéric Boyer se prête au difficile exercice du récit poétique à la première personne. Les techniques de l'amour, ce sont autant les modalités de sa révélation à un autre que soi que la manière dont il imprime sa morsure, aussi douce qu'inquiétante, sur celui qui l'éprouve. Quitter la vie normale, plate, pour la vie imaginaire, avec son icône d'amour, c'est à la fois la décision qui nous revient le moins et l'acte le plus courageux jamais accompli. Car s'il est une conviction qui se forme au fil des pages, c'est bien que l'amour est

ce qui nous expose jusqu'au dénuement ultime, où l'autre ne peut plus rien. Une autre manière de dire que « l'amour est inépuisable et [que] nous sommes, je suis, finis ».

Chloé Salvan

Mathieu LARNAUDIE

### *Les Effondrés*

Actes sud, 2010, 178 pages, 18 €.

*Les Effondrés* sont ces hommes qui furent les grands triomphateurs de la lutte engagée entre l'ordre qu'ils représentaient et cet autre, de la fin de l'Histoire, ennemi héréditaire dont la chute avait été la preuve de l'irréfutable vérité de leur dogme, de l'autonomie absolue du monde de l'argent, dogme gardé par le Maestro, oracle du monétarisme, chantre de l'école de Chicago, apologiste de la main invisible, prêtre de l'ordre définitif et naturel, dont le ratio annuelle index prouvait l'appartenance au cercle des élus, et qui, après la banqueroute des plus grandes banques du pays, annonça à un parterre médusé que son idéologie n'était pas la bonne, qu'il s'était trompé, que l'ensemble de l'édifice s'était effondré et que sa foi dans le libre marché avait été anéantie. Le lecteur est embarqué jusqu'à en perdre haleine dans des phrases de plusieurs pages, en un mouvement d'où il ne peut sortir, exposé à une ironie visant à conjurer la crédulité dans laquelle les politiques le tiennent. Ils ont désigné l'escroc du siècle à la vindicte populaire, multiplié les incantations pour que la foi renaisse, affirmé que la crise était le fait de quelques criminels et non d'un défaut consubstantiel au système. Pendant ce temps, un banquier se jette sous un train, un autre s'ouvre les veines, un troisième s'éloigne en boitant dans la montagne... Jusqu'à quand pourront-ils

alimenter artificiellement une structure qui est déjà morte ? Car *Les Effondrés*, c'est nous, mais nous ne le savons pas encore.

Guilhem Causse

Didier DAENINCKX

## *Galadio*

Gallimard, 2010, 140 pages, 15,50 €.

## *Rue des degrés*

Verdier, 2010, 122 pages, 13,50 €.

Dès les premiers mots, l'écriture de Didier Daeninckx entraîne le lecteur au cœur de l'histoire mouvementée des années 1930 en Allemagne. Irmgard Ruden, jeune femme de vingt ans, tombe amoureuse d'un soldat malien chargé de veiller sur l'application du traité de Versailles du côté de Duisbourg. De cette brève rencontre naîtra Galadio, dont le prénom rend hommage au frère aîné de son père. La montée du nazisme poussera Ulrich, un deuxième prénom qui ne parvient pas cependant à le protéger vraiment de la couleur de sa peau, à chercher ses racines, à découvrir cette terre africaine, Sinéré, village perdu le long du fleuve Niger, pour être accueilli dans sa différence. L'histoire vit à nouveau sous nos yeux, histoires de famille aux prises avec les passions humaines, histoires des hommes et des femmes affrontés à la folie, qui tentent de survivre, de s'aimer malgré tout. Avec beaucoup de talent, Didier Daeninckx revisite notre mémoire et interpelle notre humanité. Il reste encore à se laisser saisir par l'atmosphère des huit nouvelles de *Rue des degrés*. Entre passé et présent, les événements rappellent que nous sommes les acteurs d'une histoire qui s'écrit aujourd'hui.

Franck Delorme

Thomas BUERGENTHAL

## *L'enfant de la chance*

Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par M.-P. Bay. Mercure de France, 2010, 235 pages, 23,80 €.

Récit, écrit avec simplicité et pudeur, d'une enfance bouleversée par l'expérience des camps d'Auschwitz et Birkenau. A cinq ans, Thomas se trouve entraîné avec ses parents dans l'Histoire, obligé d'affronter la folie meurtrière des hommes, de découvrir la force insoupçonnée de la vie toujours prête à gagner un chemin de liberté. Lui, l'ange du Revier numéro trois à Sachsenhausen, l'enfant aimé, devenu l'ami, comme si sa présence suscitait la vie autour de lui. Ne fut-il pas porté par les mots de son père, espérant contre toute espérance ? « Ne désespérez pas, tôt ou tard nous gagnerons cette guerre et eux, nous les enterrerons. » L'auteur se souvient de ceux qui ont marqué son chemin, de ceux qui l'ont sauvé en lui permettant d'échapper au pire. Un hymne à la vie, aux retrouvailles, à l'amitié et à la fraternité mais aussi au courage et à la résistance.

Franck Delorme

François THURET

## *J'aurais voulu être éditeur*

Albin Michel, 2010, 232 pages, 18 €.

Le grand éditeur Claude Durand, arrivé au terme d'une prestigieuse carrière au Seuil et chez Fayard, s'est fait plaisir en publiant ce petit livre sous le pseudonyme avoué de François Thuret. Le projet était séduisant. On peut penser qu'au fil des décennies, l'auteur a accumulé une multitude d'observations sur les acteurs et les intrigues du petit monde de l'édition parisienne. Le résul-

tat ne répond pas tout à fait aux attentes du lecteur. Il n'est pas toujours aisé, quand on n'est pas un familier du milieu, de déceler qui se dissimule derrière des portraits souvent féroces de personnages en général antipathiques, qu'ils soient auteurs, patrons de maisons d'édition ou journalistes. On devine cependant que leur importance et leur notoriété sont très inégales. Au surplus, Claude Durand ne s'est pas résolu à choisir entre plusieurs genres. Son livre oscille en permanence entre le roman, la chronique et l'essai. Sur les rapports toujours complexes entre un éditeur et ses auteurs ou sur les réussites et les échecs de l'édition française, il ouvre des pistes et donne des coups de griffe sans aller au bout de ses réflexions. De ce fait, le tableau qu'il dresse reste inachevé. Le livre de fond sur les joies et les peines du métier d'éditeur reste à écrire.

Antoine de Tarlé

James ELLROY

### *Underworld USA*

Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par  
J.-P. Gratias. Editions Rivages, 2010,  
848 pages, 24,50 €.

Avec *Underworld USA*, James Ellroy clôt sa trilogie sur l'histoire américaine des années soixante et soixante-dix, qui porte le même titre générique que ce troisième et dernier opus. De quoi s'agit-il en fait ? De meurtres, de corruptions, de délits de tous ordres exécutés depuis les plus hautes sphères du pouvoir jusqu'aux trottoirs d'Amérique. Cercle après cercle, à travers des mises en scène de « documents » – transcriptions d'écoutes téléphoniques, pages de journaux intimes, interviews, rapports de police... –, des personnages célèbres,

le producteur Howard Hugues, Edgard Hoover, patron du FBI, ou Richard Nixon lui-même, deviennent des noyaux autour desquels gravitent d'autres personnages, engagés parfois malgré eux dans la course de tout un pays vers la perdition. Et c'est ici qu'Ellroy est américain. Seule une nation profondément religieuse peut avoir à ce point l'obsession du mal et de la perversion, dans un mouvement de fascination et de dénonciation souvent dramatisée. Il n'existe rien de comparable en Europe dans le traitement thématique implicite du mal. Car le mal chez Ellroy est métaphysique, c'est-à-dire traditionnel. Il est secret, sans véritable mobile économique ou psychologique. Il n'est pas non plus irrationnel, mais possède deux versants hiérarchisés : l'un exotérique, c'est le masque du tueur en série et du politicien véreux qu'expliquent le psychiatre et le législateur ; l'autre ésotérique, c'est la connaissance inversée à quoi donne accès la destruction d'un corps, d'un savoir ou d'un peuple. Chute, pardon, culpabilité, rédemption : ces figures deviennent des concepts au service du récit policier, pour faire de ce dernier le miroir non seulement d'une civilisation, mais de sa spiritualité.

Jean-Noël Orenge

Jabbour DOUAHY

### *Pluie de juin*

Trad. de l'arabe par H. Ayoub et H. Boisson.  
Actes Sud, 2010, 312 pages, 23 €.

On n'entre pas dans ce roman sans un malaise persistant, et on n'en sort pas totalement indemne. Savamment construit autour d'un centre vide (le massacre de Borj al-Hawa, au Liban, en juin 1957), *Pluie de juin* met en scène l'indicible de la violence aveugle, répété à l'envi par la polyphonie des voix : les

chapitres adoptent successivement le point de vue d'Elya, dont le père a été tué à Borj al-Hawa et qui revient au village après vingt ans d'absence à la recherche de son identité, celui de sa mère Kemleh, qui a quasiment perdu la vue (à quoi lui serviraient encore ses yeux, si ce n'est pour voir la méchanceté de ses voisins et, au loin, le village maudit de Borj al-Hawa ?), et celui d'hommes et de femmes qui ont vécu le drame, puis la spirale de la vengeance dans un cycle infernal de vendetta qui oppose les deux familles du village, les Rami et les Samaani – une « guerre de Dahis et al-Ghabra » dont à aucun moment on ne connaît les causes, une guerre fratricide, chacun étant le Caïn de l'autre. Le désarroi qui saisit le lecteur, sans cesse obligé de passer d'un regard à l'autre, d'une époque à l'autre, d'une haine à l'autre, est finalement à l'image du profond désarroi d'Elya, qui aura entendu plus de sept versions différentes des faits et doutera à jamais de l'identité de son père, et du désarroi d'un pays tout entier face à la toute-puissance d'une virilité affamée qui crie vengeance. Malgré quelques longueurs et un dénouement qui laisse sur sa faim, *Pluie de juin* est un roman puissant dont on ne saurait manquer de recommander la lecture.

Elsa Kammerer

Sandro VERONESI

### *Terrain vague*

Trad. de l'italien par D. Vittoz. Grasset, 2010, 232 pages, 17 €.

Il est sans doute difficile de ne pas se souvenir ici du précédent roman de S. Veronesi, *Chaos calme*, qui, il y a deux ans, a marqué la saison romanesque. A première vue, rien de plus différent que ces deux romans dont

celui-ci présente à peine la moitié du volume du précédent. En scénario, les destins parallèles d'une institution religieuse, un orphelinat aux pratiques et au personnel – religieux – douteux, et les milieux glauques de l'illégalité la plus immédiate, ce « terrain vague » où finissent les orphelins fugueurs. Ainsi, tout paraît d'abord distancier ces deux récits dont le second ne lâche pas davantage son lecteur. Dans celui-ci, entre le pieux bazar, électrique et marial, d'un vieux missionnaire en mal d'apostolat, et les bas-fonds où les gamins se retrouvent sans la moindre espérance, c'est un monde qui n'est pas sans rappeler les plus fortes images du néo-réalisme italien ou du surréalisme pasolinien. Le résultat : un roman attachant, depuis longtemps cherché par son auteur, et qui en confirme la maîtrise. Mais surtout, et en écho de *Chaos calme*, l'enfance qui, en fin de compte, porte la vérité, cette vérité dont les adultes ont peur, à moins que leurs ambitions, leurs désirs pervers ou crapuleux, et surtout leurs illusions ne la leur fassent à chaque instant dénier. Une autre façon de dire cet esprit d'enfance, mais cette fois jusque dans l'échec et le désespoir.

Pierre Gibert

Elisabetta RASY

### *L'obscur ennemie*

Trad. de l'italien par N. Bauer. Seuil, 2010, 130 pages, 17 €.

Le titre original du roman, *L'estranea* (*L'étrangère*), a quelque chose de plus abrupt et de plus ambigu que sa traduction française, inspirée par un poème de Baudelaire dont quelques vers figurent en exergue au récit. Car on ne peut dire si l'étrangère



en question est Madame B., mère de la narratrice que la maladie semble peu à peu rendre absente à ses proches et au monde qui l'entoure, ou la maladie elle-même, dont l'intrusion dans le corps et la vie de Madame B. projette la narratrice dans un « pays inconnu » et la confronte à l'expérience déconcertante de l'incompréhension d'une langue étrangère (celle des médecins), de la désorientation (Vers qui se tourner ? A qui s'adresser lorsque la principale intéressée résiste à toute décision qui s'oppose à sa volonté encore tenace ?), de la transformation des liens avec celle qui jusqu'alors lui était si familière. Le récit se déroule au rythme des hospitalisations de plus en plus fréquentes, mais laisse aussi place à l'évocation de certains souvenirs que la narratrice conserve de sa mère. Cette évocation obéit moins à la nostalgie qu'à une double nécessité : accepter la brutale discontinuité entre l'avant de la maladie et le maintenant, celle que fut Madame B. et celle qu'elle est devenue ; tisser ou déceler une trame entre ces deux « pans » de vie apparemment disjoints, par souci de fidélité à des liens qui demeurent, malgré les assauts que leur inflige « l'obscur ennemie ». La sobriété de l'écriture et la retenue du propos confèrent à ce récit une émouvante délicatesse.

Kim-Loan Mayen

Robert WALSER

### *Petite prose*

Trad. de l'allemand par M. Graf. Zoé, 2010, 212 pages, 18 €.

### *Au bureau*

*Poèmes de 1909.* Trad. de l'allemand par M. Graf. Ed. Bilingue. Zoé, 2010, 132 pages, 16 €.

Poétiquement pour l'un (qui date de 1909) ou prosaïquement pour l'autre (1917), ces deux volumes donnent à entendre le ton inimitable du jeune et déjà reconnu Robert Walser (1878–1956). Assoiffé d'espaces où respirer et en proie à une « tristesse infinie » qui sourd à chaque pas, R. Walser n'aura jamais aspiré qu'à la liberté, « la seule terre sur laquelle le poète peut créer. » Poésie du quotidien et de ce qui dans le tout-venant des jours sourd comme grâce ou menace, l'écriture (tout comme la lecture) est attention distancée à une réalité dont nous pressentons qu'elle n'est pas plus faite pour les « bouffons » que pour les « sérieux ». Le vécu, le lu, l'imaginé, le rêvé forment la trame de ces textes où l'écrivain interpelle les personnages qu'il vient de faire paraître comme s'ils étaient des interlocuteurs aussi réels que lui-même ou le lecteur supposé. Comme le souligne Peter Utz dans sa postface à *Petite prose* : « les voix des personnages et celle du narrateur se confondent, et c'est jusqu'aux langues qui se mélangent. » D'où ces impressions uniques de grâce et de gravité, de présence familière et de distance étrangère que laissent ces textes. Nous sommes là, à la fois présents et absents, heureux et tristes, sans raisons assignables. Lire et errer se confondent entre plaisir et douleur – dans la joie d'être et l'angoisse d'avoir été. « Quel serait mon bonheur si quelque part, / je trouvais silence et repos ; / le contentement, comme un vêtement chaud, / me donnerait quiétude intérieure. » R. Walser donne bonheur et regret, tristesse infinie et espoirs à jamais perdus, entre dire et écrire, lire et vivre. « Comme un vêtement chaud. »

Francis Wybrands



Joris-Karl HUYSMANS

## *Ecrits sur la littérature*

Hermann, 2010, 298 pages, 32,50 €.

Patrice Locmant, auteur de *J.-K. Huysmans, le forçat de la vie* (Bartillat, 2007) et éditeur de ses *Ecrits sur l'art* (Bartillat, 2006), présente et commente ici les écrits de Huysmans sur la littérature. Plutôt que de critiques, il s'agit bien d'écrits, puisque certains sont tirés de ses romans, et d'abord d'*A rebours* (1884), où l'on découvre les goûts littéraires de l'écrivain à travers ceux de son célèbre héros, des Esseintes. Cela vaut un éreintement des classiques de la littérature latine et de la littérature catholique (Barbey d'Aureville excepté), mais l'éloge des maîtres du roman réaliste, Balzac, Flaubert, Zola, Goncourt, et de la fine fleur des poètes symbolistes et parnassiens, Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, avec un goût pour des auteurs plus insolites comme Poe ou L'Isle-Adam. Si l'on veut juger Huysmans comme critique littéraire, on ne peut l'exempter de cette faiblesse qu'il avoue, que chacun va de préférence aux œuvres qui correspondent à son propre tempérament et finit par reléguer toutes les autres. Et c'est vrai que la courbe de ses jugements littéraires varie au gré de sa propre évolution, d'abord écrivain naturaliste (proche de Zola, qu'il défend le premier), mais sensible aux aspirations spiritualistes et symbolistes, évoluant, surtout après sa conversion, vers ce qu'il appelle un naturalisme spirituel, cette troisième voie susceptible d'atteindre les en-deçà et les après. C'est la limite des écrivains et tant mieux, de ne pas être les meilleurs juges d'autres écrivains, à cause de leurs préjugés ou solidarités littéraires (quelle perte de talent quand Huysmans

s'échine à vanter les parutions de ses amis, du Seigneur, Roux ou Hannon). Il reste que la lecture de ces *Ecrits sur la littérature* est un bonheur de style (et de drôlerie), la chose en fin de compte qui comptait le plus pour Huysmans.

Dominique Cupillard

## Art

Michael TAYLOR

### *Les Mensonges de Vermeer*

*L'artiste, le collectionneur et la jeune fille en muse Cléo*. Trad. de l'anglais (Royaume-Uni) par R. Crevier. Biro éditeur, 176 pages, 24,50 €.

Le 16 mai 1696, une vente aux enchères organisée dans un hospice d'Amsterdam disperse plusieurs collections où figurent quelques tableaux qui sont aujourd'hui célèbres. Parmi eux, vingt-et-un Vermeer (sur la quarantaine qui sont parvenus jusqu'à nous). Ils ont été la propriété d'un certain Jacob Dissius qui les avait reçus en héritage grâce à son mariage avec la fille d'une riche famille de Delft, les Van Ruijven. Ces derniers ont été les principaux clients de Johannes (Jan) Vermeer (1632-1675). En partant de la collection Van Ruijven, Michael Taylor visite un étrange mystère de l'art. Son récit commence par l'explosion d'une poudrière qui détruit une partie de la ville de Delft et tua des centaines d'habitants en 1654. Et par un tableau dont la sérénité nous apparaît stupéfiante, *La Vue de Delft* peinte par Vermeer en 1660-1661, à un moment où les dégâts de l'explosion n'ont pas tous été réparés. Or *La Vue de Delft*, qui figure les bâtiments avec une précision poin-

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres

tilleuse, est conçue sous un angle qui dissimule toute trace de destruction. Vermeer a surtout peint des scènes d'intérieur d'où se dégage une immense sérénité, une temporalité lente que rien ne pourrait perturber. Or, explique Michael Taylor, au cours du <sup>xvii</sup>e siècle, le pays n'aura presque jamais cessé d'être en guerre et d'être plongé dans la souffrance. Pendant ce temps, les peintres hollandais entretiennent le « mensonge – selon lequel la République était une nation paisible dont les habitants cultivaient les valeurs familiales non sans un brin de matérialisme ». Que demander aux artistes ? Le portrait du monde terrible ? Faut-il du sang sur la toile pour qu'il y ait réalité ? En écrivant sur Vermeer, Michael Taylor suit la voie du retrait qui traverse l'histoire de l'art.

Laurent Wolf

Laurent BOLARD

## **Caravage**

*Michelangelo Merisi dit Le Caravage,*  
1571-1610. Fayard, 2010, 282 pages, 22 €.

Publié au moment où est organisée à Rome une grande rétrospective célébrant le 400<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Caravage, cet ouvrage se veut être une « vie, comme on disait à l'époque, de l'artiste ». S'il reste des zones mystérieuses, Laurent Bolard nous livre dans cette description minutieuse des étapes de la carrière de Caravage les dernières avancées de la recherche étayées de nombreuses notes. Après la formation du peintre à Milan, Rome ouvre à Caravage la voie du succès où il bénéficie de la protection décisive du cardinal Del Monte. Le talent du peintre dans l'imitation de la nature – qu'il surpasse même selon certains – et dans l'expression des sentiments, séduit de nom-

breux commanditaires. Dans la ville éternelle, marquée au tournant du <sup>xvii</sup>e siècle par les violentes luttes d'influences entre factions pro-hispanique et pro-française, où l'on côtoie les bas-fonds de la société, tout comme les pré-lats collectionneurs à la morale parfois contestable, les vicissitudes de la vie du peintre apparaissent à la lumière du contexte historique contemporain. En 1606, après avoir commis un meurtre, l'artiste est contraint de fuir vers le Sud de l'Italie. Dans ses lieux d'exil, qui suivent la géographie de ses soutiens de Naples à la Sicile, le succès de Caravage ne se dément pas. Néanmoins, la vie du peintre réside d'abord dans ses œuvres et l'on suit avec délectation la finesse des analyses de Laurent Bolard, qui introduit le lecteur dans le travail de Caravage sur les compositions, dans sa palette chromatique et surtout son traitement de la lumière.

Marie Lionnet

Jean-Pierre COMETTI

## **La force d'un malentendu**

*Essais sur l'art et la philosophie de l'art.*  
Questions théoriques, 2009, 272 pages, 17 €.

Par ses travaux sur Musil et Wittgenstein, la philosophie analytique et le pragmatisme américain, Jean-Pierre Cometti occupe une place importante dans la philosophie de l'art aujourd'hui, une place singulière aussi. Ce livre en témoigne, qui articule ces différents apports, non sans une perspective critique, dans une réflexion originale sur la crise « présumée » de l'art contemporain et sur certaines postures ruineuses de la philosophie. L'auteur traque ce malentendu persistant qui, dans le sillage kantien, accorde à l'art un statut d'exception et fétichise des propriétés et des objets qu'on goûterait

de manière désintéressée. Il montre ses nombreuses ramifications ; dans un parallèle assez ironique entre l'art et l'argent, il souligne aussi sa puissance d'illusion sociale et culturelle. La dénonciation, parfois rude, se veut thérapeutique. Montrant l'inanité d'un certain nombre d'attitudes, stigmatisant les « mirages de l'ontologie » ou le repli sur un hédonisme subjectif, renvoyant dos à dos l'essentialisme et l'historicisme (qui peuvent se trouver liés, chez Danto par exemple), J.-P. Cometti prend à l'inverse appui sur Wittgenstein, Goodman et le pragmatisme pour penser un art sans propriétés intrinsèques, « sans qualités » ; il le réinscrit dans des usages et des croyances, mais encore dans des « modes d'emploi », l'œuvre étant solidaire de ses *modus operandi*. Selon lui, une telle esthétique (« sans ontologie » ou à ontologie « modeste » solidaire d'une anthropologie) évite à la fois de réifier l'art et de privatiser l'expérience qu'on en a ; volontairement minimale, elle permet aussi d'émanciper la critique de la philosophie et de lui redonner priorité.

Marianne Massin

H. LEMONEDES, B. THOMSON & A. JUSZCZAK

### *Paul Gauguin*

*Vers la modernité*. Actes Sud, 2010, 245 pages, 49,95 €.

Lors de l'exposition universelle de Paris, en 1889, Paul Gauguin ne fut pas jugé digne de présenter ses œuvres. Avec huit artistes dont Emile Bernard et Emile Schuffenecker, il dévoila ses œuvres dans le Café des arts de M<sup>r</sup> Volpini, installé sur le site même de l'exposition. Le public de l'époque, « rebelle aux choses qui ne sont pas faites dans un ordre parfait », découvrit onze zincographies sur papier jaune,

plus connues aujourd'hui sous le nom « Suite Volpini ». Cette œuvre de P. Gauguin, « artiste à la pointe de l'avant garde », préfigure sa manière de peindre, offrant la synthèse des thèmes les plus fondamentaux. On note l'importance du jaune, sa fascination pour les formes exotiques ou la schématisation des paysages. Cet ouvrage nous fait découvrir tout une époque aux prises avec la nouveauté d'un style abandonnant la représentation illustrative mais aussi les aspects plus techniques de la zincographie, du papier et des couleurs. Un voyage entre couleurs et formes pour admirer les œuvres de Paul Gauguin et des membres de l'avant-garde.

Bruno Chabert

## Sciences

Daniel BECQUEMONT

### *Charles Darwin 1837-1839*

*Aux sources d'une découverte*. Kimé, 2009, 308 pages, 28 €.

Cet ouvrage explore les premières années de travail de Darwin au retour de son voyage sur le Beagle (1831-1836). Le questionnement de Darwin sur la transmutation des espèces, leur distribution géographique ou son intérêt pour la transmission des habitudes et des instincts parmi les animaux d'élevage est bien mis en perspective à la fois dans le contexte de la famille Darwin et de sa future belle-famille Wedgwood, ainsi que dans celui de la Grande-Bretagne des années 1830. Le lecteur cherchant à en savoir plus sur la formulation des premières hypothèses qui conduiront à la

sélection naturelle ou sur le rapport de Darwin aux idées de Lamarck et de Malthus, ou encore sur les convictions de Darwin sur la place de l'homme dans la nature et sur la religion chrétienne à cette époque, trouveront de nombreux éclairages intéressants et bien informés des études darwiniennes récentes. On peut regretter des faiblesses (erreurs sur des personnes mentionnées, jugements très lacunaires) en ce qui concerne la présentation des idées de Darwin sur l'éthique. Cela n'efface toutefois pas l'intérêt de cette belle introduction, unique en français, aux premiers carnets de notes de Darwin et à la mise en place de ses intuitions scientifiques majeures.

Eric Charmetant

Jean-Pierre VERDET

### *Aux origines du monde*

Seuil, 2010, 233 pages, 19 €.

Thomas LEPELTIER

### *Univers parallèles*

Seuil, 2010, 274 pages, 20 €.

Ces deux ouvrages présentent une histoire de nos conceptions du monde et de l'univers. Jean-Pierre Verdet (astronome de formation) s'intéresse au système solaire, et Thomas Lepeltier (historien et philosophe des sciences) à la question des univers multiples. Le travail de Jean-Pierre Verdet est intéressant à plus d'un titre. D'abord, il montre que Descartes est sans doute le premier scientifique à défendre une approche totalement mécaniste de la formation du monde, alors que Newton, devant la difficulté, en appellera à des causes finales. Ensuite, il explique comment deux

modèles tendent à s'opposer au fil de l'histoire : le modèle évolutionniste, qui envisage la formation du soleil et des planètes comme l'évolution d'une nébuleuse primitive, c'est-à-dire d'un nuage de matière animé d'une rotation et soumis aux lois de la physique (notamment la loi de Newton) ; le modèle catastrophiste, qui fait intervenir de la matière extra-nébulaire (comme des météorites, des astres errants...). Enfin, il conclut que, si certaines données empiriques permettent de trancher en faveur d'un modèle évolutionniste, inspiré par Laplace, notre théorie actuelle de la formation du système solaire est encore peu satisfaisante : le mécanisme fondamental n'est pas compris. Le livre de Thomas Lepeltier aborde une question plus spéculative, celle de l'existence d'univers multiples. D'un côté, cette question rejoint le livre de J-P. Verdet, car elle porte sur la formation du monde au sens large, c'est-à-dire de l'univers. Ainsi, T. Lepeltier nous apprend que la théorie du Big Bang semble conduire à l'hypothèse que notre univers pourrait être composé de multiples régions, soit de multiples univers. D'un autre côté, l'auteur montre que l'idée d'univers multiples a d'autres origines : selon Everett et De Witt, elle vise à apporter une solution à l'indétermination quantique, en supposant que toutes les probabilités sont réalisées. Selon Smolin, elle permet d'éviter le recours au principe anthropique en cosmologie. Selon la théorie des cordes, elle correspond à l'idée de dimensions cachées. Au final, malgré l'intérêt du livre, le lecteur est frappé par le manque d'unité de ces théories d'univers multiples.

Joël Dolbeault

Philip KITCHER

## *Science, vérité et démocratie*

PUF, 2010, 317 pages, 30 €.

Dans *Science, vérité et démocratie*, Philip Kitcher, philosophe des sciences et professeur de philosophie à l'Université Columbia (New York), s'interroge sur le rôle des sciences dans les sociétés démocratiques. Il remet en cause la possibilité de l'existence d'une science « pure », dissociée de la technologie et dénuée de liens avec des valeurs morales ou des projets politiques. Selon lui, aucune activité scientifique n'est moralement ou politiquement neutre, cependant cette absence de neutralité n'implique pas à ses yeux que les sciences ne « délivrent [pas] parfois la vérité, même à propos d'entités et de propriétés qui échappent à nos sens ». Révoquant ainsi l'idée que la vérité serait seulement soumise à des enjeux politiques et moraux, l'auteur présente dans cet ouvrage un compromis très intéressant entre les perspectives épistémologiques réaliste et constructiviste. Il y nomme ce compromis la « science bien ordonnée ». Cette science bien ordonnée désigne un état de la science dans lequel « la vérité conserve sa place », mais « s'inscrit dans un cadre démocratique », dans lequel la recherche scientifique fait l'objet d'une délibération éclairée entre les agents concernés. Dans ce cadre que doit selon lui viser toute société démocratique, la science – et la vérité – n'est ni considérée comme étant seulement un instrument de pouvoir, ni comme étant exempte de tout enjeu politique. Inspiré par la démocratie délibérative, P. Kitcher expose ses modalités potentielles dans le domaine des politiques scientifiques.

Etienne Aucouturier

# Histoire

Polymnia ATHANASSIADI

## *Vers la pensée unique*

*La montée de l'intolérance dans l'Antiquité tardive*. Les Belles Lettres, 2010, 179 pages, 25 €.

Ce petit livre rassemble les textes de quatre conférences que cette spécialiste grecque d'histoire antique a prononcées au Collège de France en 2006. Se proposant de parcourir l'histoire de l'Empire romain de Dèce à Théodose en observant, dans l'histoire politico-religieuse, mais aussi dans l'histoire des mentalités, la montée progressive d'une monodoxie (qui correspond à notre « pensée unique »), Polymnia Athanassiadi développe des thèses assez originales, offrant une lecture inédite de faits connus de tous (de nombreux ouvrages sont parus, récemment, sur l'Empire chrétien, sur Constantin, sur Théodose...). Mais sans doute faut-il y lire des hypothèses sujettes à discussion : peut-on, en effet, faire de Dèce le persécuteur, le prédécesseur, voire le modèle de Constantin, le premier empereur chrétien, dans la recherche d'une pensée ne souffrant aucune opposition, aucune réserve ? Toujours est-il que ces études fournissent à tout lecteur, selon une progression nette et dans un style oral – trop oral ? –, les matériaux d'une réflexion à la fois sur l'époque des persécutions, puis de l'érection du christianisme en religion d'Etat, et sur un « système », valable également pour l'histoire contemporaine, qui peut mettre en danger, au nom d'un amalgame entre unicité de

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres

la pensée et unité de l'Etat, certaines libertés.

Jérémy Delmulle

Guillaume DE THIEULLOY

### *Le pape et le roi*

*Anagni, 7 septembre 1303.* Gallimard, 2010, 270 pages, 21 €.

Une fois n'est pas coutume, la prestigieuse collection « Les journées qui ont fait la France » n'a pas fait appel à un historien patenté, mais au jeune essayiste G. de Thieulloy pour présenter un nouvel épisode emblématique du « roman national ». Il faut dire que les précédents livres que l'auteur a consacrés à Jacques Maritain et à Charles Journet l'avaient préparé à sonder les profondeurs théologico-politiques de ce qui est resté dans toutes les mémoires comme le point d'orgue de la lutte sans merci entre le vieux pape Boniface VIII et l'ambitieux roi de France Philippe le Bel : l'attentat d'Anagni. L'événement comme tel est (peut-être trop) rapidement traité. L'essentiel de l'ouvrage consiste, en remontant aux origines du conflit et en suivant ses multiples rebondissements, à élucider les motivations des protagonistes et de leurs comparses ; l'écheveau complexe des jeux d'intérêts, des susceptibilités nationales et des prétentions idéologiques y est démêlé avec pédagogie. Ici ou là, de menues erreurs factuelles ou des raccourcis discutables pourront certes indisposer le spécialiste, qui regrettera également la faible place accordée aux chroniques du temps. Il n'empêche que l'ensemble, nourri aux meilleurs travaux récents (A. Paravicini Bagliani, J. Coste, J. Krynen), est de bonne facture et constitue un point de départ bienvenu

pour quiconque s'intéresse à la genèse des Eglises nationales, et singulièrement de l'Eglise « gallicane », sur les décombres de la théocratie médiévale.

Olivier Marin

Jean-Louis CRÉMIEUX-BRILHAC

### *Georges Boris*

*Trente ans d'influence, Blum, de Gaulle, Mendès France.* Gallimard, 2010, 460 pages, 25 €.

Résistant devenu historien, Jean-Louis Crémieux-Brilhac a un point de vue d'acteur sur l'histoire du <sup>xx</sup>e siècle. Il choisit de la raconter à travers la biographie d'un homme de l'ombre, peu connu du grand public bien que présent aux moments clés de l'histoire de France entre les années 30 et les années 50. Georges Boris, économiste et journaliste, introducteur de Keynes et l'un des rares défenseurs de Roosevelt et du New Deal dans la France anti-américaine des années 30, se retrouve en 1938 conseiller du second gouvernement Blum avec le jeune député Mendès-France ; leur projet commun de réforme économique visant le soutien à l'investissement militaire précipite la chute de Blum. Il prépare en revanche son rapprochement idéologique avec une autre figure montante de l'avant-guerre, le colonel de Gaulle, auteur de retentissantes thèses sur la modernisation de l'armée française. La guerre conduit de fait Boris à Londres, où il devient l'un des partisans de gauche les plus fidèles au chef de la France libre. L'un des intérêts de ce livre est de montrer, non pas quelques images d'Epinal de plus sur la France libre, mais la vie et les querelles politiques de la communauté française de Londres pendant la



guerre, dont Boris a été l'un des plus éminents représentants. Sans jamais renier de Gaulle, il poursuit après la guerre son action d'influence politique auprès de Mendès-France, qui voyait en lui un conseiller et un intime – nous y voyons aujourd'hui un personnage qu'il convenait de sortir de l'ombre.

Sylvain Dufeu

Raphaëlle BRANCHE

### *L'Embuscade de Palestro*

*Algérie 1956.* Armand Colin, 2010, 255 pages, 19 €.

L'embuscade eut lieu à Palestro le 18 mai 1956. Le moment, le lieu (à proximité d'Alger), la gravité (20 jeunes militaires abattus), firent que cet événement, qui ne fut pas le seul, eut, plus que les autres, une grande portée. C'est ce que démontre le livre : analysant les faits avec rigueur, dans leur objectivité et dans le cadre géographique, il nous montre que cette embuscade particulière est révélatrice de la situation des forces en présence – le FLN qui se structure, et l'armée de rappelés qui est étrangère au pays. Elle est révélatrice aussi des liens qui s'établissent entre la population civile et le FLN. En analysant cet événement sous tous ses aspects, en rappelant (avec une très sérieuse documentation) l'exploitation qui en fut faite, dans les médias, dans l'armée et dans les milieux politiques, ce livre nous donne un éclairage sur ce que fut la colonisation et situe cet épisode dans la continuité d'une histoire qui a connu déjà d'autres violences.

Bernard Lapize de Salée

## Philosophie

Maryvonne DAVID-JOUGNEAU

### *Socrate dissident*

Actes Sud, 2010, 190 pages, 18 €.

Les Athéniens n'ont-ils pas eu leurs raisons pour juger Socrate plus subversif que les Sophistes ? Ne mettait-il pas à mal ce qui allait de soi dans la cité, les *nomoi* ? En ce sens il initierait une figure de l'individu comme acteur social, aux confins de l'éthique et du politique, que le xx<sup>e</sup> siècle a nommé « dissidence ». Pour le montrer, l'auteur relit les textes de Xénophon, Aristophane et Platon. Socrate prend des positions incongrues sur le travail, l'obéissance aux pères, nous relate Xénophon, il exige la reprise par la pensée critique des valeurs sociales, montre qu'on ne sait qu'en réalisant et qu'on ne lutte contre l'injustice qu'en sachant penser. Socrate « extraordinaire et dangereux » qui suscite les attitudes contradictoires d'attachement ou de rejet en invitant à se quitter pour s'interroger sur l'homme : ce que nous montre Platon. De quoi inquiéter Anytos qu'Aristophane met lui-aussi en scène dans *Les nuées* : les lois seront-elles dédaignées ? Socrate provocateur et subversif à son procès (*Apologie de Socrate*) lorsqu'il réclame, au lieu de la peine demandée, d'être nourri au pyranée, et qu'il transforme le tribunal en tribune en s'adressant à toutes les consciences. Acte où se crée la philosophie et sa requête d'universalité, distincte désormais du discours des Sophistes. Socrate, enfin, respectueux des lois. Cette initiation philosophique

Exposition

Théâtre

Médias

Cinéma

Livres

a le charme d'une limpide sagesse et procure un vrai plaisir.

Chantal Amiot

Anne SAUVAGNARGUES

## *Deleuze*

*L'empirisme transcendantal*. PUF, 2010,  
440 pages, 29 €.

« Cet ouvrage est né d'une surprise. Que peut bien désigner la formule de l'« empirisme transcendantal » dont Gilles Deleuze se sert » quand il écrit *Différence et répétition* et qu'il reprend dans un fragment énigmatique, publié en 1995 ? C'est la résolution de cette perplexité qui mobilise A. Sauvagnargues. Gilles Deleuze est un lecteur dont l'acuité transforme ce qu'il lit en création ; aussi l'ouvrage reprend-il l'élaboration de sa philosophie beaucoup moins en en écrivant l'histoire qu'en explorant chacune de ses rencontres décisives. Le livre est admirable de précision et de maîtrise : la série des rencontres (Kant, Hume, Proust, Nietzsche, Spinoza, Bergson, Simondon, Foucault, entre autres) n'est, en effet, pas traitée auteur par auteur mais l'analyse accompagne, à partir de son entrée en scène, chacun tout au long de l'avancée de la pensée. D'ailleurs Deleuze ne s'est-il jamais intéressé à autre chose qu'à cette question : comment la pensée avance-t-elle ? L'une des réconfortantes surprises que réserve l'ouvrage est la place tenue par Gilbert Simondon. Cet auteur immense, si méconnu de son vivant, reçoit ici une belle réhabilitation. Le lecteur doit cependant être prévenu qu'il s'agit d'un livre d'une lecture difficile. Il demande à être lu avec une extrême attention ; mais l'effort consenti est largement récompensé par des ouvertures fulgurantes sur la philosophie de Gilles Deleuze, certes, mais

aussi sur l'activité philosophique dans ses rapports avec ce qui n'est pas elle et dont elle ne peut se passer : la littérature, la science, la politique.

Alain Cugno

Anne FAGOT-LARGEAULT

## *Médecine et philosophie*

PUF, 2010, 288 pages, 28 €.

Qu'est-ce que la recherche de la sagesse dans l'exercice de la médecine, art et science ? Cet ouvrage rassemble des articles d'Anne Fagot-Largeault, médecin psychiatre et philosophe, professeur au Collège de France. Rédigés entre 1978 et 2000, ils témoignent d'interrogations au carrefour de l'épistémologie et de la morale, nous donnant à voir la patiente et rigoureuse élaboration d'une sagesse pratique dans la méthode de recherche (analyse médicale de la causalité et du calcul des chances) comme dans les questions éthiques (statut de l'embryon). En s'interrogeant sur le rôle du philosophe dans les délibérations en bioéthique, l'auteur insiste sur la dimension procédurale et la « tâche d'élucidation des arrière-plans » des interlocuteurs en présence. En effet, comment s'entendre sur le « bien » visé, dans un contexte culturel où l'on admet la pluralité des opinions ? En menant très loin la confrontation entre la voie utilitariste et la voie déontologique dans une passionnante « enquête sur la notion de qualité de la vie », elle montre la nécessité de s'accorder sur l'exigence de communication – sagesse pratique qui consisterait « non à chercher le consensus, mais à n'avoir pas peur de comprendre la validité de la position adverse ». La sagesse est ainsi force de prudence, mais aussi de conviction et de proposition ; appel non seulement au



bon raisonnement, mais encore au bon jugement. Une juste place est aussi donnée à la part affective : la compassion (« douleur morale »), et sans doute aussi l'indignation, en quoi s'enracine la pratique médicale comme « rébellion » contre le mal.

Agata Zielinski

Mark LILLA

### *Le Dieu mort-né*

*La religion, la politique et l'Occident moderne.*

Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par

J.-P. Ricard. Seuil, 2010, 340 pages, 22 €.

L'Occident, marqué par la Révélation biblique, a fait le choix de ce que l'auteur appelle « la Grande Séparation », particulièrement pensée et promue par Thomas Hobbes. Ce choix est fragile et risqué, parce que la théologie politique a été de tous temps et dans tous les peuples « la forme fondamentale de la pensée politique » et qu'elle peut être encore notre tentation. Car la politique ne doit pas se méprendre sur la puissance du sentiment religieux et ne pas négliger les passions qu'un tel sentiment peut engendrer. Elle doit admettre « qu'il est plus sage de se méfier des forces que peut libérer la promesse messianique contenue dans la Bible que d'essayer de les exploiter pour le bien public ». L'illusion des désenchantements du monde ou des thèses sur la mort de Dieu risque de cacher de tels dangers, tout autant que l'option libérale qui a dominé au XIX<sup>e</sup> siècle comme autre voie d'effacement du religieux au profit d'une religion réduite à la morale ou au sentiment intérieur ; or ce libéralisme n'a pu engendrer qu'un « Dieu mort-né » et il a été balayé par les grands messianismes séculiers du XX<sup>e</sup> siècle. Ce livre

qui avance par affirmations massives et pas toujours justifiées étonne. Le meilleur s'en trouve sans doute dans les pages consacrées à Karl Barth d'un côté, à Franz Rosenzweig ou à Ernst Bloch, donc à certaines formes de messianismes inspirés par le judaïsme, de l'autre. Mais on s'étonne qu'on puisse parler des relations difficiles entre religion (christianisme protestant essentiellement) et politique sans s'arrêter à la pensée décisive de Luther, ou ne retenir de Rousseau que *La Profession de foi du Vicaire savoyard*, en négligeant le thème de la religion civile du *Contrat Social*. Etonnement redoublé par l'usage non réfléchi de l'expression « théologie politique », prise comme allant de soi, alors qu'elle a suscité de retentissants débats dans un passé proche et qu'on se demande même si l'acception qui en est faite n'est pas très largement imaginaire.

Paul Valadier

## Société

Kenneth POMERANZ

### *Une grande divergence*

*La Chine, l'Europe et la construction de*

*l'économie mondiale.* Trad. de l'anglais

(Etats-Unis) par N. Wang et M. Arnoux.

Albin Michel, 2010, 560 pages, 35 €.

Cette traduction concerne un livre d'importance mais qui ne peut se lire comme un roman de gare. L'histoire présente ne se soucie pas suffisamment de chercher à détecter les grands courants qui poussent le monde d'aujourd'hui à la « globalité ». C'était pourtant une visée centrale chez Fernand Braudel et dans l'Ecole des

Annales. C'est à la suite de travaux comme ceux de K. Pomeranz et au milieu de nombreux débats entre spécialistes d'une économie globalisée que la question revient dans un hexagone un peu recroquevillé sur lui-même. Bien plus, il convient de prendre acte désormais de ce qu'il y avait de transitoire et donc d'illusoire dans la suprématie occidentale tant vantée il y a peu. Toutes les civilisations sont mortelles et aucune ne peut jouir d'une suprématie durable. Pour le montrer, avec d'autres et contre d'autres, l'auteur, américain, fait retour sur l'histoire de la mondialisation de l'économie depuis 1750, en réfutant au passage bien des idées reçues. Une partie de la Chine de cette époque, le delta du Yangzi, avait des institutions économiques, une agriculture, une espérance de vie, un niveau de consommation comparables à ceux de l'Europe occidentale. Ce sont les ressources en charbon et l'exploitation coloniale du nouveau monde qui ont départagé ces concurrents des antipodes et assuré la course en tête de l'Angleterre. Elles ont permis une amélioration durable de la productivité dans des populations en croissance. Elles ont élargi considérablement l'espace de nouveaux marchés. De tels changements ne peuvent s'analyser que si l'on prend le monde entier comme unité de mesure et des parties diverses de ce monde global comme objets de comparaison, ce que l'historien Charles Tilly appelle « une comparaison englobante ». Une telle méthode permet d'éviter non seulement l'occidentalo-centrisme, mais aussi toute téléologie.

Henri Madelin

André GUICHAOUA

## *Rwanda, de la guerre au génocide*

*Les politiques criminelles au Rwanda (1990-1994)*. La Découverte, 2010, 622 pages, 29 €.

Professeur à Paris I Panthéon-Sorbonne, sociologue de formation et spécialiste de la région des Grands Lacs, André Guichaoua reconstitue les événements qui se sont déroulés depuis le début de la guerre civile en octobre 1990 jusqu'au génocide. Ses sources sont abondantes et diversifiées : d'une part, il s'appuie sur les documents du Tribunal pénal international pour le Rwanda ainsi que sur les résultats des enquêtes qu'il a effectuées, en qualité d'expert, pour le compte du procureur de ce tribunal et d'autres juridictions nationales ; d'autre part, ayant été présent à Kigali en mars-avril 1994, il livre un témoignage personnel. Grâce à sa connaissance du terrain, il a recueilli le témoignage de nombreux témoins et acteurs des événements. Tel un juge d'instruction, il a rassemblé des pièces en confrontant les témoignages et en échafaudant des hypothèses. Chercheur universitaire, il est conscient du fait que la vérité judiciaire ne se confond pas avec la vérité historique. Dans le dernier chapitre intitulé « Justice et vérité : la guerre de la mémoire », il décrit les errements de la justice internationale. A son ouvrage, il joint un site où sont rassemblés plus d'une centaine d'annexes. L'objectif poursuivi par ce site est triple : donner accès à des informations ou à des éléments de preuves dont beaucoup ne sont pas facilement accessibles, et à des inédits ; introduire aux débats suscités par les questions abordées ; inviter ceux qui, pour de multiples raisons, se taisent, à sortir de leur silence. Ces nombreux documents s'ajoutent à ceux présentés par Laure

de Vulpian dans *Rwanda. Un génocide oublié ? Un procès pour mémoire*, (Editions Complexe, 2004). Dans sa conclusion, l'auteur affirme que cette histoire reste à écrire ou à réécrire. Son travail se présente donc comme une invitation pressante lancée aux historiens afin que, en toute indépendance, ils fassent la vérité sur ce génocide qui s'est déroulé à l'abri des regards.

Pierre Sauvage

Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE

### *La Russie entre deux mondes*

Fayard, 2010, 327 pages, 20,90 €.

Il existe un malentendu entre la Russie et les Occidentaux. On s'interroge toujours sur cet étrange pays. Qu'est-ce que la Russie, cette mosaïque de peuples, de langues et de religions ? Est-elle vraiment sortie de la logique impériale du communisme ? Ce dernier n'était-il pas lui-même un phénomène typiquement russe ? Cette plongée dans la Russie actuelle vue de l'intérieur commence par un rappel de l'histoire à partir de la disparition de l'Union soviétique : les hésitations des années Boris Eltsine puis le retour de la puissance avec Vladimir Poutine. Les chapitres suivants offrent un tour du monde géopolitique, commençant par « l'étranger proche » (les pays issus du démembrement de l'Union soviétique, en particulier ceux intégrés dans la « Communauté des Etats Indépendants »). Les essais frustrés d'ouverture à l'Ouest se renversent en affirmation de puissance et en rapprochement avec la Chine. Mais les discours des responsables montrent que l'on conserve la conscience de l'identité européenne de la Russie. Elle s'enrichit d'un rapport particulier à l'islam dans la mesure où la Russie reste un grand pays musulman. Le dernier

chapitre fait une analyse détaillée du cas géorgien. Le propos reste équilibré sans cacher toutefois ni la nostalgie impériale des uns, ni l'autoritarisme et les manœuvres des autres. L'auteur garde une certaine sympathie pour la Russie, qu'elle s'efforce de comprendre. D'où l'intérêt de mieux se connaître pour échapper aux jugements péremptoirs. Mais la Russie a encore un long chemin à faire avant d'accéder au statut de puissance à la fois moderne et morale.

François Euvé

Jorge SEMPRUN

### *Une tombe au creux des nuages*

*Essai sur l'Europe d'hier et d'aujourd'hui.*  
Climats, 2010, 328 pages, 19 €.

Ecrivain et philosophe de l'histoire, « intellectuel inorganique » et « ex-déporté du camp de Buchenwald », Jorge Semprun propose à notre lecture une vingtaine de discours prononcés de 1986 à 2005 dans des circonstances et dans des lieux très divers, mais majoritairement situés en Allemagne. Ces deux décennies marquent une rupture profonde dans le cours de l'histoire, la chute du communisme et la renaissance de vieilles nations dans un nouveau cadre, celui de l'Union européenne. Le traité de Maastricht de 1992 apparaît comme la clôture des Traités de Versailles et de Yalta. Plusieurs textes reviennent sur les discours de 1935 de Husserl qui considère l'Europe comme une figure spirituelle, celle de la raison démocratique. Voilà une ligne où pourrait s'approfondir l'intégration européenne. L'auteur parle beaucoup de l'Allemagne (seul pays qui a traversé le communisme et le nazisme), des camps de concentration, du totalitarisme, de l'échec du léninisme et de la vraie

nature de la gauche. Il montre comment l'écroulement du communisme est une victoire de la liberté, et non pas une victoire de la droite. Ces textes, parfois répétitifs, sont pleins de digressions philosophiques, de réflexions sur la démocratie, sur l'Europe et son histoire. En écharpant Heidegger sur son adhésion au nazisme, il nous dit aussi le rôle des intellectuels pour donner une profondeur philosophique à la construction de l'Europe. Saurait-on entendre aujourd'hui ces paroles de Husserl, « la crise européenne ne peut se résoudre que grâce à l'héroïsme de la raison » ?

Pierre de Charentenay

Elie COHEN

### *Penser la crise*

Fayard, 2010, 430 pages, 22 €.

Voici l'un des livres les plus sérieux, documenté, nuancé, sur la crise dont nos économies tentent de sortir en ordre plus ou moins dispersé. Il est loin des déclarations tonitruantes contre le marché, les agences de notations, l'incurie des politiques, encore plus éloigné des solutions simplistes qui ne voient qu'une cause et du coup restent fascinées par une seule universelle panacée qui, dans son simplisme, ne peut se révéler que dangereuse. Elie Cohen pointe le doigt en direction des lacunes de la pensée qui ont conduit théoriciens et politiques à se décharger sur des « mécanismes », des « modèles » et des institutions lacunaires. L'auteur a compris que le « jugement », cette capacité de choisir des critères en fonction de situations concrètes mouvantes, est ce qui manque le plus à la pensée socioéconomique. Les scénarios évoqués au terme de son analyse (régulation mondialisée, intégrations de

régions politico-économiques commerçant entre elles, repliement sur des nationalismes frileux) sont assortis de réserves qui conduisent Elie Cohen à évoquer l'issue la plus probable : un composé de régulations internationales, où les administrations supranationales, telle la Banque centrale européenne ou les instances qui surveillent la concurrence, joueront un rôle clé dans une économie chahutée par les dynamiques contrastées des pays et des régions.

Etienne Perrot

Joseph E. STIGLITZ

### *Le triomphe de la cupidité*

Les Liens qui Libèrent, 2010, 472 pages, 23 €.

Le bouillant prix Nobel d'économie part en guerre, une fois de plus, contre les marchés dérégulés. La cible est bonne, le ton agaçant. Le lecteur a vite compris que Joseph Stiglitz ne s'est jamais trompé en défendant une politique keynésienne et en combattant le consensus de Washington qui a pourri la pensée des économistes du FMI, les conduisant à imposer aux pays endettés des potions délétères. (Aurait-il fallu que le FMI et la Banque mondiale paient « à guichet ouvert », à la discrétion des pays qui faisaient appel à ses crédits ?) Reste que le titre trahit le propos un peu bavard de l'économiste : la cupidité est un vice qui n'explique rien ; elle est partout présente ; elle n'a eu les effets pernicieux d'aujourd'hui que mêlée à une conjoncture politique au service d'institutions économiques nourries d'une pensée et d'une culture moderne oublieuse des limites de la rationalité instrumentale. Tout en défendant une idéologie plus interventionniste, la générosité de Joseph

Stiglitz pêche par le même travers : croire que la réalité socioéconomique peut se réduire à quelques théories géniales qu'un cerveau puissant maîtrise. Le sujet y campe dans un « tout est sûr », « tout est là », mais se contente de résoudre les problèmes avec des mots, ignorant les contradictions propres à toutes les institutions humaines : celle du marché, bien sûr, mais tout autant celle de l'Etat, des organisations supranationales et du Droit.

Julio Schumacher

François DUBET

### *Les places et les chances*

*Repenser la justice sociale.* Seuil, 2010,  
119 pages, 11,50 €.

Dans cet ouvrage, François Dubet propose d'en finir avec le mythe très français de « l'égalité des chances » pour lui substituer le principe de « l'égalité des places ». Deux conceptions de la justice sociale sont mesurées et comparées. L'« égalité des chances » vise à prendre en compte le fait que les conditions initiales de la compétition scolaire sont injustes. Les enfants des classes populaires disposant d'un capital économique, social et culturel beaucoup plus faible que les enfants issus des milieux favorisés. L'action publique s'attèle à corriger certaines inégalités de départ. Ce faisant, fort habilement, elle légitimerait les inégalités à l'arrivée, affirme le sociologue. Partant de ce constat et de celui, très documenté, qu'aucune action politique n'a jamais permis de réduire significativement les inégalités sociales de départ, François Dubet, dans la lignée des tenants de l'« égalité réelle » chère à Babeuf, prône l'« égalité des places ». Puisque les règles du jeu de la

compétition scolaire sont truquées dès le départ, la politique doit lutter contre les inégalités telles qu'elles se donnent à voir *in fine*. Et le sociologue de conclure en politologue, sinon en politique : tant que la société française n'aura pas reconnu que la méritocratie républicaine est une fiction, elle ne se donnera pas les moyens de bâtir une société véritablement démocratique.

Marie Liesse-Lecerf

Pierre-Henri CASTEL

### *L'esprit malade*

Ed. d'Ithaque, 2009, 352 pages, 25 €.

Qu'est-ce qu'un esprit malade ? L'auteur rassemble autour de la question une documentation impressionnante. Il mène une enquête exigeante, tenant un cap polémique entre deux extrêmes, « ceux qui pensent que les maladies mentales sont d'abord des maladies du cerveau et ceux qui pensent qu'elles sont des pathologies de la relation à soi-même et autrui », entre le réductionnisme neurobiologique d'un côté (aujourd'hui dominant), et sociologique de l'autre (Michel Foucault hier). Il défend avec précaution la possibilité de modéliser la folie humaine avec les animaux de laboratoire avant d'aborder le syndrome de Gilles de la Tourette (tics, émission incoercible de jurons) pour en venir à la question centrale, aux troubles de l'intentionnalité, exposant l'hypothèse Grivois-Proust-Jeanerod sur la genèse causale de la psychose avec destruction du sentiment d'identité et l'impression « d'être agi ». Après un chapitre très subtil consacré à la « honte, affect intrinsèquement subjectif », il tente de contrer Foucault sur la possibilité de normes objectives de la folie, tout en relevant

des suppressions de détails dans une citation d'archive (dialogue de la « personne de moi-même » avec l'aliéniste Leuret), et en interrogeant en contrepoint au *Moi, Pierre Rivière* un cas de fou meurtrier : exposé clinique décevant, mais argumentation serrée sur la question de la responsabilité. Le dernier chapitre rassemble diverses hystéries américaines, évoquant la mode d'une thérapie qui prétendait ramener à la conscience des abus sexuels subis dans l'enfance (à l'origine de nombreuses accusations infondées), énumérant des épidémies qui dans les années 1980 donnent sa forme moderne à l'hystérie collective, épidémies toujours déterminées par des conditions sociales. Chapitre touffu, comme l'ensemble du livre aux notes riches et aux citations littéraires judicieusement choisies. Si la lecture en est ardue, c'est par le foisonnement de l'information et des points de vue, par besoin psychanalytique de laisser l'écoute ouverte.

Marianne Bourgeois

Jean PRIEUR

***Transmettre  
dans un monde en rupture***

J.-C. Lattès, 2010, 298 pages, 19 €.

Ce livre se présente comme le récit d'une génération qui ressent l'impérieuse nécessité de transmettre, mais qui se sent désemparée par cinquante ans de ruptures successives et qui ne sait quoi léguer. Beaucoup se retrouveront dans ce témoignage sincère et attachant, cette relecture nourrie de détails et d'impressions où il est facile de se reconnaître. Aujourd'hui, « observateur, incapable d'imaginer l'avenir », l'auteur qui a exercé des responsabi-

tés diverses, auprès de Jacques Delors dans le champ de la formation, nourrit une culpabilité complice devant cette crise générée par les Trente glorieuses. Témoin de la faillite conjugée des idéologies, des religions et des espoirs mis dans le progrès, réduit au choix individuel, « pilote de l'universel », dans un monde où il n'y a plus « ni cieus, ni sens de l'histoire, ni savoir absolu », il fait l'expérience solitaire du retour du tragique. Ce n'est plus de conflits de générations dont on parle ici, mais de véritable cassure au sein d'une même génération qui ne sait plus quoi faire de tous ces morceaux de puzzle éparpillés. Cette déroute oblige à un retour à l'essentiel. Transmettre, pour de vrai, sans tentation narcissique, ou désir inconscient d'immortalité, c'est juste témoigner de ce qui nous fait vivre, de ce qui nous aide à tenir. La parabole du fils prodigue qui clôt l'ouvrage nous montre qu'au delà des dérives et des dévoiements reste toujours l'espoir, même s'il faut en payer le prix par un retour au père (Père ?).

Daniel Casadebaig

Marie-Rose MORO

***Nos enfants demain***

*Pour une société multiculturelle.* Odile Jacob, 2010, 248 pages, 21 €.

Avec des mots tendres, souvent chaleureux, avec les mots des enfants rencontrés, Marie-Rose Moro décrit les fragilités et les richesses des enfants du métissage et de leurs familles dans leurs tentatives d'adaptations à la société française. Ces parents venus d'ailleurs, par l'immigration ou l'expatriation, portent en eux plusieurs représentations de l'enfance, de la parentalité, de la mise au monde, tout comme d'ailleurs ceux qui ont à inven-



ter de nouvelles formes de parentalité. Grâce aux nombreux cas cliniques évoqués, l'auteur, pédopsychiatre, psychanalyste, à la Maison des adolescents à Paris et à l'hôpital Avicenne du 93, montre la possible fécondité d'avoir en tête ces références multiples, mais aussi les difficultés dans un système, une société qui ne fait pas de leur accueil une priorité, et cela en particulier à l'école, sans oublier la souffrance et les culpabilités qui parfois habitent ces aventures humaines. Elle rappelle que l'intégration des enfants d'immigrants de la seconde génération est encore plus difficile que celle des premières vagues, constat paradoxal qui pointe combien la difficulté ne peut se résumer à des problèmes de connaissance, mais davantage à des questions de sens et d'appartenance. Les portraits tracés éclairent des chemins possibles, et donnent à entendre la souffrance de ces petits et leurs familles.

Anne Mortureux

Céline BÉRAUD & JEAN-PAUL WILLAIME (DIR)

### *Les jeunes, l'école et la religion*

Bayard, 2009, 284 pages, 19 €.

Entre 2006 et 2009, une vaste enquête sur la religion dans l'enseignement a été menée auprès de jeunes de 14 à 16 ans dans huit pays différents. Neuf sociologues français analysent 851 questionnaires remplis par des collégiens et lycéens, dans 18 établissements scolaires. Cet ouvrage, né de ce travail, présente l'intérêt premier de proposer une étude fort intéressante du regard que portent aujourd'hui des jeunes Français, dans leur diversité, sur le phénomène religieux. Les analyses fines et documentées des auteurs

dessinent le paysage complexe de la place du religieux, non seulement à l'école, dans les familles mais encore dans notre société. Les contributions prennent en compte les questions de l'enseignement du fait religieux, de la place de la laïcité à l'école ou la neutralité déontologique de l'enseignant... Ce travail éclaire d'un jour nouveau les études précédentes, la Commission Stasi de 2004 comme le rapport de Régis Debray. « Si l'intérêt pour le spirituel, sous toutes ses formes, va croissant parmi les jeunes et les plus diplômés, soulignent avec justesse C. Béraud et J.-P. Willaime, c'est une raison supplémentaire pour que l'école publique offre un enseignement rigoureux et de qualité sur les faits religieux. »

Xavier Nucci

## Questions religieuses

Christoph THEOBALD

### *Vous avez dit vocation ?*

Bayard, 2010, 250 pages, 19 €.

A rebours d'une vision dramatique de la « crise des vocations » – sous-entendu sacerdotales et religieuses – et de la tentation de jouer les sergents recruteurs, le théologien jésuite Christoph Theobald prend le parti de déployer une réflexion ample et sereine. Bien loin d'identifier vocation et figure ecclésiale particulière, il invite son lecteur à se défaire de certains réflexes pour être prêt à repérer et accueillir le don de Dieu là où il se manifeste. La

lecture de quelques textes bibliques de vocation met en relief l'importance de l'écoute, avec les conditions anthropologiques qui lui sont nécessaires. La vocation, magnifiquement définie comme « ce donné gratuit, ce réservoir sans cesse renouvelé d'énergie qui ne cesse d'irriguer l'humanité et l'Eglise au plus profond d'elles-mêmes », n'est pas réservée à une élite. Elle concerne chaque chrétien, et même chaque être humain, en tant qu'il est appelé, enseigne *Gaudium et spes*, à partager la communion divine en suivant le Christ. La mission de l'Eglise est de servir la croissance de chaque personne en humanité, pour qu'elle puisse apporter sa contribution propre au bien commun. En plaidant avec conviction pour le développement d'une véritable « culture vocationnelle », l'auteur montre qu'elle permettra aux communautés chrétiennes non seulement de discerner des vocations mais aussi de les susciter, puis d'en accompagner l'exercice. En ce temps de morosité ou d'inquiétude, voilà un ouvrage revigorant, pédagogique et solidement argumenté, qui ouvre des perspectives nouvelles.

Christelle Javary

Catherine DE SIENNE

## Lettres

*Tomes II et III, 1.* Trad. par M. Raiola. Cerf, 2010, 267 et 231 pages, 24 et 25 €.

Après les lettres aux papes, aux cardinaux et aux évêques, voici un choix de celles que Catherine adressa aux rois, reines et responsables politiques et aux laïcs, dames de l'aristocratie, artistes, juristes et médecins. On y retrouve la même liberté de ton, la lucidité, la vigueur d'une foi et d'un amour que rien n'arrête de combattre pour la vérité. Tout ce qu'elle écrit l'est

au nom de Jésus crucifié, « dans son précieux sang ». C'est ce qui l'autorise à réprimander le roi de France Charles V, qui avait pris le parti de l'antipape d'Avignon Clément VII : « Je suis étonnée qu'un catholique se laisse guider comme un enfant et ne voie pas à quelle ruine il s'expose et expose les autres en suivant les conseils de ceux que nous savons être les suppôts du démon. » Lorsqu'il s'agit du pape légitime, sa détermination est sans faille : « Lors même que les pasteurs de l'Eglise seraient des démons incarnés [...], nous devons leur être soumis, non pour eux-mêmes, mais par obéissance envers Dieu et le vicaire du Christ. » A Barnabé Visconti, seigneur de Milan connu pour sa cruauté sans bornes, elle adresse cet appel : « O très cher Père, quel cœur est assez endurci pour ne pas fondre en voyant l'amour que lui porte la divine Bonté. Aimez, oui, aimez. » Les perles ne manquent pas. Un souhait pour une édition ultérieure : une révision plus attentive de la traduction et des notes.

Yves de Kergaradec

Thomas MERTON

## L'expérience intérieure

*Notes sur la contemplation.* Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par M. Triomphe. Cerf, 2010, 270 pages, 18 €.

Le célèbre trappiste auteur de *La nuit privée d'étoiles* et de *Semences de contemplation* est mort accidentellement en 1968, sans avoir eu le temps d'apporter à ce petit traité, composé dix ans plus tôt, les révisions qu'il souhaitait. On n'en sacralisera donc pas la lettre mais on approuvera la Fondation Merton d'avoir surmonté ses scrupules en le publiant en 2003. Il offre en effet un bon aperçu de ce qui attend les âmes



désireuses de se lancer dans « l'expérience intérieure », une vie spirituelle intense à la lumière de l'Évangile. L'écriture est claire, concrète et suggestive, comme toujours chez Merton. Le propos et les catégories sont des plus classiques : la doctrine est celle de Jean de la Croix, relue avec J. Maritain et le P. Garrigou-Lagrange (nature/surnaturel, acquis/infus). En s'appuyant sur l'opposition paulinienne entre le « moi intérieur » et le « moi extérieur », Merton a le souci de situer la tradition chrétienne par rapport aux traditions extrême-orientales, de justifier aussi et d'éclairer ceux qui veulent s'engager dans la contemplation tout en menant une vie active. Charles de Foucauld parmi les Touaregs est figure emblématique de son propos. Il cherche surtout à s'adresser à ses contemporains : comment la contemplation, l'épreuve de la nuit notamment, ne serait-elle pas affectée par la Shoah et l'athéisme ambiant ? Il porte un diagnostic pessimiste sur la jeunesse américaine des années 50, y compris celle qui rejoint les monastères ; sur la culture télévisuelle (que dirait-il aujourd'hui ?) ; sur les formes institutionnelles de la vie monastique, en dépit des efforts de rénovation. Ce sont peut-être ces pages qui le laissaient insatisfait.

Dominique Salin

**Monique DURAND-WOOD**

### *Ajouter foi à la folie*

*Petite théologie pratique de la maladie mentale en pastorale hospitalière.* Cerf, 2009, 208 pages, 22 €.

Nous entrons dans l'univers de l'hôpital psychiatrique, qui est un monde en soi, en compagnie d'une femme avisée qui relate et analyse ce qu'elle découvre. Monique Durand-

Wood, par ses compétences théologiques et ses aptitudes relationnelles, s'engage dans l'intelligence de la foi quand elle vivifie la folie. Elle le fait à partir de sa fonction d'aumônerie en santé mentale : le respect fonde ici chaque propos, chaque perception et toute recherche, hors repères. Ce texte parle de douceur dans l'approche des personnes mais la met en œuvre aussi envers le lecteur – la construction et la phrase revêtent cette même douceur qui permet d'entrer dans l'épreuve et dans ce qui est initialement perçu comme une expérience de chaos. Rien n'est occulté, ni la douleur psychique, ni les fermetures relationnelles, ni le désordre réflexif, ni la violence et la crainte qu'elle induit. Mais rien non plus n'est relégué hors de ce qui est possible et nécessaire. Or la nécessité est ecclésiale : est cherchée l'Eglise du lieu. Sa fantaisie qui, c'est étrange à dire, rafraîchit et allège l'Eglise entière. Sa radicalité en tant que lieu où les désespoirs et les espérances fondamentales se remettent entre les mains du Créateur, ultime recours. Enfin, le corps collectif de l'Eglise est désigné ici, dont les membres souffrants ne sont pas indignes mais légitimement indispensables. Ainsi, lire ce livre est un exercice de fraternité : l'élégance du ton accompagne une entrée dans des relations fragiles qu'il faut adoucir, environner d'un amour délicat.

Claire-Anne Baudin

**Jean-Noël BESANÇON**

### *La Messe de tout le monde*

*Sans secret, ni sacré, ni ségrégation.* Cerf, 2009, 174 pages, 15 €.

J.-N. Besançon unit à une longue expérience pastorale la capacité, souvent déjà démontrée, à présenter des

questions de réflexion théologique avec précision et simplicité. Son dernier livre se présente comme une réaction à des campagnes, sensibles peut-être surtout en région parisienne, de condamnation de la réforme du Missel romain par Paul VI, dans le prolongement du concile Vatican II. Il entend expliquer comment ces réformes, et leurs adaptations locales légitimes, rejoignent les structures fondamentales de l'institution eucharistique, selon le Nouveau Testament et la pratique des premiers siècles de l'Eglise. Les explications de l'auteur sont éclairées par des schémas évoquant les formes de base de l'assemblée eucharistique. Une attention particulière, selon le sous-titre, est attachée à une critique des spiritualités qui donneraient une attention disproportionnée au caractère « sacré » des cérémonies. Cette critique est utile, mais ne doit pas détourner des exposés positifs des principes et des voies de la réforme de Paul VI.

Pierre Vallin

Mirella GALLETTI

### *Le Kurdistan et ses chrétiens*

Trad. de l'italien par J. Martin-Bagnaudez et N. Lucas. Cerf, 2010, 399 pages, 35 €.

Mirella Galletti, familière du Kurdistan, nous introduit dans l'une des plus anciennes communautés des chrétiens d'Orient qui a survécu à bien des drames. Elle a connu aussi les problèmes linguistiques, les atteintes à sa culture. Et il faut justement être reconnaissant à Mirella Galletti de nous présenter une synthèse qui réunit à la fois des données historiques, littéraires, sociologiques et religieuses. Toute une partie de l'histoire des Arméniens s'est déroulée dans cette région du Kurdistan, y compris le génocide. Avec

eux, les chrétiens de rite syriaque (assyriens, chaldéens, et syriens-catholiques ou orthodoxes) qui parlent divers dialectes araméens et sont unis par la littérature syriaque écrite avant les controverses du V<sup>e</sup> siècle. Celles-ci donneront deux Eglises syriennes distinctes – autour des conciles d'Ephèse (431) et de Chalcédoine (451). Tout ceci, et bien d'autres aspects, est bien exposé et expliqué dans les détails avec en particulier l'intervention de l'Eglise catholique chaldéenne. Le Kurdistan abrite aussi des Kurdes, qui sont majoritairement musulmans sunnites, et également des juifs. Une seconde partie constituée de témoignages de personnalités chrétiennes s'ajoute à cette analyse. Une abondante bibliographie et un glossaire complètent heureusement cet ouvrage très précis et bien documenté.

Jacques Langhade

**ÉTUVDES**  
www.revue-etudes.com

La revue des livres est aussi  
disponible en ligne sur  
**www.revue-etudes.com.**

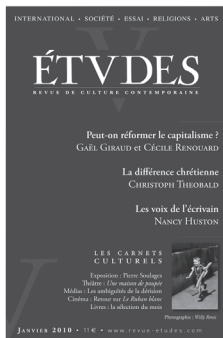
Chaque mois, des idées  
de lectures à partager.

# Abonnez-vous ou offrez un abonnement

voir les tarifs au verso

sur notre site Internet **www.revue-etudes.com** ou  
en retournant le formulaire ci-dessous

## La passion de comprendre



« La revue Études, 150 ans après sa fondation, veut toujours aider ses lecteurs à rester en éveil, à découvrir la signification des événements pour un meilleur vivre-ensemble. »

**FRANÇOIS RÉGIS HUTIN**, *Ouest-France*

« Pour ses 150 ans, la toujours stimulante revue des jésuites fait la preuve, en ces temps de crise de l'écrit, que la qualité est le meilleur gage de durée. »

*L'Expansion*

« Du moins se maintient encore en France l'existence de ces revues d'idées, revues généralistes qui, en nos années de tiédeur, éloignent encore, vaille que vaille, le débat intellectuel des audimats. [...] Ainsi dans la livraison des Études [...] »

**MICHEL WINOCK**, *Le Figaro littéraire*

☐ Je m'abonne ☐ J'offre un abonnement

Nom (Mme, Mlle, M.) \_\_\_\_\_

Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Code \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Pays \_\_\_\_\_ Profession \_\_\_\_\_

### Règlement ci-joint (établi à l'ordre d'Études):

☐ Chèque ☐ CCP ☐ CB : N° \_\_\_\_\_ (carte bleue, ECMC, VISA)

Date d'expiration: \_\_\_\_

Cryptogramme\* obligatoire: \_\_\_\_

Signature ►

\*(3 derniers chiffres au dos de votre carte sur la bande de signature)

Renvoyez ce bulletin dûment rempli avec votre règlement à  
**Études - Service Abonnements - 14, rue d'Assas - 75006 Paris**

Droits d'accès et de rectification aux informations personnelles garanti dans le cadre de la loi Informatique et Liberté du 06/01/1978

# Pour vous abonner ou abonner un ami à **ÉTVDES**

➔ - **35 %** en vous abonnant pour **2 ans**  
(par rapport au prix de vente au numéro)

➔ - **20 %** en vous abonnant pour **1 an**  
(par rapport au prix de vente au numéro)

## FRANCE\* :

☐ 1 an, 11 n<sup>os</sup> – 95 €

☐ 2 ans, 22 nos – 159,5 €

Soutien Études : ☐

1 an – 142 €

☐ 2 ans – 268 €

Prix Étudiants : ☐ 1 an, 11 nos – 55 € (avec la photocopie de la carte)

**Études – Service Abonnements – 14, rue d'Assas – 75006 Paris**

## BELGIQUE : mêmes tarifs que pour la France

**Dipromedia – Rue Blondeau, 7 – B-5000 Namur**

Tél. : 081/22 15 51 – Compte bancaire 775-5939663-83

## SUISSE :

☐ 1 an – 185 CHF

☐ 2 ans – 330 CHF

**Études – C.P. 496 – CH – 1920 Martigny**

Tél. : 027 722 36 03 – CCP 19-7775-0

## CANADA :

☐ 1 an – 160 CAD (hors taxes)

☐ 2 ans – 308,55 CAD (hors taxes)

**ÉTATS-UNIS :** ☐ 1 an – USD 145 (taxes comprises)

☐ 2 ans – USD 233 (taxes comprises)

**Chèques et mandats à l'ordre de Novalis. Novalis – C.P. 990**

**Succursale Delorimier – Montréal Québec H2H 2T1 Canada**

Tél. : (514) 278 3025 – Fax : (514) 278 3030 – sac@novalis.ca

**AUTRES PAYS :** ☐ 1 an – 114 €

☐ 2 ans – 199,5 €

**Études – Service Abonnements – 14, rue d'Assas – 75006 Paris**

Tarifs valables à partir de juillet 2009 – \* TVA 2,1 %  
(Cochez les cases correspondant à votre choix, merci)



Fabrication et PAO : SER / Imprimé en France par Normandie Roto Impression s.a.s. – Z.I. de Montperthuis – BP 826 Lonrai – 61041 Alençon Cedex / CPPAP : 0512K 81595 / ISSN : 0014-1941 / Dépôt légal à parution. Réf. 4131-2

Les noms et adresses de nos abonnés sont communiqués à nos services internes, à d'autres organismes de presse et sociétés de commerce liés contractuellement à la SER. En cas d'opposition, la communication sera limitée au service de l'abonnement.

